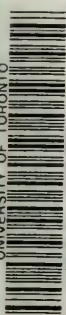


UNIVERSITY OF TORONTO



3 1761 00291296 2

UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

1925

BIBLIOTHÈQUE
DE L'ÉCOLE
DES HAUTES ÉTUDES

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES

DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

SCIENCES HISTORIQUES ET PHILOLOGIQUES

CENT CINQUANTE-DEUXIÈME FASCICULE

L'ORIGINE DES OSSALOIS PAR JEAN PASSY, ARCHIVISTE DES BASSES-PYRÉNÉES
(1866-1898), OUVRAGE REVU, COMPLÉTÉ ET PRÉPARÉ POUR LA PUBLI-
CATION PAR PAUL PASSY, DIRECTEUR ADJOINT A L'ÉCOLE DES HAUTES
ÉTUDES



PARIS (2^e)

LIBRAIRIE ÉMILE BOUILLON, ÉDITEUR

67, RUE DE RICHELIEU, AU PREMIER

1904

Tous droits réservés.

106024
511110

AS

162

Bb

fasc. 152.

L'ORIGINE
DES
OSSALOIS

L'ORIGINE
DES
OSSALOIS

PAR

JEAN PASSY
Archiviste des Basses-Pyrénées
(1866-1898)

OUVRAGE REVU, COMPLÉTÉ ET PRÉPARÉ POUR LA PUBLICATION

PAR

PAUL PASSY
Directeur adjoint à l'École des Hautes Études



PARIS (2^e)
LIBRAIRIE ÉMILE BOUILLON, ÉDITEUR
67, RUE DE RICHELIEU, AU PREMIER

—
1904

Tous droits réservés.

AVANT-PROPOS

L'ouvrage de mon frère Jean Passy, que j'ai eu le douloureux honneur de revoir, de compléter et de préparer pour la publication, lui avait servi de thèse pour l'École des Chartes en 1892. A cette époque, ses maîtres MM. G. Paris et P. Meyer, reconnaissant d'une part la valeur de ce travail, et d'autre part constatant les très nombreuses lacunes qu'il présentait, avaient vivement encouragé mon frère à reprendre ses recherches et à mener son étude à bonne fin. Des occupations multiples d'abord, la maladie ensuite, ont empêché la réalisation de ce projet ; mais Jean ne l'avait pas perdu de vue, et j'ai retrouvé dans ses papiers l'ébauche d'un plan d'exploration dialectale par lequel il avait espéré y arriver.

Lors de sa mort en 1898, ceux qui l'avaient aimé et qui s'étaient intéressés à ses travaux ont vivement senti tout ce qu'il y aurait de fâcheux à laisser périr une œuvre, incomplète il est vrai, mais absolument originale, et qui, si elle avait été publiée, aurait constitué le principal titre de notoriété scientifique d'un homme auquel des ouvrages de moindre importance avaient déjà donné une belle réputation dans le monde des linguistes. Nous avons pensé, mes parents et moi, à en confier l'achèvement à quelque jeune romaniste qui aurait pu reprendre et achever les recherches commencées. Nous n'avons pas trouvé l'homme qu'il aurait fallu. Alors je me suis décidé à entreprendre moi-même ce travail. Le président de notre section de l'École des Hautes Études, M. Gabriel Monod, m'a fait obtenir de la direction de l'enseignement supérieur une subvention de 500 francs pour mon travail ; un

généreux ami hollandais, M. Ten Kate, y a ajouté 200 francs. Avec cet argent, je suis parti pour le Béarn en juillet 1898, emportant le manuscrit inachevé de mon frère, et une énorme quantité de cahiers de notes et d'autres documents.

J'ai passé le reste de l'été et l'automne à travailler sur place, en prenant comme centres d'opérations, d'abord Aas-en-Ossau, ensuite Pau.

J'avais de toute manière une rude tâche. Je ne suis pas romaniste, comme l'était Jean; et je n'avais pas comme lui la pratique du Béarnais — mon premier travail a dû être d'acquiescer au moins une pratique superficielle de ce charmant idiome. A mon âge, accompagné de ma femme et de mon enfant, je ne pouvais pas adopter précisément la vie nomade du véritable explorateur dialectologue. Enfin mon temps était bien limité... Cependant j'aurais pu mieux faire, sans un accident irréparable et qui est resté pour moi inexplicable. Tandis que le manuscrit de mon frère était retrouvé soigneusement mis de côté et emballé — tandis que des notes et des papiers en grande partie inutiles subsistaient — nous n'avons jamais pu retrouver les *cartes* dialectologiques dont le manuscrit était accompagné.

Quand, après de longues recherches, il a fallu considérer ces cartes comme définitivement perdues, j'ai un moment désespéré de l'entreprise. Pourtant, comme les notes d'après lesquelles elles avaient été faites subsistaient, j'ai repris courage et me suis remis à l'œuvre. Je suis arrivé à les refaire, en grande partie du moins (il y en avait 28, je n'en ai que 22¹), et même à les compléter sur plus d'un point. Mais que de regrets ne me laisse pas le temps que j'y ai passé, et que j'aurais si bien pu employer autrement !

Mes recherches, du reste, ont été facilitées par l'aide bienveillante que j'ai rencontrée partout, principalement chez les amis que Jean avait laissés dans le Sud-Ouest. Je citerai en premier lieu son « frère » Michel Camolat, aujourd'hui maire d'Arrens, devenu pour moi aussi un ami bien cher; puis MM. Cèrez, instituteur à Aas; Pelisson, d'Arette (le félibre de Barétous); Soulice, bibliothécaire à Pau, Camilou, etc.

1. Réduites à 6 dans la publication.

De retour de mon voyage, avec mon bagage de notes, de cartes et d'observations, j'ai fait de l'*Origine des Ossalois* le sujet d'une de mes conférences à l'École des Hautes Études, pendant l'année 1898-99. De la sorte, j'ai pu profiter de la critique et de la collaboration des étudiants, malheureusement peu nombreux, qui ont pris part à cette conférence; parmi eux, je citerai M. Sarrailh, qui m'a apporté un concours précieux, grâce à sa connaissance de l'Espagnol et de la dialectologie générale.

M'aidant de tout ce que j'avais appris soit pendant mon séjour en Béarn soit après, j'ai revu très soigneusement tout le manuscrit de mon frère, complétant autant que possible les parties inachevées, corrigeant l'argumentation sur certains points, ajoutant parfois des paragraphes, voire même un chapitre entier¹. Je crois être arrivé maintenant à lui donner une forme sans doute très défectueuse à bien des égards, mais qui ne pourrait guère être améliorée qu'après une nouvelle enquête faite sur place — enquête que je n'ai pas le moyen d'entreprendre.

J'ai donc eu la joie de pouvoir annoncer à ma mère quelques jours avant sa mort (18 novembre 1900), que le travail de son plus jeune fils était terminé et pourrait sans doute être publié prochainement.

Si maintenant je cherche à me rendre compte, avec autant d'impartialité que possible, de la valeur de cet ouvrage, je crois pouvoir dire qu'elle est grande, moins par les résultats positifs de l'enquête entreprise, que par la méthode scientifique employée.

La thèse elle-même que mon frère a cherché à établir — les Ossalois sont les descendants des habitants de Lescar, chassés par les Normands — cette thèse est démontrée, je crois, d'une manière irréfutable; mais c'est là un fait historique d'une assez mince importance. Ce qui est intéressant,

1. Le chapitre sur les monuments préhistoriques est entièrement de moi. Jean m'avait parlé des articles de P. Raymond et de la difficulté qu'ils soulevaient; mais il n'avait rien écrit à ce sujet.

c'est le fait même d'avoir, pour l'établir, *appliqué la dialectologie à l'histoire*. Sauf erreur, c'est là un fait nouveau : on avait bien appliqué la linguistique à l'histoire, mais non la dialectologie. De cela, Jean avait toujours gardé une certaine fierté, bien légitime, me semble-t-il. En 1895, après un séjour en Franche-Comté, je lui écrivais que mes recherches sur les patois de la région m'amenaient à penser que les habitants du Val d'Ajol sont des descendants des Comtois de Fougerolles, qui ont remonté la vallée de la Combeauté, et se sont ensuite trouvés séparés de leurs anciens compatriotes et entraînés dans l'évolution des patois lorrains. « Si tu publies quelque chose là-dessus, m'a-t-il répondu, n'oublie pas de parler de l'Origine des Ossalois, et de dire que je suis le premier qui ait appliqué la dialectologie à l'histoire. »

Ce fait, je crois, a une importance suffisante pour appeler sur le travail de mon frère l'attention des linguistes et des historiens. Cette pensée, plus encore que le sentiment de piété fraternelle qui m'a poussé à en entreprendre la revision, m'encourage à le publier.

Paul PASSY.

NOTICE SUR L'AUTEUR

Jean Passy, fils de Frédéric Passy et de Blanche Sageret, est né le 12 août 1866 dans la propriété de mon père, au Désert de Retz, près de la forêt de Marly (Seine-et-Oise). Il y a passé sa première enfance et y est souvent retourné ensuite; mais, nos parents s'étant fixés à Neuilly-sur-Seine après la guerre de 1870-71, c'est là qu'il a surtout été élevé. Sa première éducation a embrassé, outre les branches ordinaires, la connaissance pratique de l'anglais, de l'allemand et de l'italien, langues auxquelles il a ajouté plus tard l'espagnol, le portugais et le béarnais. Quant aux études classiques, il ne les a poussées que jusqu'au baccalauréat ès lettres.

Quant il s'est agi pour lui de choisir une carrière, il a tout naturellement pensé d'abord à l'enseignement des langues, et a pris en 1886 la direction d'un cours d'anglais dans l'école de garçons de la rue Montgolfier, à Paris (cours complémentaire). Il enseignait d'après les principes que préconisait l'*Association phonétique internationale*, nouvellement fondée, c'est-à-dire méthode directe et transcription phonétique. Il s'est montré d'emblée pédagogue de premier ordre. Dans le *Maître phonétique*, auquel il collaborait activement, il rendait souvent compte de ses expériences et proposait des essais nouveaux. Plus d'un des progrès de détail qui sont devenus depuis le patrimoine commun des « réformateurs », est dû en grande partie à son initiative; ainsi c'est bien lui, sauf erreur, qui a vu le premier le parti qu'on peut tirer de

la dictée phonétique¹. Il a aussi collaboré pour une bonne part à la fixation de l'alphabet phonétique international, presque universellement adopté aujourd'hui.

Malheureusement, il était mal servi par une santé qui n'avait jamais été robuste, et qu'une fracture de la clavicule, occasionnée par une chute de cheval, avait rendue plus délicate encore. Sa poitrine, surtout, supportait difficilement la fatigue de l'enseignement public. Les médecins ont fini par le lui interdire complètement; et, en 1888, il a dû donner sa démission de professeur, tout en continuant à donner des leçons particulières très appréciées, notamment des leçons de prononciation française aux étrangers.

C'est en 1888 qu'il a fait, en compagnie de mon frère Jacques², un voyage en Portugal et aux Açores qui lui a permis d'étendre notablement ses connaissances linguistiques.

Réformé du service militaire, il se décide à suivre les cours de l'Ecole des Chartes, en même temps que quelques cours de l'École des Hautes Études. Dans l'une et dans l'autre, il sait gagner l'estime et l'affection de ses camarades et de ses maîtres, en particulier de MM. Gaston Paris, Paul Meyer et Gilliéron, et se distingue par des travaux remarquables dans le domaine de la philologie romane. Mais ce qui l'intéressait le plus, c'était la dialectologie et la phonétique. C'était un observateur d'une grande finesse, comme l'ont prouvé, entre autres, ses *Notes de phonétique française*³, où il donne pour la première fois les lois du déplacement de notre accent, et son *Étude sur le patois d'Eaux-Bonnes*⁴.

En 1889, il prend part à la campagne pour la réforme orthographique dirigée par M. L. Havet. Il s'y engage avec une ardeur inouïe, un enthousiasme qui fait sourire les champions les plus résolus de la réforme. C'est qu'à vrai dire, comme il me l'a expliqué depuis, ce travail de propagande est pour lui une révélation : il y goûte pour la première fois la jouissance du travail absolument désintéressé, du combat

1. *Maître phonétique*, 1894, p. 34 et 50.

2. Mort en novembre 1898.

3. *Phonetische Studien*, vol. III.

4. *Revue des patois gallo-romans*.

pour le bien, pour le progrès social, pour les enfants, pour les autres enfin. Cette passion n'a fait que grandir jusqu'à sa mort. Il a écrit sur l'orthographe bon nombre d'articles, dont une partie seulement ont été publiés.

En 1890 et 1891, il entreprend dans le Béarn les voyages d'exploration qui aboutissent à la rédaction du présent ouvrage, par lequel il conquiert son diplôme d'archiviste paléographe. J'ai pu suivre de loin ses observations, grâce à une correspondance très active. J'ai pu constater que, malgré l'ardeur qu'il apportait à ces recherches, il s'intéressait aux hommes encore bien plus qu'à leur parler. Il avait pour le paysan du Sud-Ouest une sympathie toute particulière, au point que le Béarn est devenu pour lui une petite patrie dans la grande ; et s'il a été, depuis ce moment, un ardent défenseur des patois et des coutumes locales contre le nivellement cosmopolite, c'est beaucoup plus par conviction de philanthrope que par intérêt de savant ou de littérateur.

Ici se place le fait qu'il a toujours considéré comme le plus important de sa vie : sa conversion au christianisme.

Jusqu'en 1891, en effet, Jean n'avait eu aucune conviction religieuse. Il avait bien reçu les instructions d'un pasteur protestant, mais n'avait pas du tout été convaincu ; aussi, avec une sincérité trop rare, avait-il refusé, à 18 ans, de faire sa « première communion ». La philosophie spiritualiste, qu'il avait étudiée pour le baccalauréat, avait eu encore moins de prise sur lui. « Les démonstrations qu'on donne de l'existence de Dieu, me disait-il, ne tiennent pas debout : il faut vraiment qu'une cause soit bien mauvaise pour être défendue par des arguments pareils. » — Il n'avait gardé de ses études qu'un vague déterminisme.

Mais son incrédulité n'était pas celle d'un sceptique ordinaire : il souffrait de ne pas croire, et surtout il gémissait de ne pas posséder, pour faire le bien, la force que donne la foi. Les lettres qu'il m'écrivait du Béarn montrent d'une manière touchante cette nostalgie du divin qu'il m'avouait de plus en plus franchement, à mesure que nos travaux littéraires, scientifiques et pédagogiques nous rapprochaient davantage.

Il a raconté lui-même sa conversion dans le *Réveil d'Israël* d'avril 1894. Je dirai seulement ici qu'elle a été due surtout

aux études bibliques de la « Société fraternelle » que je présidais à Neuilly, à la lecture du livre de H. Drummond, *Natural Law in the Spiritual World*, et à une brochure de G. Godet, *Sur quoi repose notre foi*. C'est le jour de Pâques 1891 qu'il a fait le pas décisif. Sa conversion a été radicale et complète, et aussitôt il s'est montré chrétien actif. Peu de temps après, il s'est joint à l'église baptiste, qui lui semblait la plus conforme au modèle apostolique, et aux principes de laquelle il est toujours resté fidèle, tout en se montrant de la plus grande largeur, tant vis-à-vis des chrétiens d'autre dénomination que vis-à-vis des hommes de bonne volonté de toute croyance.

A partir de ce moment, il a collaboré à divers journaux religieux, surtout à l'*Écho de la Vérité*.

Dès 1890, Jean avait été nommé bibliothécaire de la ville de Toulon, et il s'acquittait de ses fonctions avec un zèle et une exactitude qui lui avaient valu l'estime et même l'affection de ses supérieurs et de tous ceux auxquels il avait affaire. Chose curieuse étant donnés ses goûts, il ne s'est pas mis, pendant son séjour, à l'étude des patois provençaux modernes. Il faut dire que le caractère des Provençaux ne lui était pas sympathique comme celui des Béarnais et des Gascons.

Révoqué en 1892 pour une cause éminemment honorable, il occupe une situation provisoire à la bibliothèque de la Chambre de commerce à Paris. Il reçoit ensuite une offre dont l'acceptation aurait comblé tous ses désirs : celle du poste de secrétaire de l'Union chrétienne de Bordeaux. Mais, cédant au désir très catégorique de nos parents, il renonce à ce projet pour prendre la place d'archiviste du département des Basses-Pyrénées.

Installé à Pau, il accomplit sa tâche à la satisfaction de tous, et se fait universellement aimer et estimer, comme j'ai pu le constater d'une manière bien touchante en 1898. Son travail d'archiviste lui laissant certains loisirs, il les occupe par des travaux scientifiques, notamment en collaborant au *Bulletin de la Société des parlers de France*, et par une participation active à diverses œuvres chrétiennes et sociales, en particulier la *Croix Blanche* (ligue pour la pureté des mœurs).

Mais il ne devait pas conserver longtemps ses fonctions.

Déjà, en effet, il était touché du terrible mal qui devait l'emporter : la tuberculose, contractée au commencement de 1893, et aggravée par le travail souvent malsain des archives. Malgré une prodigieuse énergie de résistance qui a pu faire croire, par moments, à la guérison possible, elle ne devait plus le quitter.

Pendant l'été de 1895, une atteinte plus grave que les autres a montré que Jean devait absolument quitter son travail. Après avis médical, on l'a envoyé essayer de la cure d'air à Davos, dans les Grisons. L'altitude a paru d'abord lui faire du bien : il a repris des forces, s'est remis à donner des leçons ; un moment on l'a cru guéri. Mais une terrible rechute a eu lieu à l'automne de 1896 : la maladie s'était jetée sur les intestins.

Alors a commencé un véritable martyre. Il a dû subir plusieurs opérations, les unes peu importantes mais douloureuses, les autres très graves. Ne pouvant presque jamais se lever, il lui a fallu pourtant être traîné de Davos à Lausanne, puis à Leysin, puis de nouveau à Lausanne. Pendant des semaines entières, il souffrait pour ainsi dire sans interruption.

Il travaillait pourtant ! C'est pendant l'été de 1895, au moment où la maladie faisait le plus de progrès, qu'il écrivait, comme une sorte de testament moral, sa brochure *Comment nous unir*, où il a mis tout ce que son âme avait d'ardent amour du bien. C'est à Davos qu'il a terminé, en collaboration avec notre ami commun A. Rambeau, alors professeur à l'Université Johns Hopkins de Baltimore, la *Chrestomathie française phonétique* qui a été si bien accueillie par les professeurs de français, de la Finlande au Chili. Plus tard encore, il écrivait des articles dans *l'Écho de la Vérité*, le *Bulletin des Unions chrétiennes du Sud-Ouest*, le *Bulletin de la Croix-Blanche* ; jusqu'en février 1898, il m'en a envoyé un qui a paru dans le *Maître phonétique* du mois suivant ; sans compter une foule d'écrits inachevés. Enfin, il étudiait : il lisait autant que ses yeux déjà affaiblis le permettaient, surtout sa Bible, mais aussi des commentaires, des ouvrages de science, d'histoire, de géographie, de pédagogie ; et il lisait en prenant des notes, en classant, en complétant : il a dû

amasser, pendant sa maladie, une prodigieuse somme de connaissances.

Mais la fin approchait. Pendant l'été de 1897, il a eu la joie de voir quelques-uns des membres de sa famille, et quelques-uns de ses anciens camarades de la « Fraternelle » de Nenilly : c'était comme des points lumineux, des oasis dans le désert de sa solitude.

En février 1898, il subissait à Lausanne une dernière opération. Peu de temps après, le cerveau était atteint à son tour, et tout espoir de guérison disparaissait.

Il y a eu encore, pendant la crise fatale, des souffrances atroces. Pourtant les derniers jours ont été calmes, et Jean a pu jouir de la présence de ses parents, de deux frères et d'une sœur, venus pour assister à son agonie. Il a vu arriver la délivrance avec joie, avec désir, mais sans impatience ; d'ailleurs, il pensait peu à lui-même ; mais jusqu'au bout il n'a pas cessé de prier pour sa famille et pour ses « petits enfants » spirituels. Il s'est éteint le 19 avril, laissant le souvenir d'une vie courte, mais vraiment bien remplie.

Paul Passy.

L'ORIGINE DES OSSALOIS

ÉTUDE DIALECTOLOGIQUE ET HISTORIQUE

SOMMAIRE

INTRODUCTION.

On n'a guère soulevé jusqu'ici la question de l'origine des habitants de la vallée d'Ossau (Basses-Pyrénées). On s'est contenté de les identifier avec les *Osquidates Montani* de Pline.

Cependant, l'étude des patois actuels montre que les Ossalois ne peuvent pas être la population originaire de la vallée, et qu'ils y sont venus de la plaine à une époque ancienne.

Cette thèse a pour objet la démonstration de ce fait.

Vu le silence presque complet des documents écrits, je m'appuierai principalement sur la dialectologie comparée qui fournira une solution approchée (Première partie).

Je chercherai ensuite à confirmer et à préciser les résultats ainsi obtenus par l'examen des relations sociales des Ossalois, et par l'étude de quelques textes historiques (Deuxième partie).

PREMIÈRE PARTIE.

Étude dialectologique.

CHAPITRE I. — *L'article.*

On sait qu'au point de vue de l'article, la France se divise en deux régions bien distinctes. Dans les Pyrénées et la plaine subjacente, depuis le pays basque jusqu'au pays de Foix, la forme régionale de l'article est *et, ets* au masculin, *era, eras* au féminin. C'est-à-dire qu'il dérive comme *el* en espagnol, *il* en italien, de *ille* traité comme tonique.

Au Nord, l'article dérive de *ille* traité comme atone; c'est *lu, la*. La ligne qui sépare les deux articles passe au Nord de Monein, Nay, Pontacq (Basses-Pyrénées); Ossun, Tournay (Hautes-Pyrénées); Boulogne-sur-Gesse (Haute-Garonne).

Au Sud de Pau, la continuité de l'article *et, era*, est interrompue par une longue bande où on dit *lu, la*, qui s'élève jusqu'à la frontière d'Es-

pagne, entre Monein et la vallée d'Aspe d'un côté, Nay et les vallées du Labedan, de l'autre ; c'est la vallée d'Ossau. — Trois communes où on dit *et, era*, interrompent à leur tour cette bande, Arudy, Izeste et Castet.

La divergence du traitement de l'article dans la plaine et dans la montagne remonte aux premiers siècles de notre ère.

Nous ne pouvons pas déterminer directement par l'étude des textes, de quelle époque date ce curieux entre-croisement d'enclaves. Les chartes sont rédigées en un *Béarnais littéraire*, encore vivant aujourd'hui, que les curés et autres orateurs parlent en chaire et aux mariages, que les poètes de toutes localités préférèrent pour leurs compositions, que les paysans de la montagne imitent en parlant aux étrangers, parce qu'il est « moins grossier », « plus fin ». Ce dialecte littéraire est à peu de chose près celui des environs de Pau, et n'admet pas *et, era* ; de sorte qu'il n'y a pas un seul exemple de l'article de la montagne dans les documents rédigés en pays montagnard béarnais.

À défaut de preuve directe, on peut du moins faire les remarques suivantes :

1^o La géographie de l'article ne peut pas résulter du développement normal du latin : car un pareil entre-croisement d'enclaves pour un fait aussi ancien est sans exemple, et contraire aux résultats les plus certains de la dialectologie. — La présence de *lu, la* en Ossau ne peut donc être due qu'à une invasion de *forme* ou de *pôpulation*.

2^o Une invasion de forme est inadmissible dans le cas présent. Depuis 150 ans au moins, d'après le témoignage des vieux, tout Ossau dit *lu, la*, à l'exception d'Arudy, Izeste, Castet. D'autres faits, où l'invasion de forme est certaine, nous montrent toujours ces trois villages, situés presque dans la plaine, envahis avant ceux du Haut-Ossau, dont quelques-uns sont retranchés en pleine montagne. Il n'y a aucune raison d'admettre, pour l'article en particulier, une dérogation à une marche aussi constante.

3^o Une émigration, au contraire, n'a rien d'improbable, et on en connaît beaucoup d'autres en France et ailleurs.

CHAPITRE II. — *Étude de quelques faits dialectaux.*

Ce chapitre n'est pas de nature à être résumé. — Des cartes dialectologiques en facilitent la lecture.

CHAPITRE III. — *Les dialectes dans le Sud-Ouest.*

Les limites des caractères étudiés s'entre-croisent au Nord du Gave sans qu'il en résulte aucune limite dialectale. Cela seul indique que les patois s'y sont développés normalement.

Dans la région, au contraire, qui va du Gave à la frontière espagnole, elles se superposent pour circonscrire nettement plusieurs dialectes : celui d'Aspe-Barétous-Monein ; celui d'Ossau ; celui du Labedan ; — celui de la plaine au Nord d'Ossau, qui va rejoindre sans transition brusque les patois de la vallée du Gave.

La limite dialectale la plus marquée est celle d'Ossau avec le Labe-

dan ; puis celle d'Aspe avec Ossau ; celle de la Plaine avec le langage montagnard entre Ogeu et Moncin-Parbayse ; celle de la Plaine avec Ossau. Notons que cette dernière limite ne coïncide pas avec la limite administrative d'Ossau ; elle laisse Hourat, Lys, Rébénacq, Buzy, dans le parler de la Plaine.

En comparant entre eux ces divers dialectes, on voit : 1° que ceux du Labedan et d'Aspe-Barétous sont plus semblables entre eux que l'un ou l'autre avec celui d'Ossau : ils concordent surtout pour les faits anciens ; 2° que les Trois-Villages concordent, tantôt avec le Labedan, tantôt avec Aspe-Barétous, tantôt (pour les faits les plus anciens) avec ces deux régions, tantôt enfin (pour presque tous les faits récents) avec le reste d'Ossau ; 3° qu'Ossau, moins les Trois-Villages, concorde avec la Plaine pour les faits les plus anciens et une partie des faits récents : que pour d'autres, il marche avec Aspe-Barétous, et qu'il suit un développement spécial pour un petit nombre.

D'où on peut conclure :

1° Que le dialecte du Labedan était primitivement uni à celui d'Aspe-Barétous par l'intermédiaire de la vallée d'Ossau ;

2° Qu'Arudy, Izeste et Castet conservent l'ancien dialecte parlé par la population de la vallée, considérablement modifié, pour les faits récents, par l'influence du langage englobant ;

3° Que le dialecte du reste de la vallée, et ceux qui le parlent, sont venus de la Plaine à une époque que les patois permettent de considérer comme notablement antérieure au XII^e siècle ;

4° Que par suite du mélange probable des immigrants avec l'ancienne population, et de la cohésion administrative et sociale avec les Trois-Villages, Aspe et Barétous, le dialecte ossalois a été entraîné, pour une partie des faits récents, dans le développement propre aux vallées béarnaises.

CHAPITRE IV. — *Lieu d'origine possible des Ossalois.*

Les Ossalois ne peuvent évidemment pas venir du territoire où on dit *et, era*.

Ils ne peuvent pas non plus être venus de la plus grande partie de la région comprise entre Ossau et le Gave. Une limite dialectale très marquée sépare en effet Ossau de ce territoire. La toponymie (Lasseube, Mifayet, Bosdarros, etc.), la date de fondation des villages quand elle est connue, prouvent, si on les examine à la lumière de la dialectologie, que la plus grande partie de cette région était autrefois couverte d'une forêt dont il subsiste d'ailleurs des restes imposants ; et qu'elle n'a été défrichée qu'à une époque relativement récente par des colons venus du Nord, de la vallée du Gave.

Enfin, le lieu d'origine des Ossalois ne peut pas être extérieur à une ligne quittant le Gave à Baudreix et passant à l'intérieur de Montaner. Lembeye. Claracq, Geaume ; car à l'Est de cette ligne, le *d* intervocalique des verbes *cadere, euadere, credere, uidere*, etc., est tombé ou s'est changé en *z* tandis que le *t* intervocalique donne *d* : à l'Ouest, au contraire, comme en Ossau, *d* et *t* intervocaliques se sont confondus.

À l'Ouest, la limite, quoique bien moins nette, peut être tracée à l'intérieur de Hagetmau et d'Orthez, et probablement de Locajunte et

d'Arthez. De ce côté du Béarn, en effet, comme dans la Chalosse et les Landes, *a* posttonique donne *ə* et non *-a* ou *-o* comme à l'Est et en Ossau. Or *-o* n'est pas une étape du passage de *-a* à *-ə*, mais un développement différent; d'ailleurs l'affaiblissement de *-a* en *-ə* remonte très haut, probablement jusqu'au XI^e siècle. — D'autres faits, quoique sans doute moins anciens et moins probants, sont aussi traités autrement qu'en Ossau, un peu plus ou un peu moins à l'Ouest que cette ligne.

En résumé, la dialectologie indique comme lieu d'origine presque certain la région comprise dans une ligne intérieure à Lagos. Arthez. Hagetmau, Geaume. Claracq, Lembeye, Montaner, Luquet, Nay, Las-seube, Lacommande et Monein. — Dans ce territoire, les patois de deux régions, celle de Séby et Mialos, d'une part, celle de Lescar, Laroin, Aubertin de l'autre, présentent le plus d'analogie avec le parler d'Ossau.

DEUXIÈME PARTIE.

Étude historique.

CHAPITRE I. — *Ossau et le Pont-Long.*

La dialectologie ne donnant qu'une délimitation approximative, il s'agit de chercher si l'histoire n'indique pas, dans le territoire d'origine possible des Ossalois, un point spécial comme lieu de départ plus probable de l'émigration.

Or, de temps immémorial, les Ossalois exercent sur le Pont-Long des droits de *propriété*. Il a dû en être ainsi dès le X^e siècle, car d'après la tradition, ce serait en échange de la cession par les Ossalois du territoire sur lequel a été construit le premier château de Pau, qu'ils ont reçu le privilège de siéger au haut bout de la salle du château, quand la cour féodale s'y rassemblait. Dès le XIII^e siècle, les textes montrent les Ossalois faire acte de propriétaires, et cet état de choses s'est maintenu, malgré de nombreuses contestations, jusqu'au XIX^e siècle, où il a été régularisé par divers jugements. Il est remarquable que dans leurs revendications les Ossalois ne s'appuient jamais sur un texte écrit, mais seulement sur le fait d'une possession immémoriale. Il semble donc que leur possession ne dérivait ni d'un achat, ni d'une concession.

Cette situation ne serait-elle pas toute naturelle si les Ossalois étaient les anciens habitants, non pas du Pont-Long, qui est marécageux et inhabitable, mais d'une localité voisine du Pont-Long? Il y a là une première confirmation des données de la dialectologie.

CHAPITRE II. — *Beneharnum.*

Il semble qu'une émigration quittant une plaine fertile pour se réfugier au milieu des montagnes doit avoir pour cause des désastres ou

des violences. Or, avant le ^x^e siècle — époque où l'émigration devait avoir lieu, car dès lors la vallée d'Ossau est gouvernée par des vicomtes particuliers — il y a eu dans le Sud-Ouest plusieurs invasions, causes habituelles des émigrations. Celles des Germains, des Vascons et des Sarrazins ne semblent pas avoir produit une perturbation suffisante pour produire un déplacement de population. Celle des Normands, au contraire, a détruit les cités épiscopales de Beneharnum, Oloron, Tarbes, etc. La violence a été telle qu'elle a produit l'exode en masse des habitants de Beneharnum : car au ^x^e siècle, quand le duc de Gascogne, Guillaume Sanche, fondait l'église de Lescar, il ne trouvait sur l'emplacement de Beneharnum¹ que l'église détruite de Notre-Dame, « ancien siège épiscopal », au milieu d'une épaisse forêt.

Ainsi l'histoire montre une *émigration* partie de Beneharnum, c'est-à-dire d'une des localités indiquées par les patois comme lieu d'origine des Ossalois : et la dialectologie montre une *immigration* en Ossau, venue apparemment des environs de Beneharnum. Le seul rapprochement de ces deux faits permet de conclure que les Ossalois sont les descendants des émigrés de Beneharnum.

Ainsi s'explique la possession du Pont-Long par les Ossalois, immémoriale et sans titre.

CHAPITRE III. — *Les monuments préhistoriques.*

Il y a dans la vallée d'Ossau des cercles de pierres préhistoriques, situés à l'entrée du chemin qui conduit en Aspe et en Barétous. La disposition et le nombre de ces cercles font penser qu'ils ont servi aux réunions des représentants de ces trois vallées, qui sont restées confédérées pendant tout le Moyen Age. Mais alors, Ossau devait être peuplé à peu près comme plus tard, et uni aux vallées voisines par des liens semblables à ceux qui ont existé pendant les temps historiques. Ceci n'infirmes-t-il pas l'hypothèse de l'invasion ? — Nullement : il faut seulement admettre que l'invasion a été pacifique, et s'est produite à un moment où Ossau avait été dépeuplé par une cause inconnue.

CONCLUSION

Nous regardons donc comme démontré que l'ancienne population d'Ossau, restée compacte dans les Trois-Villages, a été remplacée dans le reste de la Vallée par une immigration pacifique des habitants de Lescar et environs, qui avaient été chassés par l'invasion des Normands.

1. L'identité de l'emplacement de Lescar et de Beneharnum ne fait plus de doute aujourd'hui.

INTRODUCTION

1. Un matin de septembre 1890, j'ai pris mon bâton ferré et mon sac, et je suis parti d'Eaux-Bonnes pour Arrens en Azun¹. Je venais d'étudier le patois du Haut-Ossau, puis celui des vallées d'Aspe et de Barétous, situées plus à l'Ouest, et je voulais maintenant en suivre les modifications graduelles vers l'Est.

Sans avoir cherché à m'imaginer ce que pourrait être le patois d'Arrens, je m'attendais à le trouver plus différent de celui de Barétous et d'Aspe que de celui d'Ossau, qui, par sa position, est intermédiaire. Aussi, lorsqu'en dégringolant les sentiers raides qui semblent couler vers Arrens, je me suis mis à causer avec les paysans, j'ai été étonné. Il me semblait surprendre, dans la rapidité d'une prononciation à laquelle je n'étais pas encore habitué, l'article **et**, **eia**, un des faits caractéristiques qui distinguent le patois d'Aspe et Barétous de celui d'Ossau.

2. Le soir même, grâce à M. le curé d'Arrens, je me suis mis en relation avec un jeune homme, qui est devenu mon ami, et plus tard un dialectologue et un poète distingué, M. Michel Camélat. Je ne m'étais pas trompé : on disait bien **et**, **eia** ; et d'autres formes azunoises encore semblaient sauter par-dessus les montagnes et la vallée d'Ossau pour se retrouver en Aspe et Barétous. Comme là-bas on disait **ke de** « c'est » au lieu de **keĩ** ; on disait **'sies** « six » au lieu de **fɛĩs**.

Ce qu'il y avait de plus curieux, c'est que les formes ossaloises correspondantes étaient identiques à celles de la Plaine béarnaise : dans les deux régions on disait **lu**, **la**, **kei**, **fɛis**.

Toutefois, si j'en croyais M. le curé de Louvie-Soubiron

1. Canton d'Aucun, Hautes-Pyrénées.

(canton de Laruns), on aurait dit *et, eia* à Castet (canton d'Arudy).

3. Comment expliquer cette bizarrerie, qui contredisait un des faits les mieux établis par les recherches dialectologiques, la gradualité des changements linguistiques? « Faut-il croire, écrivais-je à mon frère Paul, que les habitants de la Plaine se sont peu à peu avancés dans la vallée d'Ossau, en refoulant dans les vallées latérales les anciens habitants? Ou bien, s'il est vrai qu'on dise *et, eia* à Castet, qui est près de l'embouchure de la vallée, y a-t-il eu dans le Haut-Ossau une invasion qui a respecté le bas? — Mais pour l'instant, ajoutais-je, je ne veux pas faire de théories qui me rendraient partial, je veux simplement constater ce qui est, sans idée préconçue. »

4. Cependant cette anomalie continuait à me préoccuper; l'étude, bien superficielle, j'en conviens, que j'ai faite les semaines suivantes du patois des autres vallées du Labedan et de la Barège, puis de celui de la plaine et de l'embouchure d'Ossau, me confirmait en effet dans l'idée d'une immigration: constamment je voyais la vallée d'Ossau interrompre, comme un coin, la continuité de faits linguistiques qui paraissaient communs à une grande partie de la chaîne et se retrouvaient à l'Ouest comme à l'Est. Je la voyais au contraire présenter régulièrement les formes correspondantes de la plaine.

Pourtant, il n'était guère probable qu'un fait aussi important que l'émigration de 6 à 10 000 habitants ait pu passer inaperçu. Depuis d'Anville, tout le monde admettait que les Ossalois sont les enfants des *Osquidates montani* de Pline. Ni Walckenaer, ni l'abbé Menjoulet, ni Paul Raymond, ni M. Desjardins, ni M. Luchaire, ni Léon Cadier, ni M. Capdevielle n'avaient relevé sur ce point rien d'anormal. Ils avaient fouillé les textes avec une sagacité et un soin qui m'ôtaient toute confiance en moi-même; ces textes ne disaient donc rien. Cela seul rendait mon hypothèse improbable.

5. Quand même elle aurait été juste, les patois fourniraient-ils le moyen de lui donner une précision suffisante? Il était à craindre que non. Cependant j'ai compris bientôt qu'en étendant les indications très vagues jusqu'alors que m'avait fourni la dialectologie, elles pourraient éclairer puis-

samment certaines relations sociales trop peu remarquées, certains textes encore non utilisés. Il me semblait en un mot qu'en combinant l'étude des patois et celle des documents, on pourrait retrouver les grandes lignes de cette histoire.

6. Aussi j'ai été bien heureux, lorsque, grâce à une mission de l'École pratique des Hautes Études, j'ai pu, pendant l'été de 1891, diriger, spécialement en vue d'éclaircir cette question, une nouvelle enquête. Cela m'a permis, malgré le temps trop court dont j'ai pu disposer, malgré des erreurs de méthode qui m'en ont fait perdre une partie, d'arriver aux conclusions suivantes, qui sont l'objet de cette thèse :

1° La vallée d'Ossau était occupée à l'origine par une population dont le patois possédait tous les traits caractéristiques des parlers montagnards de l'Est et de l'Ouest ;

2° A une époque ancienne, cette population a été remplacée, sauf dans trois villages, par une émigration venue de la Plaine ;

3° Cette population avait quitté Beneharnum lors de la destruction de cette ville par les Normands, au ix^e siècle.

PLAN

7. Les divisions du présent travail sont dictées par la méthode suivie dans l'étude du problème.

Dans la *première partie*, je ferai la géographie de l'article, seul fait dialectologique sur lequel je puisse m'appuyer en toute confiance, et j'en tirerai les conclusions qui en résultent. Je traiterai en même temps quelques questions accessoires.

Dans la *deuxième partie*, j'étudierai un certain nombre de faits linguistiques propres au Sud-Ouest; je délimiterai les dialectes de la région, je vérifierai et j'étendrai les conclusions de la première partie.

Dans la *troisième partie* enfin, j'examinerai à la lumière de la dialectologie quelques données historiques qui préciseront les résultats des deux premières.

La conclusion générale se dégagera d'elle-même.

BIBLIOGRAPHIE

I. PARTIE DIALECTOLOGIQUE.

8. On trouvera des indications bibliographiques générales sur les dialectes du Sud-Ouest et les livres écrits en patois dans les ouvrages suivants :

1° BEHRENS (Dr.-D.). — *Grammatikalische und lexikographische Arbeiten über die lebendigen Mundarten der Langue d'oc und Langue d'oïl*.

2° L. SOULIER. — *Catalogue de la Bibliothèque de Pau, Histoire locale*. Pau, Véronèse, 1886, 8°.

3° LESPY et RAYMOND. — *Dictionnaire Béarnais ancien et moderne*. Montpellier, 1887, 8°.

Je me contenterai donc de citer ici les travaux qui m'ont été d'un secours fréquent : ceux qui ne m'ont servi que pour un point spécial seront indiqués en leur lieu. J'ometts les ouvrages généraux comme les *Grammaires* de Diez et W. Meyer, les *Dictionnaires* de Diez, Littré, Körting, les *Encyclopédies philologiques* de Gröber et de Körting, *Romania*, les *Revue des Langues romanes*, de Gascogne, d'Aquitaine, etc.

LUCHAIRE (Achille). — *Étude sur les idiomes pyrénéens de la région française*. Paris, 1879, 8°.

Recueil de textes de l'ancien dialecte gascon, d'après des documents antérieurs au XIV^e siècle, suivi d'un glossaire. Paris, 1881, 8°.

LESPY et RAYMOND. — Ouvrage cité plus haut.

LESPY. — *Grammaire béarnaise*, suivie d'un vocabulaire béarnais-français, 2^e édition. Paris, 1880, 8°.

MEYER (Paul). — *Étude sur une charte landaise* de 1268 ou 1269, dans *Romania*, III : 433-42, et IV : 462-64.

Plainte du vicomte de Soule contre Simon, comte de Leicester. Texte vulgaire du pays de Soule (1252), dans *Romania*, V : 367-72.

Compte rendu de Luchaire, De lingua aquitanica, dans *Romania*, VII : 140.

9. La nature de mon sujet ne m'a permis de trouver dans ces ouvrages qu'un bien petit nombre de renseignements utilisables. Les ouvrages de M. Lespy, qui ne prennent guère en considération que le dialecte littéraire du Béarn et le dialecte de Pau, qui est celui de l'auteur, ne m'ont guère servi qu'à préparer mon questionnaire. L'Étude de M. Luchaire, quoiqu'elle dénote un esprit d'une grande perspicacité, m'a paru si peu digne de confiance pour les régions que j'ai étudiées, que j'y ai toujours eu recours avec crainte pour celles que je ne connaissais pas. Son Recueil toutefois (et surtout son glossaire) m'a été d'un grand secours ainsi que les études de M. P. Meyer.

10. C'est donc presque uniquement avec des matériaux recueillis par moi-même que j'ai dû travailler. Ceux-ci sont de nature et de valeur très différentes.

La plus grande partie de beaucoup a été recueillie par moi et sur place en 1889, 1890 et 1891. Mais ma dernière enquête seule a été conduite avec un peu de méthode, et dans un but précis. En 1890 j'avais recueilli surtout des documents littéraires, dont la valeur dialectologique est quelquefois très faible ; et en 1889 je n'avais fait qu'étudier quelques exemples du patois mélangé d'Eaux-Bonnes¹. Mais l'habitude, prise pendant ces études préliminaires, de parler patois avec les paysans, m'a été très précieuse dans la suite.

Une partie de mes documents aussi a été recueillie soit à Paris, pendant l'hiver de 1890-1891, soit dans le Sud-Ouest, sur des sujets qui avaient quitté leur village depuis plus ou moins longtemps et que le hasard me faisait rencontrer. Ces renseignements, de valeur très inégale, m'ont servi surtout à diriger mon enquête ; mais quelques-uns res-

1. Voir *Revue des patois Gallo-Romans*, dirigée par Gilliéron et Rousselot, IV : 106.

teraient à contrôler¹. Heureusement, ils n'ont qu'une importance secondaire pour le sujet qui m'occupe.

Enfin j'ai reçu par correspondance un nombre considérable de renseignements, dont une partie m'a été très utile.

11. Il est bien entendu que je n'ai fait d'enquête dialectologique tant soit peu complète sur aucun point du territoire étudié : mon objet étant de faire non pas la dialectologie du Sud-Ouest, mais la carte de certains faits propres à caractériser les dialectes de l'arrondissement de Pau et des régions limitrophes, j'ai simplement dressé un catalogue des mots et des formes qui pouvaient le mieux me servir, et je les ai étudiés en totalité ou en partie partout où je passais. Sur d'autres points, j'ai naturellement pris des notes souvent abondantes ; mais je ne pourrais faire la monographie complète d'aucun patois particulier.

12. Voici quelques-unes des règles de critique que j'ai suivies dans l'emploi de mes documents.

13. 1° *Documents recueillis par moi-même.* — J'accorde plus de confiance à ceux de 1891 qu'à ceux qui avaient été précédemment recueillis. J'en accorde très peu à tout ce qui a un caractère littéraire, sauf pour les faits inconscients qui n'y sont que bien rarement modifiés.

14. J'ai toujours eu soin de m'assurer si mes sujets offraient toute garantie au point de vue de la pureté du patois. Dans certaines régions, c'est l'exception. A Eaux-Bonnes il serait peut-être impossible de trouver une famille qui ait résidé deux générations dans le pays.

15. Mais les circonstances extérieures ne sont pas seules importantes : il faut tenir compte de l'équation personnelle. J'ai quelquefois noté comme « bon sujet » un homme qui avait fait son service militaire et beaucoup couru dans le Sud-Ouest, ou encore un jeune homme instruit parlant souvent français ; — comme sujet détestable un vieillard ignorant qui n'avait pas quitté son pays, et dont les parents y

1. Notamment ceux que j'ai recueillis sur les patois de Perpignan, Béziers, Castanet (canton Sauveterre, Aveyron), Aurillac, Saint-Hippolyte-du-Fort (canton Alais, Gard), Nice, Montcarret (canton Vélives) et Eyresse (canton Sainte-Foy, Dordogne), Buglon (Lot-et-Garonne), Sabres (Landes).

étaient nés. A Précilhon (canton d'Oloron) j'avais commencé à travailler avec un cordonnier de 65 à 70 ans, d'une ancienne famille de l'endroit, et qui n'avait guère couru. Son patois était un affreux mélange; il donnait parfois pour le même mot, deux formes, étrangères toutes les deux. Son fils qui avait habité Pau et Paris me renseignait déjà mieux. Mais j'ai trouvé tout à fait mon affaire chez le maire et sa famille; et pourtant son père seul était de Précilhon, il avait beaucoup lu, et avait passé 20 ans en Amérique.

Il est généralement assez facile de juger de la valeur d'un sujet. La fierté du patois local; la netteté des réponses; des indications justes et contrôlables sur les patois voisins, ou au contraire l'ignorance de tout ce qui est extérieur au village, en particulier du Français; un air de franchise; l'intérêt qu'on prend à vos recherches, sont de bonnes indications.

Il y a aussi des expériences qu'on peut faire. Souvent je demandais si une forme que je savais étrangère à la localité, y existait. De crainte de me contredire, quelques-uns répondaient, « *ke n j'a ki ad 'dizen* » « il y en a qui le disent ». D'autres, « *'nani! paz a'si!* » « non, pas ici ». L'homme énergique et hardi vaut sûrement mieux que le timide.

16. Chez les individus résidant depuis longtemps hors de leur village, les faits inconscients, les nuances qui échappent à l'observation, se conservent mieux que les gros faits conscients, parce que l'entourage remarque ces derniers et s'en moque. L'article *et eia*, spécial à la montagne, se perd bien vite en plaine. — A Mont (canton de Garlin), un jeune homme à qui je demandais pourquoi il disait *ju* « je », *bilajje* « village », m'a répondu qu'il venait de passer six mois à Lembeye, « où on parle par *j*. Maintenant », ajoutait-il, « il va falloir que je reprenne le *ɟ*. » — Il n'aurait pas varié ainsi s'il y avait eu dans son patois un intermédiaire entre *j* et *ɟ*, qui aurait été admissible à Lembeye.

Ceci montre aussi, que, chez les individus dépayés, on ne peut considérer comme appartenant sûrement à leur pays d'origine que les faits qui diffèrent dans leur lieu de résidence.

Voici un exemple qui montre tout le parti qu'on peut tirer

de ce genre de sujets. A Fichous (canton d'Arzacq), une femme née et élevée à Boumourt (canton d'Arthez) me donne les mots *ufo*, *us(t)* « brebis, août »; son fils qui a toujours vécu à Fichous dit '*ũfo*, *ũst*. Comme cette différence entre le langage de la mère et celui du fils ne peut tenir qu'au patois environnant, qui a agi sur un enfant et non sur une femme de 25 ans, j'en conclus : 1° qu'à Fichous on dit '*ũfo*, *ũst*; 2° qu'à Boumourt on dit '*ufo*, *us(t)*. Cette conclusion a été vérifiée par l'étude d'autres sujets, et s'est trouvé juste.

17. 2° *Documents communiqués par correspondance.* — Grâce à la connaissance que j'ai des patois du Sud-Ouest, ces renseignements ont été utilisables, mais dans une faible mesure en général. Malgré les indications minutieuses que je joignais à mes questionnaires, les réponses dénotent souvent une grande négligence. Lorsque je m'adressais à des curés ou à des instituteurs, ce qui a eu lieu très souvent, je leur demandais aussi les formes en patois de leur village : ce qui différait alors dans les deux localités me paraissait plus digne de confiance que ce qui concordait.

Je dois citer toutefois, comme particulièrement bonnes, les notes que m'ont fourni M. Camélat, un tout jeune homme d'Arrens (canton Aucun, Hautes-Pyrénées), que j'ai mis, en 1890, au courant des éléments de la phonétique descriptive, et qui manie aujourd'hui très bien la transcription; M. Arnaudin, de Labouheyre, qui s'est formé tout seul par un travail acharné, et possède une connaissance très méritoire, réellement étendue, et surtout très mûre, des patois landais; M. Paul Labrouche, qui m'a très bien renseigné sur la géographie de l'article; M. Larricq, docteur en médecine de Bedous (canton d'Accous); MM. les curés d'Aas (canton de Laruns), de Gurmençon (canton d'Oloron), de Pontiacq (canton de Montaner), de Monein¹.

18. Je saisis cette occasion de remercier tous mes collaborateurs, ainsi que M. Lespy qui s'est fait un plaisir de me monter en ouvrages béarnais, et M. de Lailbacar, qui a mis

1. Ici et ailleurs, quand je parle du curé ou de l'instituteur ou du maire d'un village, sans indiquer de date, il s'agit de celui qui occupait ces fonctions en 1891. De même quand j'indique l'âge d'un sujet, il s'agit de son âge en 1891.

à ma disposition la plus belle bibliothèque qu'il y ait peut-être à Paris pour le Béarn.

II. PARTIE HISTORIQUE.

19. Je simplifie la bibliographie historique comme celle de la dialectologie. On trouvera des bibliographies étendues sur l'histoire du Béarn dans le *Catalogue* de M. Soulice, et dans les *États de Béarn* de Léon Cadier.

Je me contente donc de donner la liste des ouvrages qui ont le plus spécialement trait au sujet du présent travail :

P. DE MARCA. — *Histoire du Béarn*. Paris, 1640, fol. in-4°.

Dictionnaire archéologique de la Gaule, époque celtique. Paris, 1875, in-4°.

LONGNON. — *Géographie de la Gaule au VI^e siècle*. Paris, 1878, in-8°.

Bulletin de la Société des sciences, lettres et arts de Pau, 1887, 88, 89.

Les Fors de Béarn, éd. Mazure et Hatoulet. Pau, 1842, in-4°.

Les Fors d'Ossau, éd. Mazure et Hatoulet. Pau.

F. CAPDEVEILLE. — *La Vallée d'Ossau, état social*, 1891.

J.-B. BONNECAZE. — *Carte de la Vallée d'Ossau*, 1876.

BASCLE DE LAGRÈZE. — *Le château de Pau, son histoire et sa description*, 4^e édition. Paris, 1862; 5^e édition, 1885.

Arrêt du Conseil d'État du Roi sur la propriété et les usages du Pont-Long (19 décembre 1782). Pau, 1783, in-4°.

Mémoire pour la Vallée d'Ossau, représentée par le sieur d'Espalungue, contre l'État, représenté par M. le Préfet. Pau, Veronèse, s. d., 1826, in-4°.

Observations sur ce mémoire, par le D^r MAYNIEL, habitant de Pau. Août 1830, in-4°.

MENJOULET. — *Chronique d'Oloron*.

Extrait du *Cartulaire de Lescar*.

DEPPING. — *Histoire des Expéditions maritimes des Normands*, 2^e édition. Bruxelles, 1844, in-8°.

COUP D'ŒIL D'ENSEMBLE SUR LE SYSTÈME PHONIQUE DES
PARLERS BÉARNAIS.

20. Je crois utile de faire précéder mon étude d'un rapide exposé des principaux traits qui caractérisent les parlers béarnais dans leur ensemble, du moins au point de vue phonétique; ce qui touche à la morphologie et à la syntaxe a moins d'importance pour mon travail.

Rappelons d'abord que ce groupe de parlers appartient au groupe plus vaste des parlers romans du Sud-Ouest de la France; il occupe avec eux une position intermédiaire entre le français et l'espagnol. Il est limité au Sud-Ouest, d'une manière absolument nette, par le territoire des parlers basques. Au Sud, la crête des Pyrénées le sépare des patois aragonais; j'ignore jusqu'à quel point il y a là une limite linguistique tranchée. A l'Est et au Nord, il n'y en a pas; des parlers béarnais aux parlers gascons, le passage est toujours graduel, et il est impossible d'isoler les uns des autres dans une étude scientifique. Ce que je vais dire s'applique donc, d'une manière générale, aux parlers du Béarn et à ceux de la région voisine, Bigorre, Armagnac, Chalosse.

Ici et dans toute la suite, je me servirai de la transcription de l'*Association phonétique internationale*.

FORCE, DURÉE.

21. *Force.* — La plupart des mots portent l'accent de force sur la dernière syllabe : *mai'zū* « maison », *dru'mi* « dormir », *kan'ta* « chanter », *kan'sat* « fatigué ».

Mais il y en a aussi un bon nombre d'accentués sur l'avant-dernière : *mun'tapo* « montagne », *'gabe* « torrent », *'omi* « homme », *'plujo* « pluie », *krabo* « chèvre », *'arbe* « arbre ».

22. *Durée.* — La durée des voyelles est peu marquée.

D'une manière générale les voyelles des syllabes fortes ouvertes sont plus longues que celles des syllabes faibles ou des syllabes fermées ; surtout quand ce ne sont pas des syllabes finales. Ainsi les voyelles fortes des mots 'gabe, 'omi, 'plujo, pourraient s'écrire longues ou du moins demi-longues. Mais cette durée, peu marquée et qui n'est jamais distinctive, peut se négliger dans un travail de ce genre.

23. Il y a un certain nombre de consonnes doubles à l'intérieur des mots, comme dans 'byrre « beurre », el'lamo « flamme », a'masso « ensemble » ; et beaucoup entre deux mots, par suite d'assimilation (v. § 44 et suiv.). Mais ces consonnes doubles sont souvent simplifiées dans un parler rapide : on dit **tul luz omis** ou **tu luz omis** « tous les hommes ».

SONS.

24. Dans la région étudiée, le système des voyelles est extrêmement simple et très fixe. Autant que je sais, ce n'est que vers les Landes, surtout la Maremme et le Marensin, aussi vers la Garonne, du côté de Marmande, de Sainte-Foy, que le développement en est rapide et varié.

Les consonnes aussi n'éprouvent qu'une variété relative, quoique plus grande que celle des voyelles.

25. On peut résumer le système de sons comme suit, en prenant le langage des environs de Pau comme base.

LARYNGALES	VÉLAIRES	PALATALES	LINGUALES	LABIALES
	k g	c j	t d	p b
	ɖ	ɟ	n	m
		ʎ	l	
			r	
h	(g)	(ç) j	ʃ ʒ ʒs ʒz (ɖ)	(v) w
	u	y i		
	ö	ə e		
	ɔ	ä ε		
	a			

26. Voyelles. — Toutes ces voyelles peuvent être fortes

ou faibles, sauf *ö, ə, ä* qui n'existent que faibles. *ε* est toujours fort en Béarn ; en Labedan il y en a une variété moins ouverte qui peut être faible.

27. (*u*) oscille entre un son à peine plus ouvert que notre *u* de *tout* et un son à peine plus fermé que notre *o* ; le premier existe en Labedan, le deuxième, par exemple, à Laurède [canton de Mugron, Landes]. En Béarn il me paraît en général tout à fait intermédiaire entre mon (*u*) et mon (*o*). Exemple : *hun* « fontaine », *lup* « loup » ; — '*azu* « âne », '*marru* « bélien ».

Il est consonant dans *aũlu'ru* « Oléron », *ɔũ lɔk* « au lieu », *diũ* « Dieu ».

28. (*ɔ*) est moins ouvert que notre (*ɔ*), mais plus que l'intermédiaire entre (*o*) et (*ɔ*). — Exemples : '*omi* « homme », *hort* « fort ». Posttonique il remplace *a* posttonique latin dans certaines régions (v. §§ 141 et suiv.).

29. (*a*) est intermédiaire entre notre (*z*) de *pas* et notre (*a*) de *bras*. Il varie peu ; à Etchartès pourtant il est très voisin de notre (*z*).

30. *ε* est ouvert, très voisin du *æ* anglais de *cat* « chat ». Il est légèrement diphtongué dans les finales en *-et* : *be'tæt* « veau », plus exactement *be t:æt* ; *kas'tæt* « château », plus exactement *kas't:æt* ; mais cette nuance peut se négliger.

31. (*e*) est plus ouvert que notre (*e*) de *été*. Faible, comme dans '*libre* « livre », il est encore plus ouvert, sensiblement intermédiaire entre (*e*) et (*ε*). Comme (*ε*), il est légèrement diphtongué dans la terminaison *-et* : *bu'ket*, plus exactement *bu keāt* « bouquet ». — Dans les Landes cet (*e*) est régulièrement remplacé par (*œ*).

32. (*i*) est en général presque identique au nôtre, peut-être une idée moins fermée. Il est consonant dans *lāt* « lait », *hāt* « fait ».

33. (*y*) aussi est sensiblement identique au nôtre. C'est la seule voyelle anormale [palatale arrondie] du Béarnais. C'est par (*y*) que les Béarnais remplacent les (*œ*) des mots français qu'ils adoptent : *bla'gyr* « blagueur ». — Consonant dans *ge'ys* « hibou ».

34. Le son que j'écris (*ə*) n'est pas identique au (*ə*) français de *me, je*. Vers Salies, Orthez, c'est (*ē*) intermédiaire

entre les deux voyelles atones du portugais, (ä) de *cama* « lit », et (i) de *me*, *te*, très semblable au *e* allemand de *gabe* « don ». Dans les Landes, il est plus voisin de notre (ə), mais les lèvres sont peut-être plus avancées.

(ä) et (ö) sont des intermédiaires entre (a) et (ē), (o) ou (ɔ) et (ē).

Ces trois voyelles (ə), (ä), (ö), avec diverses nuances, jouent toutes, suivant la région, le rôle de *voyelle neutre*, remplaçant le *a* posttonique latin ; ainsi on dit *muntapä* en Ossau, *muntapö* à Pau, *muntapə* à Orthez. Dans les textes et là où une grande exactitude n'est pas nécessaire, j'écrirai *a*, *o*, pour *ä*, *ö*.

35. Dans une grande partie du Béarn, les voyelles peuvent être nasalées, et elles le sont régulièrement quand elles étaient autrefois suivies d'un *n* séparable latin : *pā* « pain », *bū* « bon », *hē* « foin ». Ailleurs, par exemple à Nay, cette nasalité a disparu. Dans les Landes, au contraire, le *n* subsiste encore sous la forme [ŋ] en même temps que la nasalation de la voyelle *v*. §§ 40).

36. Consonnes. — (t) (d) sont dentales, souvent interdentaires.

37. (b) (d) (g) n'existent que lorsqu'ils sont initiaux de phrase, appuyés à certaines consonnes, ou redoublés. Entre deux voyelles, entre voyelle et (l), (r) ou (ɾ), et entre (l), (r) ou (ɾ) et voyelle, (b d g), se changent en fricatives (v ð ɣ). Toutefois pour (g), le changement a lieu plus difficilement que pour les deux autres. Le (d) surtout passe nettement à (ð), qui n'est du reste pas identique au (ð) anglais de *there* « là ». — Le (r) et le (ɣ) entre voyelles vélaires ressemblent beaucoup à (w).

Cette alternance de (b d g) et de (v ð ɣ), qui est absolument inconsciente, et se transporte dans le français régional¹, varie d'ailleurs non seulement avec la nature des sons voisins, mais encore avec la netteté de l'articulation. Je n'en tiendrai pas compte ordinairement, mais écrirai toujours (b d g).

38. (c) est la plosive palatale soufflée ; le lieu d'articula-

1. J'ai entendu un Landais de Sabres dire *perəðrə* pour *perdre*.

tion est donc le même que celui de (ʌ), (j), (j) ; le mode d'articulation le même que celui de (p), (t), (k) ; c'est le son de *g* dans notre mot *qui* tel qu'il est prononcé dans beaucoup d'endroits de la Normandie, par exemple. Il est noté *kh* par Arnaudin dans ses *Contes de la Grande Lande*, *gt* par Daniel Lafore dans les *Lettres béarnaises* du *Démocrate libéral* d'Orthez, *gt* et *th* par d'autres littérateurs béarnais ; dans les anciens textes, il est écrit *g* pour les mots où il provient de // latin.

On surprend dans le Béarn tous les intermédiaires de l'évolution *c > f*, comme elle a eu lieu par exemple dans notre *cheval* de *caballum* (v. § 126). Je les note *cg*, *cf* (c'est le *tch* d'Arnaudin), *tf*, *f*. Cette évolution provient d'un avancement de l'articulation, qui, produite d'abord par le contact de la partie moyenne de la langue avec le milieu du palais, en arrive à être produite par la pointe et la région immédiatement postérieure ; en même temps l'élément fricatif, qui est d'abord un pur son transitoire, se développe graduellement et finit par survivre seul¹.

39. (j) est la vocalique correspondante, telle qu'on la trouve dans la prononciation normande de notre mot *gai*. Il est noté habituellement par les écrivains béarnais, *ty* dans les finales *-ajje*, *-ijje* (du latin *-aticum*, *-idicum*), et simplement *y* quand il est initial. C'est qu'il y a entre (j) et (j) une relation analogue, quoique pas tout à fait identique, à celle qui existe entre (b) et (v), (d) et (ð), (g) et (g).

A l'initiale, la présence ou l'absence du (j) est subordonnée aux circonstances syntactiques. Initial de phrase ou fortement accentué, un (j) est presque toujours précédé de (j) : *jju* « je ». Au contact d'un son précédent, ce (j) disparaît ordinairement : *ke m a 'dit a 'ju*, « il m'a dit à moi » ; mais si le son précédent est (t), ce (t) s'assimile et on a un (j) redoublé : *akejjunk* pour *aket junk*, « ce jone ».

Ainsi (j) et (jj) s'échangent d'après une règle syntactique ; or chaque fois que deux sons permutent de cette façon, ils ne font qu'un pour la conscience linguistique des patoisants. Quant au (jj) médial, il est l'analogue de (bb), (dd), (gg), —

1. Voir P. Passy, *Changements phonétiques*, § 504 s.

(jj) passe à (d₅) dans certaines régions, comme (cç) à (t_f), et perd aussi son (d). Les intermédiaires se retrouvent pour (jj) initial ; pour (j) médial je n'ai pas pu suivre la transformation.

40. (ŋ) est le *ng* germanique. Dans la Chalosse et dans les Landes, il subsiste parfois, très affaibli, comme représentant du *n* séparable latin ; la voyelle qui le précède est alors légèrement nasalisée : *bũn* « bon », *bẽn* « bien », *pãn* « pain ». Ailleurs (ŋ) n'existe que devant (k) ou (g), comme en italien et en espagnol : *luŋk* « long », *engweŋo* « encore ».

41. Je note (r) et (ɾ) deux variétés de *r*, linguales toutes deux, mais néanmoins très différentes. (r) est fortement roulé ; il est initial, final, redoublé ou suivi de consonne. (ɾ) consiste en un seul battement de langue, avec fermeture incomplète sur les côtés, de sorte qu'il ressemble beaucoup à (l) ; il provient ordinairement de *r* simple ou de *ll* suivi de voyelle.

Notons, à propos de (ɾ), le phénomène curieux de métathèse qui s'est produit à peu près partout où un *r* latin se trouvait dans le corps d'un mot : ce *r* est remonté jusque immédiatement après la consonne initiale : *draumi* « dormir » de *dormire*, *kruŋpa* « acheter » de *comparare*, *kɾambo* « chambre » de *cameram*, *bruŋba* « se rappeler » de *memorare*.

42. (s) est souvent plus ou moins palatalisé, c'est-à-dire qu'en le prononçant avec la pointe de la langue placée comme chez nous, on lève en même temps le milieu de la langue comme pour (j) ; il faudrait donc rigoureusement écrire (s^j). Cette consonne ressemble assez à (f), elle y aboutit parfois, par exemple à Lescun, à Estaing. — Un ancien groupe (sj) est toujours devenu (f), certainement par l'intermédiaire s^j.

43. (h) est une forte aspiration. Comme en vieil espagnol, (h) a partout remplacé le *f* latin : *hɔrt* « fort », *hun* « fontaine » *hu:k* « feu ».

44. *Assimilation*. — Comme je l'ai montré dans mon travail sur le patois d'Eaux-Bonnes, le Béarnais est extraordinairement sujet aux influences assimilatives. Je ne peux pas entrer ici dans des détails qui me conduiraient trop loin ; voici quelques remarques générales.

45. Les consonnes initiales, en général, échappent à l'assimilation. Cependant, comme je l'ai dit, (b) (d) (g), deviennent

régulièrement (*v*) (*ð*) (*g*) après une voyelle ; et ce phénomène est aussi régulier d'un mot sur l'autre qu'à l'intérieur d'un mot : *hæt* « beau », *y væt 'omi* « un bel homme », *'dia* « jour », *yðia* « un jour », *gu'jat* « garçon », *lu gu'jat* « le garçon ». — J'ai dit aussi que je négligerais ce phénomène dans mes transcriptions.

J'ai aussi indiqué la chute de (*ɣ*) initial après un autre son (§ 39).

Enfin (*h*) initial s'assimile à un (*s*) précédent : *dys silf* « deux fils », pour *dys hilf*.

46. Les consonnes finales, au contraire, s'assimilent presque toujours aux consonnes initiales des mots suivants. Voici les principaux cas :

47. Une plosive finale suivie d'une plosive initiale aboutit au redoublement de la deuxième : *akek kap* pour *aket kap*, « cette tête » ; *a'keg gu'jat* pour *a'ket gu'jat*, « ce garçon ».

Une plosive suivie d'une nasale ou d'une latérale aboutit au redoublement du deuxième son : *aken 'num* pour *aket 'num*, « ce nom » ; *akem monde* pour *aket monde* « ce monde » ; *akel lup* pour *aket lup* « ce loup » ; *akeʔ ʔait* pour *aket ʔait* « ce lait ».

Une plosive suivie de (*r*) s'assimile, mais moins régulièrement : on dit *aket 'rɛi* ou *aker 'rɛi* ou *aked ar'rɛi* « ce roi ».

Devant (*s*), une plosive s'assimile ordinairement quant au lieu d'articulation, mais reste plosive : *ke t se'det* pour *ke pe se'det*, « vous vous assoyez » ; *n at sɛi pas* pour *n ak sɛi pas*, « je ne sais pas ça »¹. — De même devant un (*s*) de flexion : *esklɔp* « sabot », *y pa d esklots* « une paire de sabots » (cependant on dit aussi *esklɔps* ou *esklos*).

48. Une nasale suivie d'une consonne quelconque, sauf (*h*), s'assimile toujours quant au lieu d'articulation, mais reste nasale : *y 'kaɲ kus'tyt* pour *y 'kam kus'tyt* « un champ en pente » ; *ke l am mun'tat* pour *ke l an mun'tat* « ils l'ont monté » ; *ke ɲ 'ʔebi* pour *ke me 'ʔebi* « je me lève » ; *ke n 'sedi* pour *ke me 'sedi* « je m'assois »².

1. *ak* est bien le pronom latin *hoc*, comme l'a dit M. Chabaneau. Tous les intermédiaires se retrouvent.

2. Les verbes simplement affirmatifs sont toujours précédés, en Béarnais, de la particule *ke* : *ke suj* « je suis ». *ke 'bjenes* « tu viens ». C'est une particularité toute récente, dont on ne trouve que peu de traces dans la poésie chantée et dans la littérature des siècles passés.

49. (s) s'assimile ordinairement à une latérale suivante : **tul lul lus** pour **tus lus 'lus** « tous les loups ».

50. Bien entendu, une consonne finale soufflée devient toujours vocalique devant une consonne vocalique initiale : **pas** « pas » ; **n ə paz 'b:ɔ** « elle n'est pas belle ».

51. (s) passe de même à (z) entre deux voyelles : **nu n j a 'pas** « il n'y en a pas », mais **paz a 'ju** « pas à moi ».

Les autres consonnes finales ne sont pas vocalisées devant les voyelles, si ce n'est dans l'extrême Est du Béarn, vers Asson et Arthez, dans le Sud de la Bigorre, et en Labedan ; là on dit **aked 'ɔmi** pour **aket 'ɔmi** « cet homme » ; **pyjad enta u 'sun** pour **py'jat enta u sun** « montez jusqu'au sommet » ; **k ag əi 'bis** pour **k ak əi 'bis** « je l'ai vu » ; **de kab a'kiu** pour **de kap a'kiu** « vers là bas ».

51. Il y a souvent assimilation réciproque d'un (s) final et d'un (j) initial, aboutissant à (ʃ) : **dyʃ ʒulʃ** pour **dysz jvɫʃ** « deux genoux ».

53. Telles sont en résumé très sommaire les lois d'assimilation de consonnes dans la région voisine des Pyrénées. Mais plus on s'en éloigne, plus l'assimilation perd de force. La Chalosse est intermédiaire entre le traitement béarnais et landais. Dans ce dernier, l'assimilation est l'exception, les nasales particulièrement restent telles quelles.

54. Il est à noter que le grand nombre des assimilations a une grande influence sur la grammaire elle-même.

Le Béarnais, en effet, a conservé un grand nombre de désinences que le Français a perdu : il est, sous ce rapport, à peu près au même degré de développement que l'Espagnol. Ainsi il distingue le singulier du pluriel : **y bet:t** « un veau », **dysz bet:ts**, « deux veaux ». Il a une forme spéciale pour chacune des personnes du singulier des verbes : **ke 'bjeni** « je viens », **ke 'bjenes** « tu viens », **ke 'bjene** « il vient ». Mais, à cause des assimilations, les désinences sont souvent déguisées au point d'être inutiles pour le sens : ainsi **tut** et **tuts** deviennent également **tul** devant un l.

L'emploi des désinences peut même nuire à la clarté du langage : **kɔt** « cou » et **kɔp** « coup » font également au pluriel **kɔts**.

55. Le Béarnais en est donc arrivé à la période où il faut

marquer par des mots séparables ce qui est indiqué par des désinences à une époque plus archaïque. Il est probable que s'il continuait à se développer d'une manière spontanée, il perdrait prochainement la plupart de ces désinences devenues inutiles.

56. Je vais maintenant transcrire un même texte — la parabole de l'Enfant Prodigue — en plusieurs dialectes béarnais caractéristiques, de manière à donner une idée tant du caractère général du langage que des différences les plus frappantes entre les dialectes.

1° *Lescar*. — y 'omi k a'bɛ dys 'silf. lu mɛɪ ʒwɛn doʊz 'dys ke di'gu a su 'paɪ, « 'paɪ, 'dam me la 'par doʊ bɛ ki m re'bjɛn ». — e lu 'paɪ k oʊs parta'dʒa lu su bɛ.

e kaukɛz 'diaz a'prɛs, lu mɛɪ ʒwen 'hiɪ, kwan s at abu 'tup pɛɪŋ'gyt, ke s ɛn a'na ta y 'pɛɪs estau'ʒɛ; e a kiʊ ke s am minʒa 'tut en se dibɛr'tin.

e a'prɛs ki ad abut tum min'ʒat, k arri'ba yo gran fa'mino denz akɛp pɛɪs; e ke kɔmɛn'sa d ɛs'ta den la mi'zɛɪ. ala'bɛts ke s ɛn a'na baɪ'let ɛn sɔ d y 'omi de l ɛn'daɛt, ki l ɛmbi'a den lus 'kans ta gwar'da lus pɔrts. e k abre 'pla bu'lyt arregu'las delas 'tekos ki lus pɔrts min'ʒabon; mez ar'res noʊ ne ba'ʒabon.

aprɛz a'be reflɛ'fɪt, ke z di'gu, « kwan nʊ ʒ'a de baɪ'lets den la maɪzu doʊ me 'paɪ, ki am 'mɛɪ de 'pɛ ki noʊz ne 'kaɪ; e 'ʒu a'si ke kɛɪbi de 'hami! — ke boʊ par'ti, e ke m ɛn ane'ɛɪ ta 'kazo, e ke dize'ɛɪ oʊ me 'paɪ. 'paɪ, k ɛɪ pe'kat kuntɛ lu 'sɛɪ e kuntɛ 'bus, e nʊ 'sɔɪ paz mɛɪ 'dipe d ɛst ape'at bɔste 'hiɪ; tɛ'tam me kum y baɪ'let ». — e ke z ɛ'ba, e ke s ɛn tur'na ta 'lu.

e kum ɛɪ ɛp'gwɛɔ 'lwɛɪ, lu su 'paɪ k oʊ be'du arri'ba, e k oʊ he doʊ; ke s si'kɛ a 'kurre, ke z ʒɛ'ta oʊ su 'kɔt. e ke l ɛmbɔa'sa. e lu su 'hiɪ k u di'gu, « 'paɪ, k ɛɪ pe'kat kuntɛ lu 'sɛɪ e kuntɛ 'bus, e nʊ 'sɔɪ paz mɛɪ 'dipe d ɛst ape'at bɔste 'hiɪ ». — mɛɪ lu 'paɪ ke di'gu oʊz de 'kazo, « pur'tal la mɛɪ 'bɛɔ 'raʊbo, e hi'kal li; me'tɛɪ lu ta'bɛ yo 'baɪ oʊ 'dit e yo kaɪ'syro 'nab oʊs 'pɛs; e a'mjal lu be'tɛɪ lu mɛɪ 'ɡɛɛs e tɛ'al lu; min'ʒɛm e reʒni'sɛn se. par'mu ke lu me 'hiɪ k ɛɔ murt. et k ɛɪ rɛsysi'tat; k ɛɔ par'gyt, e ke l abɛm retɛv'bat. »

e ke s si'ken a s re'ʒwi.

(D'après M. PATAU.)

2° *Pau.* — y 'omi k a'be dys 'silf. e lu mǎi 'jwen duz 'dys ke di'gu ǔ su 'pai, « 'pai, 'bafo m la 'par dǔ 'be ki m dǎi re'bjene ». — e lu 'pai k us parta'jja lu 'be.

e ǔ kad de kaukez 'dios, lu 'hil lu mǎi 'jwen, apɛz a'be ama'sat sǔ de 'su, ke s en a'na pla 'lwen denz y pe'iz estaɲ'jjɛ; e a'kiu ke s mi'nja lu 'be en 'ham malo 'bito.

e 'kwan n a'bu paz mǎi ar're, k arri'ba denz akep pe'iz yo gaam mi'zɛi, e ke kumen'sa a s tau'ba den lu be'zup. e ke s a'na hi'ka ǔ ser'bisi d y 'omi de l en'daet, ki l embi'a den lus 'kans ta ha 'pɛfɛ lus pɔrs. e k abeɛe 'pla bu'lyt arɛgu'la z de las 'tekos ki lus pɔrs mi'ɲabon, mez ar'res n ǔ ne 'dabon.

mez en i pensam 'pla, ke z di'gu, « 'kwan de bai'lets dǔ me 'pai ki s 'sartan a 'nuste, e 'ju a'si ke 'kaebi de 'hami! e 'dun, ke m em 'bǔ a'na tau'ba lu me 'pai, e k ǔ dize'ɛi, pai, k ɛi pe'kat kuntao lu 'sɛi e kuntao 'ty, e nu sui paz mǎi 'dipe d ɛst ape'at lu tu 'hiɛ; 'pɛɛm me kum y bai'let ». — e ke z ɛe'ba, e ke s en a'na tau'ba lu su pai.

e kum ea ep'kwɛɔ 'lwɛn, lu su 'pai k ǔ be'du, e k ǔ he dǔ; ke kur'ru e ke z je'ta ǔ su 'kɔt, e ke l embaa'sa. mez lu 'hiɛ k ǔ di'gu, « 'pai, k ɛi pe'kat kuntao lu 'sɛi e kuntao 'ty, e nu sui paz mǎi 'dipe d ɛst ape'at lu tu 'hiɛ ». — mez lu 'pai ke di'gu ǔ suz bai'lets, « apurtab 'biste la mǎi 'baɔ raũbo e bes'til lu ne; hi'kal lu y a'net ǔ 'dit e suljɛs ǔs 'pɛs; ami'al lu be'tɛl lu mǎi 'bɛt. ty'al lu; e mi'ɲem e sjeɲ kun'tens; de 'sǔ ki lu me 'hiɛ ki ɛɔ 'murt, k ɛi tur'nat a la 'bito; k ɛɔ pɛr'gyt, e k ɛi retau'bat ».

e ke s si'ken a s reju'i.

(D'après M. CAMILOU.)

3° *Nay.* — y 'omi k a'be dys 'silf. lu mǎi 'jwɛɲ ke di'gu a sum 'pai, « pa'pa, 'dam me la 'par du 'be ki m re'bjɛn ». — e lu 'pai k us parta'jɛ lu su be.

e 'kaukez 'dias a'pɛs, lu mǎi jwɛn 'hiɛ, ki abe 'tut ama'sat, ke s en a'nɛ de'haɔ denz y 'pɛis ellwɛ'ɲat; e k i miɲjɛ lu su 'be en hule'jan.

a'pɛs k i abu 'tud despe'nyt, k arri'be yo 'gɛɛn mi'zɛɔ en akep 'pɛis, e ke ba'du 'biste 'pɛaube. ala'bets ke s en a'nɛ e ke debjeɲ'gu bai'let de y 'omi d akep 'pɛis, ki l ɛm'bjɛ del lus sǔs 'bes eta ha 'pɛfɛ lus 'pɔrts. e k a'bɛ bulyp 'pla arɛgu'laz

de lal laba'dyjas ki lus 'pōrts min'jabon ; mez ar'res nu ne 'dabom pas.

a'pɹɛz abe pen'sat en et 'mɛmo, ke di'gu, « kwapɹa d aũ'baes en 'so de pa'pa, ki am 'pa 'mɛi ke n u 'kaũ, e 'ju a'si ke mu'ɹɛʃi de 'hami ! ke ɹi ʃe'be'ɹɛi, e k ani'ɹɛi de 'kap a pa'pa, e k u dize'ɹɛi, pa'pa, k ɛi pe'kat kuntɹo lu 'sɛũ e kuntɹo 'bōs, e nu sōi paz mɛi 'dipe d ɛst ape'ɹat lu bōste 'hiɹ ; tɹɛ'tam me kum 'y duz bōstez bai'lets ». — e ke ɹ ʃe'bɛ, e ke s ɛn a'nɛ de 'kap a sum 'paĩ.

e kum ɹ ep'kwɛɹo 'lwɛɹi, sum 'paĩ k u be'du, e k ɛstɛ tu'kad de pi'tjat ; e ke kur'ru de 'kap a 'et, e ke z je'tɛ a sup 'kōt, e k u 'hɛ pu'tus. mɛl lu su 'hiɹ k u di'gu. « pa'pa, k ɛi pe'kat kuntɹo lu 'sɛũ e kuntɹo 'bōs, e nu sōi paz mɛi dipe d ɛst ape'ɹat lu bōste 'hiɹ ». — mel lu 'paĩ ke di'gu aũs sōs bai'lets. « apur'tal la mɛi be'ɹojo 'raubo e abi'ɹal lu ne ; e me'tel lu yo 'bag aũ 'dit e kaũ'syɹos aũs 'pɛs ; e apur'tal lu betɛg 'gɹas e tya'l lu ; e min'jɛm e dibɛr'tin se ; pɛr'mu ke lu me 'hiɹ ki ɛi a'si, k ɛɹo 'mur, e k ɛi tur'nat a la 'bito ; k ɛɹo pɛr'jyt, e k ɛi retu'bat.

e ke kumɛn'sɛn a z dibɛr'ti.

(D'après M. CÉRÈZ.)

4° *Aas-en-Ossau*. — ɹ 'ōmi k a'be dys sils, e lu meɟ 'ɟwɛn dɛũz 'dys ke di'gu a sa 'paĩ, « 'paĩ, 'dam me lum mez 'dɹɛts ki si mi 'tōken ». — e lu paĩ k uz parta'ɟa lu bɛ.

e kaũke 'di a'pɹɛs, lu meɟ 'ɟwɛn dɛũz 'dys ke s aple'ga tul lu 'bɛ, e ke s ɛn a'na ta ɹ pɛ'is estɹan'ɟɛ ; a'kiu ke despe'nu lu sō 'bɛ en se maũ 'tjenen.

e kwan a'bu 'tud despe'nyt, k a'bu ya gɹan 'hami en a'kep pɛ'is ; e ke kōmen'saba d abe be'zuɹi. e ke s ɛn a'na ta ɹ d a'kep pɛ'is, k u n embi'a nta us 'kans t ana ha 'pɛ'ɹe lus 'pōrs. e ke s ɛɹe bulyt har'ta de lal laba'dyjas ki lus 'pōrs min'ɟaban : mez ar'res ke nũn ne 'daba.

e ke s pen'sa, « en 'so de 'paĩ ke ɟ a 'hɛɹa de bai'lets k an 'pā tap k em 'bōs tap k en 'as, e 'ɟu a'si ke 'krɛbe de 'hami ! — ke m bōi ʃe'ba, e ke m em bō ta 'paĩ, e k u dize'ɹɛi, 'paĩ, k ɛ p'ekak kuntɹa du bun 'diu e kuntɹa 'bus, e nu sō pam mɛz 'dipe ke m ape'ɹɛl lu 'bōste 'hiɹ ; tɹɛ'tam me kum a 'y duz bōstez bai'lets ». — e ke ɹ ʃe'ba, e ke n a'na de 'kap a sa paĩ.

e ke n 'ɛɪa paz ep ɣwɛɪ arri'bat, dɛi tɔɔl 'lwɛɪ sa 'paɪ k u
'bi, e ke s ɛɪpɣaũ'sa, e ke kur'ru e l ana ɣa'ha aũ 'kɔtʃ, e k u se
min'ɟaba de pu'tus. e lu 'hiɪ k u di'gu, « 'pai, k ɛ pe'kak
kuntɪa du bun 'diu e kuntɪa 'bus, e nũ sɔ pam meɪz 'dipe ke m
ape'ɪɪ lu bɔste 'hiɪ ». — mel lu 'paɪ ke di'gu aũs sɔz bai'lets,
« pur'tal lu meɪz be'ɔɟ abiɪa'men, e abi'ɪal lu; hi'kal lu ɣa
'bag aũ 'dit e ɣ 'pa de su'ɪs aũs 'pɛs; mi'al lu be'ɪɪ lu meɪs
pɛpa'ɪat e pe'lal lu; e ke 'bam min'ɟa e z 'bam amy'za; per
mu ke lu meɪ 'hiɪ a'si k eɪa pɛr'ɣyt, e ke s ɛ rekɔne'ɣyt; k eɪa
murt, e k ɛ resysɪ'tat ».

(D'après M^{me} SOUSTRADÉ.)

5^e *Izeste*. — ɣ ɔmi k a'bɛ dys'sils, e m meɪz 'ɟwɛn ke di'gu
a t sɔ paɪ, « pa'pa, 'dam m eɪa par d eb bɛ ki m re'bjen ». —
e p 'paɪ k us parta'ɟa s sɔ bɛ.

e 'kaũke 'di a'pɛs, em meɪz 'ɟwɛn de sɔs 'hils, a'pɛz abe
'tut ama'sat, ke par'ti ta ɣ pɛɪl 'lwɛɪ; e ke z en em bja ez bɛs
en ɣo 'bito de dez'baũfo.

e a'pɛs ke ɟ abu 'tud despenyt, ke ɟ arri'ba ɣo ɣaɪn hami
ad akep 'pɛs, e ke kɔmen'sa d es'ta ep ɣaɪn mi'zɔo, e ala'bets
ke s en a na en 'sɔ de ɣ ɔmi d akep 'pɛs, ki l embi a ta k 'kan
t ana ɣwar'da s 'pɔrs, e k abe'ɪe plɔ bu'lyt arɣeɣu'la z dab
eɪal laba'dyaas k es 'pɔrs min'ɟabon; meɪz ar'res ke nũ pe
'dabon.

e ala'bets k en dɪa en 'em me'diʃ, e ke di'gu, « kwan de
bai'lets en 'sɔ de pa'pa k am 'pɔ 'plys ke noũz n ep 'kaũ; e
'ɟu a si ke kɛbi de hami! — ke p ɛba'ɪɪ, e k ani'ɪɪ en sɔ
de pa'pa, e k u dize'ɪɪ, pa'pa, k ɛɪ pɛ'kat kuntɪo lu 'sɛũ e
kuntɪo 'bus, e nũ sɔɪ paz meɪz 'dipe d est ape'ɪat eb bɔste hil;
tɛɪ tam me kum ɣ d ez bɔsteɪz bai'lets ». — e ke z ɛba, e ke
s en a na en 'sɔ de sa 'paɪ.

e k eɪ ep ɣwɛɔ 'lwɛɪ, e t sɔ 'paɪ k u be'du, e k u he 'dɔũ:
e ke kur'ru ɟe'ta s a 'kɔtʃ, e ke l embɪa sa, meɪz et 'hil k u
di'gu, « pa'pa, k ɛɪ pɛ'kat kuntɪo lu 'sɛũ e kuntɪo 'bus, e nũ
sɔɪ paz meɪz 'dipe d est ape'ɪat eb bɔste hil ». — meɪz ep 'paɪ
ke di'gu a s sɔs bai'lets, « pur'tat em meɪ 'bɛtʃ abiɪa'men e
abi'ɪal lu; hi'kal lu ɣo 'bag a d 'dit, e kaũ'sal lu; e hɛt arri'ba
em meɪ 'bɛb be'tɪʃ e aũsidil lu; e min'ɟam e dɪber tin se;

pær mu k em me 'hil k eio 'mur, e k ɛ̃ resysi'tat; k eio pær'dyt, ke s ɛ̃ rekonegyt.

(D'après Marie-Jeanne BREILH, femme ARNOLDO.)

6° *Bedous-en-Aspe*. — ȳ 'umi k a'be dys silf, e m meʒ ʒwen ke di'gu a t sɔ 'paĩ, « 'paĩ, 'dam m eia 'par d eb bē ki m re'bē ». — e p 'paĩ ke i parta'ja t sɔ bē.

e 'kaũke 'di a'pɛs, em me ʒwen 'hiʌ. apɛz abe 'tut ama'sat, ke par'ti ta ȳ pa'is 'hɛɔ lweɲ; e k ez en embi'a ez 'bēs en ȳɔ 'bitɔ de dez'baũ fɔ.

e a'pɛs ki abu 'tud despe'nyt, k i arri'ba ȳɔ 'ɡam mi'zɛɔ en akep pa'is, e ke kumen'sa d es'ta em be'ʒuɲ. e aia'bes ke s em ba 'i en 'sɔ d ȳ 'umi de kep pa'is, ki l embi'abɔ ta k kan ta i war'da es 'pɔrs. e k abɛ plâ bu'lyt empli'a s eb 'bente dab eas laba'tɥas d es 'pɔrs; mez ar'res ke n ũ pi 'dabɔn.

aia'bes k en'dɔa en em ma'deĩf, e ke di'gu, « 'kwan d aũ'baɛs ke sun emple'gats en 'sɔ d em me 'paĩ, e k am 'pā 'mes ke nuz ip 'kaũ, e 'ju a'si ke 'muɪ de 'hamen! — ke p ʌba'ɛɪ, e k i'ɛɪ de 'kap a m me paĩ, e k ɛ̃ dize'ɛɪ. 'paĩ, k ɛ̃ pe'kat kundɔ t 'sɛũ e kundɔ 'bus; e nũ suĩ paz mez 'diɲe d est ape'iat eb bɔste 'hiʌ; tɛ'tam me kum' ȳ dez bɔstez bai'lets ». — e ke s ʌe'ba, e ke s em ba 'i de 'kap a t sɔ 'paĩ.

e k ɛɔ dep'ɡwɛɔ 'lweɲ, et sɔ 'paĩ k n be'du, e ke i he 'dɔũ; e ke kur'ru jo'ta s en sɔ 'kɔc, e ke i he 'pɔts. mez et 'hiʌ ke i di'gu, « 'pai, k ɛ̃ pe'kat kundɔ t 'sɛũ e kundɔ 'bus, e nũ suĩ paz mez 'diɲe d est ape'iat eb bɔste 'hiʌ ». — e p 'paĩ k ape'ia s sɔz bai'lets, e ke iz di'gu, « pur'tat ez mez 'bɛĩf abi'ʌa'mens e hi'kal luz i; hi'kaɲ ȳ ȳɔ 'bɛɲɔ en 'dit e kaũ'sɥɔs en s 'pɛts; e 'hɛt arri'ba eb be'ɛc em me ɡas e aũ'sidil lu; e map'ʒam e dibe'r'tin ze; pɛ'mu k em me 'hiʌ ki ɛ̃ kiu k ɛɔ 'mur, e k ɛ̃ turnab biu; k ɛɔ pær'gyt, e k ɛ̃ stat tu'bat.

(D'après M^{me} Aperet CAZANOBE.)

7° *Arette-en-Barétous*. — ȳ 'ɔmi k a be dys 'sils, i em meʒ ʒwen ke di'gu a sa'paĩ, « 'paĩ, 'dam me 'sɔ ki m re'bē ». — i ep 'paĩ ke is par'ti t sɔ 'bē.

e 'kaũkez 'diaz a'pɛs, a'kem meʒ ʒwen 'hiʌ, kwan abu tut

ana'sat, ke s em ba 'i en ÿ pa'is est'æ'mat, un despe'nu t so bē kum ÿ ha'u'lē.

e 'kwan abu 'tub barre'jat, k arri'ba ÿ g'ian mau 'tens en a'kep pa'is, e a'a'bes ke kumen'sa d esta m'nable. e ke z ba 'i lu'ga en 'so de y 'maste d a'kep pa'is, ki u n embi'a ta de'ha'o ta 'i war'da s 'pōrs. e k aūæ 'plā bu'lyt empli'a s eb 'bente de 'so ki demu'aba e ki s 'pōrs man'd'āban; mez ar'res ke nū j i 'daban.

a 'sōbaas de pen'sa i, ke z di'gu, « 'kwan de bai'lets ke j a a 'nōste ki n an 'hēa de de'mes, e 'jō a'si ke 'kæbi de 'hami! e 'dun k en ε 'hēt, ke baū 'i t'uba 'pai, e ke i dize'æ, « 'pai, k ε pe'kat kōnt'a 'diu e de kap a 'bus, e nūm me'iti d est ape'iat eb bōste 'hiā; t'æt'tan me kum ÿ dez bōstez bai'lets ». e ke ā'æ'ba, e ke s em ba 'i de 'kap a sa 'pai.

e de ÿ g'ian 'tāz lwɛp e'na, sa 'pai k u be'du, e ke n abu pie'tat; e ke kur'ru de kap ad 'etf, s i ʒ'eta a k kōtf, e k u se man'd'ā de 'pōts. i et 'hiā ke i di'gu, « 'pai, k ε pe'kat kōnt'a 'diu e de kap a 'bus, e nūm me'iti d est ape'iat eb bōste 'hiā ». — mes sa 'pai ke di'gu a t sō 'munde, « pur'tat eia mez b'āa 'harda e bu'tal la i: bu'tal li ŷa 'b'erga n 'dit, e 'dal li de ke kaū'sa s: 'it sər'ka ed ʒ'anse be'tatf e aūsi'del lu; e man'd'gem e dīber'tin se, pər mu k em me 'hiā k ēa 'mur ta 'jō, e 'wēi k u me 'beī a'si; k ēa pər'g'yt, e ke m ε tur'nat.

(D'après M. H. PÉLISSON.)

8° *Arrens-en-Azun*. — ÿ 'ōmi k aje d'ys 'i f, ε m meʒ 'ʒwɛn d'z 'dys ke di'fu a su 'pai, « 'pai, 'dam m eia le'gitima ki s en 'tōka. ε p pai k uz εspar'ti b 'bē.

e 'pōd de 'dias d'εs'pyf, a'kem me ʒwɛp 'hi ke s 'ag aple'gɛ tut, e ke s en a'nē ta ÿ pa'is e'āūt, un d'εpen'sε z bēs em bi'bēn en salu'pē.

e kan o 'tud d'εpen'sat, ŷa 'g'iana 'hami ke syz'bīu en a'kep pa'is, e ke kōmen'sε a j εs'tε m be'zup. e ke s a'nē aay'ma dab 'ÿ d a'kep pa'is, ki l εmbi'ε ta sōs 'kans pur'kε. e k aūæ 'plā bu'lyt har'ta se d en ne'dei ki s pōr mip'j'jabau, mez ar'reh nū ne 'daba.

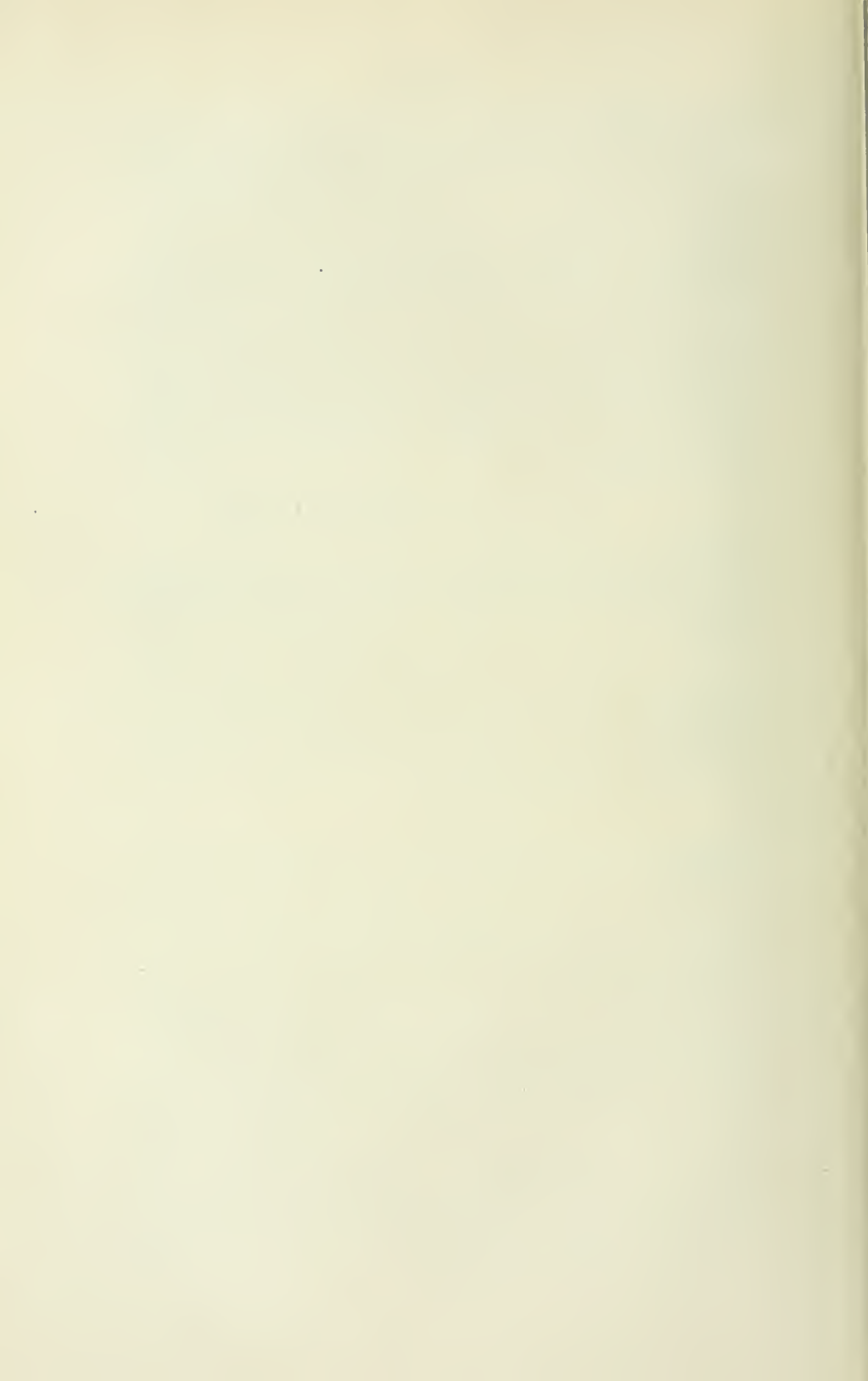
e ke s pen'sε n em ma'def, « 'kantez bai'lets en 'so de 'pai an ep 'pā tante ne 'bōs tante ke n 'as, e 'ju a'si ke 'kæbe de 'hami! — k εp æ'be'æ, k a'næ de 'kab a pai, e k u dize'æi,

'paï, k ɛi pe'kat kuntja t 'sɛũ e kuntja 'bus, e nũ sɔi mez 'dinne de j ɛst ape'jad eb bɔste 'hi; trat'tam me kum ad 'ʃ dez bɔstez bai'lets ». — e ke z ʁe'bɛ, e k a'nɛ de 'kab a su 'paï.

e kum a jɛɪ ɛp'kɔɪa n 'na, su 'paï k u 'bi, e ke s ɛpgurgu'si; e k u kur'ru a k 'kɔt, e k u py'nɛ. et 'hi k u di'fu, « 'paï, k ɛi pe'kat kuntja t 'sɛũ e kuntja 'bus, e nũ sɔi mez 'dinne de j ɛst ape'jad eb bɔste 'hi ». — mez ep paï ke di'fu a s sɔz bai'lets, « pur'tad eɪa mez 'bɛɪa 'peɪa e bɛs'til lu ne; hi'kal lu ʃa 'bɛrga n 'dit e ʃ kaũ'sɛ s 'pɛs; ami'ad eb be'dɛd apɛstat, e aũ'sil lu; e 'mijjem e arri'gam, pɛr'mũ k em mɛ 'hi ki 'bɛt, ke jɛɪa 'mur, e ke s e rebisku'lat; ke jɛɪa pɛr'dyt, e ke s e tɪu'bat ».

(D'après M. CAMÉLAT.)

57. Cet aperçu général des dialectes béarnais permettra de comprendre plus facilement les développements qui vont suivre.



PREMIÈRE PARTIE

L'article.

CHAPITRE I

GÉOGRAPHIE DE L'ARTICLE. — SES FORMES

1^o *Géographie de l'article.*

58. Au point de vue de l'article, la France se divise en deux régions bien distinctes.

Dans les Pyrénées et dans la plaine subjacente, depuis le pays basque jusqu'au pays de Foix, la forme de l'article est **et**, **ets**, au masculin ; **eta**, **etas**, au féminin. C'est-à-dire qu'il dérive comme *el* en espagnol et en catalan, *il* en italien, de *illum*, *illam*, traité comme tonique ; il conserve l'accent sur la syllabe accentuée latine.

Cette région est bornée à l'Est et au Nord par celle où l'article dérive de *illum*, *illam* traité comme atone, comme *lo*, *la*, en italien, *la* en espagnol¹. C'est cette dernière région

1. Sur le mélange des articles masculins *il* et *lo* en italien, voir l'article de M. Caix, dans le *Giornale di Filologia Romanza*, janvier 1879.

En espagnol, on trouve dans quelques textes anciens les formes d'article *elo*, *ela*. Plus tard, *elo* est partout devenu *el* ; mais au féminin, tandis qu'on a changé *ela* traité comme atone, en *la*, devant les consonnes et les voyelles autres que *a* : *la mujer* « la femme », *la casa* « la maison », *la España* « l'Espagne » ; — on a simplement éliminé le *a* devant un *a* : *el alma* « l'âme », *el águila* « l'aigle », *el Africa* « l'Afrique ». Actuellement, il n'en est ainsi que devant un *a* accentué, mais on a dit longtemps de même *el aguja* « l'aiguille », *el América* « l'Amérique ». Je dois ces renseignements à M. Saroïhandy.

Il est curieux qu'en italien comme en espagnol, la forme tonique de l'article n'ait persisté qu'au masculin ; tandis que dans la montagne pyrénéenne, elle existe pour les deux genres.

qui comprend tout le reste de la France romane, sauf une partie du Roussillon et peut-être du Couserans et du pays de Foix.

59. La carte n° 2 montre aussi exactement que j'ai pu l'établir la limite des deux formes. Je l'ai reconnue moi-même, commune par commune, de Monein à Livron et Barzun. Mon collègue, M. Labrousse, archiviste des Hautes-Pyrénées, a bien voulu me communiquer de quoi la continuer d'une façon assez exacte jusqu'à la Haute-Garonne. Dans le canton de Castelnau-Magnoac, elle a été reconnue soigneusement par notre confrère, M. Boué, qui en a dressé la carte. Je remarque que M. Labrousse place Juillan dans la région de *lu*, *la*, tandis que la parabole en patois de Jullian publiée par Luchaire présente le mélange des deux articles. Ce seul fait montre combien la source à laquelle Luchaire a puisé était mauvaise.

60. Depuis la Haute-Garonne la limite n'est pas tracée. M. Labrousse m'a écrit qu'elle laisse Boulogne-sur-Gesse au Sud et qu'elle traverse la vallée de la Save au Sud de l'Ile-en-Dodon ; mais, dans l'extrême Est, il n'est pas plus renseigné que moi. Pour mon objet présent, une limite approchée suffit d'ailleurs.

61. Dans ce territoire il y a, à ma connaissance, deux enclaves de l'article *lu*, *la*. L'une est signalée par l'archiviste de l'Ariège, M. Pasquier, en ces termes : « Si l'on s'en rapporte
« à la géographie et à l'histoire, Massat appartient au Cou-
« serans. Les ruisseaux qui traversent la commune sont
« tributaires du Salat ; on est séparé par de hautes montagnes
« du Comté de Foix, avec lequel on communique par des
« cols situés à une assez grande altitude. Cependant le patois
« de Massat n'est pas le gascon, il se rapproche plutôt du
« languedocien. Le fait est d'autant plus digne de remarque
« que dans le bas canton, c'est-à-dire à partir de Soulan, on
« parle le dialecte du Couserans. Le languedocien n'est en
« usage qu'à Massat et dans les villages de la banlieue :
« Biert, Prat, Rienprégon, Boussenac. Bornons-nous à
« constater le phénomène, qui sans doute a pour cause une
« migration de Languedociens venus pour peupler la haute
« vallée.

« On dit :

	A MASSAT	A SOULAN	A SAINT-GIRONS
<i>Le feu</i>	le foc	le houc	etch houec
<i>La femme</i>	la fenno	la ou era henno	la ou era henno
<i>La fille</i>	la filho	la ou era hilho	la ou era hilho
<i>Le fils</i>	le filh	le ou etch hilh	etch hilh

« A Massat, l'f initial subsiste, tandis qu'à Soulan on le remplace par l'h aspiré. On voit que l'article dans le haut canton est comme dans la vallée de l'Ariège, et que celui du bas canton ne diffère pas de celui du Saint-Gironnais¹. »

Ces renseignements sont trop sommaires et trop peu sûrs pour permettre de dégager les causes du fait. Une enquête personnelle que je n'ai pas pu faire m'aurait seul permis de trouver à Massat un point de comparaison pour la seconde enclave.

62. Celle-ci consiste en une large bande de territoire, qui s'élève du Sud au Nord entre Nay et Arrens à l'Est, Monein et Accous à l'Ouest ; elle comprend la vallée d'Ossau, puis son embouchure et la plaine jusque vers Pau. Trois communes interrompent à leur tour cette bande : Arudy, Izeste et Castet, qui se rattachent par un point à la région de l'Ouest où on emploie l'article *et*, *era*, mais sont complètement séparées de celle de l'Est.

63. Les deux formes de l'article étant ainsi délimitées, j'appellerai *patois de la Montagne* celui où l'article est *et*, *era* ; *patois de la Plaine*, celui où l'article est *lu la* ; *patois des Trois-Villages*, celui d'Arudy, Izeste et Castet ; *patois d'Ossau*, celui du reste de la vallée.

2° Différentes formes de l'article.

64. Avant de chercher à expliquer le curieux entre-croisement d'enclaves que présente la géographie de l'article, je veux dire quelles sont les formes de celui de la Montagne et comment s'explique ce que quelques-unes d'entre elles peu-

1. Massat, *Chansons, danses, usages et charte communale*, d'après la monographie de M. Ruffié, avec préface et notes de M. Pasquier. Foix, 1889, in-8, p. 4 et 5.

vent avoir de surprenant. Je laisse de côté dès maintenant la région située à l'Est du Labedan, que je n'ai pas étudiée personnellement.

65. Dans la plus grande partie du patois montagnard du Béarn, comme dans celui du Labedan, l'article est **et**, **ets** au masculin, **era**, **eras** au féminin ¹. Cela est régulier pour la Bigorre et la plaine de Nay où // final est devenu **t** ; mais dans tout le domaine montagnard béarnais, // donne **c**, **tʃ** au singulier, **tʃ**, **iʃ**, **its** au pluriel (Voir la carte). On devrait donc avoir **ec**, **etʃ**, etc.

66. Mais cette exception est plus apparente que réelle, et elle n'a rien d'extraordinaire si on considère que jamais l'article ne se présente isolément dans le discours. Il en résulte que dans un pays où la puissance assimilative est aussi forte que dans la région montagneuse du Sud-Ouest, sa forme varie avec chaque combinaison syntactique.

D'après les lois d'assimilation que j'ai établies avec d'autres mots ayant en latin // final roman, l'article **ec** suivi des différentes consonnes, devait donner naissance aux combinaisons syntactiques suivantes :

le père	ep·paï	le loup	el-lup
le vin	eh·bî	le lit	eʃ-ʃit
le temps	et·tens	le roi	er-rɛi
		ou	ed arrɛi
le jour	ed·dia	le fruit	ef-fryt
la tête	ek·kap	le sang	et-sap̃k
le hibou	eg-ga'hys	le jeune homme	eʃ ʃwɛn 'umi
le mont	em-mun	ou	ed ʃwɛn 'umi.
le nom	en-num		

Un **p**, un **t**, un **k** final s'assimilent de la même façon ², de sorte qu'il est impossible de dégager à coup sûr de ces combinaisons syntactiques, la forme pleine du premier mot ³.

67. La trouvons-nous entre voyelles ? Non, car dans cette région le // de *ille* + *voyelle* a été traité comme tout // inter-

1. **eres** dans la vallée de Luz et la Barège, où *a* posttonique passe à *e* devant **s** : **era baka**, **erez bakes**.

2. Je n'en suis pas absolument certain pour **p**, **t**, **k**, devant **r**, **l**, et **j** ou **ʃ**.

3. Comparez en patois suisse Bernois : **p frœu** « la femme », **t sonna** « le soleil », **k xats** « le chat ».

vocal et a donné r : *illum hominem* donne *er'umi*, comme *bella* donne *bɛja*.

68. En résumé l'article dérivé d'*ille* n'apparaissant jamais que sous une forme syntactique, sa forme pleine n'a pas de tradition historique, et lorsqu'on veut, par exception, désigner le mot isolé, c'est sur les combinaisons syntactiques qu'on le reforme. Rien d'étonnant donc à ce que ce soit par *t* qu'on l'ait terminé. Mais cette forme du singulier n'est pas bien fixe, et les variantes fournies par les paysans sont amusantes à enregistrer. On m'a dit plus d'une fois : « a'si ke par'lam per 'e; 'eb-be'tɛc, ek-kamī, ke hi' kam 'e ad da'ban de tudz em 'muts. a'kiu ke i hikan 'lu; 'lu be'tɛc, 'lu kamī » (Ici nous parlons par *e* : *le veau*, *le chemin*. Nous mettons *e* devant tous les mots. Là-bas ils y mettent *lu* : *le veau*, *le chemin*).

Enfin si mes notes de 1890 sont bien exactes, on m'a dit *ec*, *sen* à Sarrance, quand j'ai demandé de séparer les mots dans *etsen*, « le saint ». — Ce désordre de formes est bien la preuve d'une absence de tradition.

69. En somme, quand nous disons que l'article est *et*, cela signifie simplement qu'il est *e* suivi d'une consonne indéterminée; et que lorsqu'on cherche à isoler cette consonne, on en fait généralement, mais pas toujours, un *t*.

Au pluriel, le *t* s'est introduit, sans doute par analogie au singulier, dans tout le territoire, je crois. Mais il tombe souvent, et on dit, par exemple, *es kans* « les champs ».

70. Dans la région Est, ainsi que la région médiale (c'est-à-dire là où la terminaison en *-t* serait phonétiquement régulière), le *t* s'est introduit aussi entre voyelles, puis vocalisé : *ed 'omi* « l'homme ».

Cela est tout à fait régulier en Labedan, où tout *t* final suivi de voyelle est vocalisé : *py'jad enta t'sum* « montez jusqu'au haut », au lieu de *pyjat*.

Dans les Trois-Villages, la vocalisation du *t* final se trouve encore à ma connaissance pour le pronom neutre *at* : ainsi *kipadadit* pour *ki pe at a dit* « qui vous l'a dit ». Elle n'a pas lieu ailleurs. Mais la vocalisation du *t* final de *et* et de *at me* paraît être la cristallisation d'un fait autrefois universel, et qui n'a subsisté que pour eux, par suite de la cohésion intime de ces proclitiques avec le mot suivant. De nos jours en effet,

l'assimilation diminue dans le Sud-Ouest, et si M^{me} Sarthou¹, âgée de 89 ans, dit **kipadadit**, ses petites-filles disent **kipatadit**.

Tout récemment la forme de l'article suivie de voyelle a changé aussi dans les Trois-Villages; tandis que M^{me} Sarthou dit encore **ed'omi** comme les Labedanais, ses petites-filles disent **er'omi** comme les Barétounais. La forme de l'Ouest a remplacé la forme autochtone, par simple substitution évidemment.

1. En 1891. Morte depuis. — M. Camélat, du reste, ne croit pas que l'assimilation diminue.

CHAPITRE II

VALEUR DES CHARTES POUR LA GÉOGRAPHIE DIALECTALE. — LE DIALECTE LITTÉRAIRE DANS LE SUD-OUEST.

71. Ayant fait la géographie de l'article montagnard et indiqué ses différentes formes, la première chose à faire, semble-t-il, devrait être de rechercher par les chartes si l'état actuel est ancien.

Malheureusement les chartes n'apportent sur ce point aucune lumière. Celles de Laruns ou de Bielle offrent bien uniquement l'article *lu, la*, comme le patois qui s'y parle aujourd'hui; mais celles d'Arudy, de Barétous, d'Aspe, d'Oloron ou de Monein ne contiennent pas non plus un seul exemple de *et, era*. Partout c'est, à bien peu de chose près, le même béarnais, et à comparer les chartes de Pau ou d'Orthez avec celles d'Accous ou d'Arette, on ne pourrait pas se douter des divergences profondes qui existent entre les patois, et dont quelques-unes remontent jusqu'au latin. Il y a, en effet, et il y a eu en Béarn, dès une époque reculée, un dialecte littéraire qui s'est imposé, — comme ailleurs le Français, — aux notaires de toutes les localités. Seulement, le champ de bataille étant plus petit, la victoire du dialecte littéraire dans le Sud-Ouest a précédé les plus anciens textes qui nous sont parvenus, tandis que le Français ne règne seul en France que depuis la Révolution. Cette question a une importance suffisante pour que je m'y arrête un instant.

72. Actuellement, le Béarnais littéraire n'est pas, comme le Français, l'Allemand, l'Anglais, une langue qu'on enseigne dans les écoles, la grammaire à la main. C'est plutôt un dialecte, qui, soit en vertu d'une tradition, soit parce qu'il est celui de la capitale, soit parce que, réellement, il a quelque chose de particulièrement harmonieux, a pris de lui-même la

suprématie sur les autres, et s'impose volontiers, comme l'ancien Provençal, aux littérateurs et aux orateurs locaux. Il n'a pas, bien entendu, une forme absolument définie ; il subit dans son vocabulaire, dans sa grammaire et surtout dans sa prononciation, l'influence du patois natal de ceux qui le parlent. C'est une tendance plutôt qu'un fait concret. Cependant le Béarnais littéraire actuel serait assez exactement représenté par le patois des environs de Pau, Gan, Morlaas, si on remplaçait un petit nombre de localismes de cette région par des formes plus générales.

C'est ce patois qu'on nous présente dans le Sud-Ouest comme le modèle du Béarnais. Jamais personne, dans cette région, ne m'a dit qu'il préférât le patois de tel autre endroit. « lu 'mɛi be'ɔi pa tw:s, k ɛi 'gan », me disait à Gan M. Morujen, répétant l'opinion de son parent M. Garet, curé doyen de Salies¹. « a'si k ɛi lu be'i table pa tw:s », m'a dit un homme de Lasseube. C'est le Béarnais de Pau, qui est son propre patois, que M. Lespy a pris pour modèle dans sa grammaire et son dictionnaire.

83. En dehors de cette région, soit en Béarn, soit même dans les pays voisins, dans toute la Gascogne, on trouve certainement des gens qui vous disent que leur propre patois est le plus joli ; mais c'est toujours celui de Pau et environs qu'ils mettent en second. D'autres le mettent en premier. M. le curé de Lasseube, originaire des environs de Lembeye, me disait que là où l'on parlait le plus joli Béarnais, c'était à Gan, à Pau (où pourtant on le mélange un peu avec le Français), à Morlaas, à Lescar. M^{me} Dupouy, la maîtresse de l'hôtel du Commerce à Arzacq, me parlait avec enthousiasme du patois de Pau. A Samadet (canton de Geaune), M^{me} Dupin, propriétaire de l'hôtel, me disait : « lu bjar'nes k ɛi for mɛi be'ɔj ke lu pa tw:s de pɛr'nuste ». A Arrens (canton d'Aucun, Hautes-Pyrénées) le propriétaire de l'Hôtel de France, M. Lorret, me disait la même chose. M^{lle} Carite, d'Ossun, établie à Pau, s'exprime ainsi : « lu pa'twes de 'pau, k ɛi 'mɛi be'ɔi k a nuste. mɛs tu 'tɥ a au'sɥ, k ɛm pa'ɛf k ɛi mɛi be'ɔi ke hen luz bi lajjes d'ou tur ; mɛs k ɛi mɛi 'fi lu bjar'nes. »

1. Le même qui a publié des Noël's patois.

84. Ce qui est plus probant que des appréciations formulées expressément, c'est l'influence exercée par les formes du dialecte littéraire. En effet, on les voit s'imposer même à ceux qui prétendent préférer leur patois natal.

Les curés, dès qu'ils montent en chaire, parlent en Béarnais littéraire. M. le curé de Gurmençon (canton de Sainte-Marie), né à Lées (canton d'Accous), en me confirmant ce fait que j'ai souvent observé, me l'expliquait comme suit : « Nous autres curés, nous quittons notre village avant d'en bien connaître le patois; nous nous trouvons, au séminaire, avec des Béarnais de toutes les régions; puis, nous changeons de paroisse plusieurs fois. Nous adoptons ainsi un langage qui est la moyenne de tous ceux que nous entendons parler. D'ailleurs les paysans eux-mêmes riraient de nous entendre employer un patois tout à fait local. Ils n'y sont pas habitués. Il y a quelque temps, j'entendais à Lées M. X... faire une petite allocution en patois à un mariage. Il est de Lées, et n'a rien voulu abandonner du patois de son village. Eh bien, moi-même qui suis de Lées et passionné pour mon patois, j'en étais étonné : et je voyais bien des gens qui riaient. »

85. Je vais montrer par quelques exemples cette contagion du dialecte littéraire de la Plaine.

Ses principaux caractères sont les suivants :

j à l'initiale, j à la médiale ou après consonnes, et non **ḍ̃**, **̣̃** : **jju** « je » ; **pyja** « monter » ; **ezbar'ja** « effrayer, et non **ḍ̃u**, **py'̣̃a**, **ezbar'̣̃a**. **jj** et non **ḍ̃**, **̣̃**, **ị̃̃**, dans les terminaisons *-aticum*, *-idicum*, *-inicum* : **bilaḍ̃je** « village », **hị̃je** « foie », **di'meṇ̃je** « dimanche », au lieu de **bilaḍ̣̃̃e**, **bilaị̣̃̃e**, etc.

d provenant de **ḍ̃** intervocal, et non **z** ou l'une des formes résultant de la chute du **ḍ̃** : **kade** « tomber », au lieu de **kaze**, **kaje**, **ḳ̃i** ou **ḳ̃**.

t à la 2^e personne pluriel des verbes, et non **ts** : **ke kan tat** « vous chantez », au lieu de **ke kan'tats**.

t au singulier, **ts** au pluriel correspondant à **ll** final en roman, et non **c**, **ṭ̃** au singulier, **ṭ̃**, **f**, **ị̃̃**, **its** au pluriel : **be ṭ̃t** « veau », **beṭ̃ts**, non **beṭ̃c**, **beṭ̃ṭ̃**, etc.

ḷ̃ au pluriel des mots qui ont **ḷ̃** au singulier, et non une des autres formes : **bj̣̃ḷ̃** « vieux », non **bị̃ḷ̃s**, **bj̣̃ḷ̃ts**, etc.

o correspondant à *a* posttonique latin, et non *a* ou *e* : *be'tɛ:ɔ* « génisse », non *be'tɛ:ɪa* ou *be'tɛ:ɪə*.

lu, *la* et non *et*, *ɛɪa* ; — *k ɛɪ* « il est », et non *ke'de* ; — *ʃɛɪs* « six », et non *'sɪ:s* ou *sɟ:s* ; — *'ɔmi* « homme », et non *'umi* ; — *byrre* « beurre », *fai'nesto* « fenêtre », *jje* « hier », et non *bude*, *arrɟ:sta* ou *hɟ:st.ɪa*, *jɛrmo* ; — *'bjene*, *'tjene*, *ke 'bjeni* « venir, tenir, je viens » et non *bɪ*, *tɪ* (*bɪ*, *tɪ*), *ke bjenk* ou *ke bjeɪ*, etc.

En outre, le patois littéraire ne conserve de l'*n* séparable latin que tout au plus la nasalition de la voyelle précédente : *pâ* ou *pa* « pain », et non *pā*.

Je n'ai fait qu'indiquer les faits les plus importants, ceux qui sont les plus caractéristiques du dialecte littéraire. Pour entrer dans les détails, il ne faudrait rien de moins qu'une étude comparative de tous les patois du Sud-Ouest.

86. Voyons maintenant comment ces caractères chassent les autres.

Eaux-Bonnes est une enclave du dialecte littéraire en pleine vallée d'Ossau. L'étude de son parler est malheureusement très difficile, parce qu'une foule de patois se mêlagent dans cette station thermale, fille de sa source, et qui ne s'est développée que depuis une cinquantaine d'années. La population d'Eaux-Bonnes est venue un peu de toutes les parties du Béarn et de la Bigorre ; de Bruges, d'Arthez, d'Asson (canton de Nay), de Ferrières, d'Arbéost (canton d'Aucun, Hautes-Pyrénées), tout autant que d'Aas ou de Laruns. Parmi ces gens de provenances diverses, les uns — ceux qui sont venus déjà âgés, ou les Ossalois qui hivernent dans les villages voisins — conservent en général leur patois relativement pur ; mais lorsqu'ils l'altèrent, c'est pour se rapprocher du langage de la Plaine. Les autres — les plus jeunes, et ceux qui ne retournent guère chez eux — adoptent un parler hybride, mais bien plus semblable à celui de la Plaine qu'à celui d'Ossau.

Il faudrait, pour démontrer ceci, avoir recueilli le parler d'un grand nombre d'habitants d'Eaux-Bonnes de provenances diverses, et comparer leur patois actuel à celui d'Ossau, en notant les différences, puis comparer les formes extra-ossaloises à celles de leurs villages d'origine, pour voir ce

qui est une simple conservation; le reste donnerait la mesure de l'action littéraire. Je ne peux faire ce travail que d'une façon rudimentaire, mais voici quelques faits significatifs.

Une femme de 25 à 30 ans, née à Goust (canton de Laruns), et n'ayant guère quitté la vallée, dit *jju*, *ru majje*, *py ja*, *ezbar ja*, *kas t:t*, *be t:tts* comme dans la Plaine, au lieu de *ju*, *ru majje*, *py ja*, *ezbar ja*, *kas t:t*, *be t:tts* comme à Goust et dans tout Ossau.

Augustin Lanusse, 54 ans environ¹, d'une famille d'Aas, ayant séjourné à Pau bon nombre d'hivers, termine la 2^e personne du pluriel par *t* comme dans la Plaine et non par *ts* comme dans la Vallée : *kumpre net*, *kumbu lat*, au lieu de *kumpre nets*, *kumbu lats*.

M. Lablangue², né à Arbéost, mais élevé à Eaux-Bonnes depuis l'âge de 1 an, fait l'*a* posttonique latin = *o* comme vers Pau, au lieu de *a* comme en Ossau et dans son village. Il rend **Δ* + *s* par *-lf* comme dans la plaine (*y bjεΔ*, *dyz bjεlf*) au lieu de *-if* comme à Arbéost (*y bjεi*, *dyz bjεif*), et de *-its* *ilts*, comme en Ossau (*bjεits*, *bjεilts*, *bjεls*, *bjεls*).

Je peux donc donner comme un minimum le tableau suivant, qui montre Eaux-Bonnes se séparant régulièrement d'Ossau pour marcher avec la plaine.

	ENVIRONS DE PAU	EAUX-BONNES	OSSAU
(<i>ll</i> final)	<i>t</i>	<i>t</i>	<i>c</i> , <i>t f</i>
(<i>ll</i> final + <i>s</i>)	<i>ts</i>	<i>ts</i>	<i>its</i>
(<i>fi</i> + <i>s</i>)	<i>lf</i>	<i>lf</i>	<i>its</i> , <i>ilts</i> , <i>ls</i>
-aticum	-ajje	-ajje	-a ⁵ e
<i>j</i> initial	<i>jj</i> , <i>j</i>	<i>jj</i> , <i>j</i>	<i>d⁵</i> , <i>5</i>
<i>j</i> médial ou appuyé	<i>j</i>	<i>j</i>	<i>5</i>
-tis verbal	<i>t</i>	<i>t</i>	<i>ts</i>
<i>a</i> posttonique	<i>o</i>	<i>o</i>	<i>a</i>

87. Eaux-Bonnes est à son tour un centre du parler littéraire qui infecte les villages voisins. A Aas, à Laruns, cette influence est très marquée; dès qu'on s'observe un peu en parlant, on emploie certaines formes littéraires, telles que *aute'men* ou *autede'men* pour *aude'men* « autrement ». Quelques-

1. En 1891. Mort depuis.

2. C'est le père de Léopold dont j'ai étudié le patois dans la *Revue des Patois*, III, 106.

unes de ces formes deviennent définitives ; ainsi *bu'de* « beurre » a été remplacé à Aas par *'byrre*, tandis qu'il survit encore à Béost, Bagès et Louvie Soubiron, qui sont plus loin d'Eaux-Bonnes.

88. En Azun (c'est la vallée du Labedan où sont Aucun et Arrens), on peut bien se rendre compte de l'invasion du dialecte littéraire. « Tous les morceaux de littérature orale se disent en Béarnais plus ou moins pur », écrit Camélat. On pourra juger de la profonde différence qui existe en Azun entre le patois et la langue littéraire, par le petit dialogue ci-joint, dont Camélat m'a fourni et la version courante, et la refaçon bien locale. Il est très populaire dans la vallée.

DIALOGUE AZUNOIS LITTÉRAIRE

VERSION PATOISE

ε d ũn εb 'bus ?	ε d ũn jʒεb 'bus ?
εde gu'daũ . εɪ de	ε de gu'daũ. k εɪ de
'bɛdz a'midz a gu'daũ.	'bɛdz amidz a gu'dau.
ε kum 'ju a'taũ.	ε 'ju ta'bē.
ε jɛm maɪ'dat ?	ε jɛm maɪ'dat ?
ε wi, wi.	ε wi, wi.
ε kin s a'pɛ:ɪa bɔsta 'spuza ?	ε kin s a'pɛ:ɪa ɪa 'bɔsta 'hēnna ?
ε ma'ɪi.	ε ma'ɪia.
ε la 'mjena ta'bē.	ε ɪa 'mɛ ta'bē.
ε se j a'bɛ bɛ:ɪa 'nɔsa ?	ε se ga'je bɛ:ɪa 'nɔsa ?
'o se n j a'bɛ, se n j a'bɛ,	'o se ne ga'je, se ne ga'je,
fraɪs, sɔs, pa'ɛns, a'mits,	fraɪf, sɔs, pa'ɛns, a'mits,
'wɛk k 'ɛ:ɪɒn de 'tuts ;	'wɛk ke 'jɛ:ɪɒm de 'tuts ;
k a'bēm ʔa kartar'rɔta	k a'jem ʔa kartar'rɔta
de ba'ʃar, ke hazep	de ba'ʃaɪ, ke hajep
'kausta de'bat. 'kausta de'sys.	'kausta de'bat, 'kausta de'sys,
ε 'wɛp pitʃar'rɔts de bɪ. se	ε 'wɛp picɛar'rɔts de bɪ. se
'mēs n a'busām a'byt, mēs	'mēs n ɔ'sam ε'yt, mēs.
ke n ɔ:ɪɒm bɛ'gyt.	ke n ɔ:ɪɒm bɛ'bɔɛt.

TRADUCTION

— Et d'où êtes-vous ? — Et de Goudau ; j'ai beaucoup d'amis à Goudau. — Et moi aussi. — Et êtes-vous marié ? — Eh oui, oui. — Et comment s'appelle votre femme ? — Eh

Marie. — Et la mienne aussi. — Et s'il y avait belle noce ? — Oh s'il y en avait, s'il y en avait, frères, sœurs, parents, amis, huit nous en étions de tous ; nous avions un cinquième d'hectolitre d'orge, nous faisons croûte dessous, croûte dessus ; et huit double-litres de vin. Si plus nous en avons eu, plus nous en aurions bu.

Bien qu'il y ait dans la forme courante de ce morceau des archaïsmes (æi de **b:dz** amis, au lieu de **k æi**) et des traces de l'influence du Français (**mjena**) les modifications du patois sont dues surtout au Béarnais littéraire.

89. Tous les caractères cités plus haut n'ont pas une égale importance.

3, **dʒ** sont tolérés même en poésie, grâce à Navarrot qui était d'Oloron, où ces formes sont seules courantes ; **c** ou **cç**, ou **tʃ** est une forme admise dans les ouvrages patois de l'Ouest¹, à cause de l'importance de Salies et d'Orthez comme centres littéraires. Mais sur la limite de la région où *ll* final donne **c** et de celle où il donne **t**, entre Précilhon et Peyre, j'ai eu souvent bien de la peine à déterminer à quel domaine appartenaient les villages ; dans un grand nombre, en effet, on mélangeait **t** et **c** d'une façon qui permettait de voir clairement une influence littéraire. — Les Chalossais, qui n'arrivent guère en parlant à se défaire de leur **p** (= *n* séparable), écrivent *pan*, *bin*, même en poésie. En Ossau, d'autre part, on évite même 3 et **tʃ**, dès qu'on veut parler bien. A Neuilly-sur-Seine, j'ai une fois lié conversation avec un de ces chevriers béarnais qu'on rencontre un peu partout. Il disait: **jju**, **be't:t**. « Et d'où êtes-vous ? — De Laruns. — Mais à Laruns, on dit 3u, **be't:tʃ**. » C'est à peine s'il a voulu le reconnaître. « **ke n ja ki ad dizen** », répétait-il. « Il y en a qui disent comme ça. » — L'adoption par les Ossalois de formes béarnaises comme **bi'laʒje** est d'autant plus remarquable que l'influence du français, qui n'est pas non plus négligeable, tendrait plutôt à faire conserver la forme **bi'laʒe**.

1. On écrit *-tg*, *th*, *-igt*, *-ty* : *nabety* « nouveau », c'est-à-dire **nabec**. Dans sa séance du 1^{er} avril 1900, la Commission administrative de l'École Gaston Fébus a adopté la moins mauvaise de ces graphies, celle par *-th*, que proposait M. Bourcier : *nabèth*.

umi, sj:s ou 'si:s, ke de, bu de, bī, tī, ar rj:sta ou hj:stja, ne sont employés ni en littérature, ni en conversation par ceux qui veulent parler fin. Sur beaucoup de points, l'ancien terme n'est plus qu'un souvenir, ou du moins tend à disparaître.

Voici l'histoire de **bu'de** à Pè de Hourat (canton d'Arudy), d'après le propriétaire de l'établissement thermal, M. Ort (50 ans) :

« la 'mɛ ɡa:n'tantə ke di'zɛ bu'de : ke bas 'sa lu bu'de. luz 'upklez de pa'pa, bu'de ta'bē. lu pa'pa ke di'zɛ 'byrre, pɛr'mu k ɛ:ɔ mʒ:ʔe 'dit. kwam be'nɛm bu'de a 'paŋ, laz arkar'dɛ:ɔs ke di'zɛn, 'kwam bu'led de keb 'byrre? — ala'bets l abi'tyde de 'dize 'byrre ke 'bje de 'kiu. » — C'est-à-dire : « Ma grand'tante disait « bu'de » : « tu vas faire le beurre ». Les oncles de papa, « bu'de » aussi. Papa disait « byrre », parce que c'était mieux dit. Quand on vendait du beurre à Pau, les revendeuses disaient : « Combien voulez-vous de ce beurre. » — Alors l'habitude de dire « byrre » vient de là. »

« wɛi », m'a dit un propriétaire d'Estialesq (canton d'Oloron), M. Armagnac, « dezem'pyf 'kinze a bint 'ans, ke ku'menson de z bi'ja a 'dize de 'umi enta 'ɔmi. » — Aujourd'hui, depuis 15 ou 20 ans, on commence à se tourner à dire « ɔmi » pour « umi ».

Il y a, naturellement, des influences contraires. Tandis que ɔmi envahit Oloron, les gens d'Arette, dont la forme native est précisément ɔmi, apprennent à dire umi pour parler comme à Oloron, qui est leur chef-lieu. De même, ils remplacent leur jjo « je », dû sans doute à une vieille influence espagnole, par le ʒu d'Oloron, plutôt que par le jju de Pau.

90. et, eja, doivent être étudiés avec plus de détail. Leur recul est imminent. MM. les curés de Béost et de Louvie-Soubiron (canton de Laruns), nés à Castet (canton d'Arudy) où on emploie l'article montagnard, l'ont abandonné complètement. Beaucoup d'autres, nés en plein patois montagnard, habitant une paroisse de la montagne, ne conservent l'article tonique qu'en conversation, mais disent lu, la, dès qu'ils montent en chaire. M. le curé de Buziet, né près d'Oloron, trouvait et, eja grossiers. « Vous savez », ajou-

tait-il par manière d'explication, « ça ne se dit que dans un tout petit territoire ». A Arbéost, et dans bien d'autres villages montagnards, on commençait par répondre à mes questions : *laz 'oũlas, luz 'arbes* ; et il me fallait tourner cette manie en ridicule (personne n'est plus sensible à la moquerie qu'un Béarnais) pour les faire revenir à leur patois naturel.

Dans quelques régions où on emploie *et* comme article ordinaire, on le remplace par *lu* pour les noms qu'on prononce avec respect. A Izeste, M^{me} Arnolde m'a donné une série de textes sans jamais employer l'article de la Plaine ; mais quand, traduisant la parabole de l'Enfant Prodigue, j'ai proposé *k i pe'kak kunt et s:ũ*, elle m'a tout de suite arrêté avec un geste pittoresque de dénégation : *kuntio lu s:ũ*. De même, elle veut *lu bun diu* et non *eb bun diu* « le Bon Dieu ».

A Bénéjacq (canton de Nay), j'ai eu peine à faire avouer à mon premier sujet qu'on disait *et, eia* ; et même après, malgré son désir de me bien renseigner, il revenait constamment à *lu, la*. Il faut dire qu'il avait été soldat douze ans, son père était de Mourenx, sa femme de Beuste, et il avait vécu par conséquent dans une atmosphère de *lu, la* ; néanmoins, ce n'était qu'avec les étrangers, et comme pour leur faire honneur, qu'il changeait ainsi son patois.

Le même mépris pour l'article de la montagne ressortait clairement de ce que me disait un moment après un homme avec qui je faisais route vers Bordeaux. Il disait toujours *lu, la*, quand même j'employais *et, eia*. Je lui ai demandé d'où il était ; il m'a répondu qu'il était de Bénéjacq : seulement il avait couru pas mal, et il allait vendre tous les ans à Pau. Alors, comme il disait, « on se met à la portée de ceux qui sont moins patois que soi ; on suit le vice », et on parle comme à Pau.

« Mais à Bénéjacq, avec les paysans, comment dites-vous ? »

« *et, eia*, toujours. »

« Et avec les étrangers vous dites *lu, la* ? »

« Oui, qu'est-ce que vous voulez, pour être un peu moins grossier ! »

Généralement les deux articles sont mêlés : on emploie l'un ou l'autre comme cela vous vient à la bouche. Ce mé-

lange est surtout fréquent dans la littérature orale. Voici par exemple quelques vers extraits d'un *aïrost* ou chant funèbre Aspois que j'ai transcrit à Sarrance en 1890.

soï arri'bata ta pun'sizai,
ep'gwɛja ke nū haze 'klaɹu.
soï arri'bata en 'sun de la lano,
k ɛi ende'nyt et tryk de la kam'pano.

91. Dans la littérature proprement dite, on ne trouve guère que *lu, la*. M. Henri Pelisson, d'Arette, « le Félibre de Barétous », a bien écrit quelques poésies où les articles sont mélangés comme dans la littérature orale barétounaise ; mais ces tentatives n'ont pas eu de suite. Ainsi une fort jolie chanson qu'il avait publié d'abord sous le titre *Eth sé de Marterou* « le soir de Toussaint », a paru dans *l'Almana deu bou Biarnés* de 1899 sous la forme revisée *Lou sé de Marterou*.

Quelques tentatives pour écrire en patois vraiment local n'ont trouvé aucun écho. La plus sérieuse est la publication d'un recueil de poésies de grand mérite, en pur Azunois, par M. Camélat, sous le titre *Et piu-piu d'era me laguta*, c'est-à-dire *le gazouillement de ma flûte*¹. Cette œuvre a eu un succès d'estime mérité parmi les spécialistes, mais ne s'est absolument pas vendue. Depuis, Camélat écrit en Béarnais littéraire, et ses poésies sont fort appréciées : telle sa charmante idylle *Beline*². — Pourtant, d'après Camélat, l'influence du Béarnais diminue dans le Labedan.

92. Je pourrais ajouter beaucoup d'autres exemples. Ce que j'ai dit suffit à prouver qu'il existe actuellement en Béarn un dialecte littéraire, qui est celui de la Plaine, et particulièrement celui des environs de Pau ; qu'il est parlé en chaire par les curés ; que les paysans l'emploient ou cherchent à l'employer dès qu'ils parlent à un étranger ou dès qu'ils font œuvre littéraire : qu'il tend même à envahir le patois journalier et intime.

93. Or cette situation existait certainement autrefois. On peut croire qu'elle avait à la fois plus de force et moins d'extension. Moins d'extension, parce que, les relations et les ma-

1. Tarbes, 1895, imprimerie Lescamela.

2. Tarbes, 1899, imprimerie Lescamela.

riages lointains étant plus rares, la manie de la mode moins forte, l'attachement aux traditions plus universel, un petit nombre de personnes seulement était exposé à l'influence littéraire. Plus de force, parce que ceux qui y étaient exposés, — c'est-à-dire ceux qui écrivaient, notaires ou autres, — avaient étudié dans les centres littéraires, adopté la tradition graphique et le jargon professionnel de leur école.

« On sait qu'au moyen âge le Béarnais a été très usité même en dehors de ses limites actuelles; grâce à l'union des pays de Foix et de Béarn, il a été employé longtemps comme idiome officiel dans une grande partie de la région pyrénéenne, et beaucoup d'actes des ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles, relatifs à la Bigorre, au Nébouzan, au Comminge et au comté de Foix, sont écrits en Béarnais ¹. »

Un coup d'œil sur les textes anciens suffit pour faire voir qu'ils sont soumis aux mêmes influences, — littéraire d'une part, locale de l'autre, — que j'ai pu surprendre sur le vif.

Pas plus que MM. Peyré et Montant ², Navarrot ³ qui était d'Oloron comme eux, n'emploie *et, era*, dans ses écrits.

Dans les poésies de Marie Blanque, chanteuse funèbre aspoise du siècle dernier, les deux articles sont constamment mêlés ⁴.

Despourrin, né à Adast, près Argelès, et qui a passé toute sa vie dans le Labedan, ne montre pas dans ses chansons un seul exemple d'*et, era*.

On le trouve au contraire seul employé dans un récit trouvé sur le mur de l'église d'Os (Ariège).

Mais dans la *Cansou de la Bertat*, la *Croisade des Albigeois* ⁵, la *Guerre de Navarre*, le *Nouveau Testament albigeois du Palais Saint-Pierre à Lyon*, et le *Débat d'Izarn*

1. Léon Cadier, article Béarn, dans la *Grande Encyclopédie*.

2. Voir Concours Navarrot, août 1890. Pau, Garet, 1890.

3. Né en 1799. Voir *Le Chansonnier d'Oloron*. Navarrot. Pau, Garet, 1890.

4. Voir Vignancour, *Poésies béarnaises*, avec la traduction française. Pau, 1860. in-8, t. I, p. 266.

Les vers cités plus haut (§ 90) sont probablement d'elle.

5. Ces exemples ont été réunis par Roque-Ferrier, *Vestiges d'un article archaïque*, conservé dans les patois du Midi de la France. Montpellier, 1879, in-8.

*et de Sicart de Figueiras*¹, l'article tonique est en infime minorité.

94. Voilà pour les textes littéraires. Dans les documents d'archives, les exemples de l'article tonique sont plus rares encore. Ils se trouvent uniquement dans la région Est du patois montagnard, où l'influence béarnaise a toujours été moins forte; et encore est-ce dans les noms de lieux seulement. M. Luchaire n'en a trouvé d'exemples que dans le Cartulaire de Bigorre² et dans celui de Lézat³. Il faut ajouter cependant le mandement d'un évêque de Comminges du XVIII^e siècle où *et*, *era* sont presque seuls employés⁴.

95. On voit que l'immense majorité des textes écrits en pays de la Montagne n'ont que l'article atone; quelques-uns le mélange des deux articles, et un très petit nombre l'article tonique seul. Or comme il en est exactement de même dans les textes littéraires actuels de cette région; et comme nous savons que l'article tonique est le seul qui y soit employé en conversation par ceux qui ne singent pas la Plaine, nous pouvons conclure qu'alors comme aujourd'hui le seul article de la Montagne était *et*, *era*, mais que la tradition littéraire dont nous tenons le dernier chaînon, existait déjà, et agissait, plus fortement qu'aujourd'hui, sur la langue écrite.

Cette explication du mélange des articles dans quelques textes littéraires est conforme à celle que M. Caix a donné des articles *il* et *lo* en italien⁵, et la vigoureuse argumentation du savant italien donne de la force à la mienne.

96. Il est impossible de croire, comme semble le faire M. Roque-Ferrier, qu'il y a eu mélange d'articles dans la langue parlée. Un tel mélange n'aurait été possible que par suite d'un mélange de dialectes, que rien ne permet de supposer. En tous cas on ne peut pas admettre que *ille* ait pu donner dans la même région deux formes différentes, ayant toutes les deux le même sens. On voit en effet que dès qu'une langue se trouve en possession de deux articles, par suite

1. Voir *Romania*, IX, 157.

2. *Étude*, p. 229.

3. *Recueil*, nos 3, 5, 6 et *Glossaire*, au mot *al*.

4. Roque-Ferrier, *Vestiges*, p. 11.

5. *Giornale di Filologia Romana*, janvier 1879.

d'une évolution de sens éprouvée par d'autres mots, elle en laisse tomber un : c'est ce qui a lieu en Gascogne, pour l'article *es*, *sa* dérivé de *ipse*, *ipsa*¹.

97. De ce qui précède, on doit conclure que les chartes n'ont de valeur en Béarn (je ne cherche pas, bien entendu, à généraliser) que pour l'étude du dialecte littéraire et du développement général du latin dans la région; et qu'elles n'en ont pas pour la dialectologie locale. Il serait en tous cas complètement inutile d'y chercher la géographie ancienne de l'article, et, pour la déterminer, il faudra recourir à d'autres moyens de preuve. Ce sera l'objet du prochain chapitre.

98. NOTE. — Il serait intéressant de déterminer les dialectes qui ont surtout concouru à la formation de la langue littéraire. Je n'ai là-dessus que des données vagues. Je suis disposé à croire que le foyer littéraire a été d'abord les Landes, puis Orthez. Cela concorderait avec l'histoire de l'influence politique. Puis le Béarnais littéraire offre des faits qui appartiennent à cette région :

La notation *e* pour *a* posttonique ne convient encore aujourd'hui, où l'assourdissement n'a pu qu'avancer, qu'à l'Ouest et au Nord-Ouest du Béarn et aux Landes.

La notation *thyey*, *thyausser*, etc., exprime une palatalisation du *k* par le *j* suivant qu'on trouve dans certaines parties des Landes, et sur laquelle je n'ai que peu de données géographiques qui toutes m'ont été fournies par M. Arnaudin.

Quant à la notation *aa*, *oo*, *ee*, *ii*, correspondant à *a*, *o*, *e*, *i* plus *n* séparable, elle ne peut au contraire pas être née dans les Landes où ce *n* est encore conservé sous la forme d'un *ɲ*

1. On pourrait objecter l'existence de deux articles, *hinn*, *hîn*, *hîð* et *sá*, *sù*, *það* en islandais. Mais outre qu'ils sont d'origine différente, ils ont un rôle distinct. *hinn* s'emploie devant un adjectif, suivi ou non du nom : *hinn úngi* (*maður*) « le jeune homme »; ou sous la forme faible *-inn* *-in* *-ið* après le nom : *maður-inn* « l'homme ». C'est seulement sous cette dernière forme qu'il est vraiment article : la forme forte a gardé un peu du sens démonstratif; d'ailleurs elle n'est plus guère usitée que dans le langage écrit. — *sá* s'emploie devant un nom ou un adjectif, mais le sens démonstratif est souvent encore très apparent : *sá góði hestur* « ce bon cheval ». C'est surtout devant un adjectif sans nom qu'il devient un véritable article, parce que dans ces conditions on ne peut pas mettre *-inn* final : *sá vondi* « le méchant » (Satan).

plus ou moins affaibli. Il est même bien étonnant qu'elle ait pris naissance en Béarn, où actuellement encore la voyelle est plus ou moins nasalisée dans la plus grande partie du pays ¹.

1. L'orthographe adoptée par la Commission de l'*Escole Gastou Fébus*, sur l'avis de M. Bourcier, le 1^{er} avril 1900, marque la nasalisation des voyelles par un accent circonflexe : *bi* « vin », *hé* « foin », *pâ* « pain ».

CHAPITRE III

COMMENT PEUT S'EXPLIQUER LA GÉOGRAPHIE ACTUELLE DE L'ARTICLE.

99. Un fait paraît certain à la simple inspection des cartes : c'est que la géographie de l'article ne peut pas résulter du développement normal du latin dans le Sud-Ouest. On ne peut pas admettre que toute la chaîne et une bonne partie de la plaine appartiennent sans interruption au domaine de *et, eia*, et que tout à coup ce domaine soit rompu par une bande étroite et longue qui s'enfonce jusqu'à la frontière. C'est d'autant plus impossible qu'on trouve, presque à l'embouchure d'Ossau, les Trois-Villages, qui sont comme les témoins de l'existence, à une époque ancienne, de l'article tonique en Ossau, et relie entre elles les vallées latérales¹.

On peut donc regarder comme certain que *lu la* s'est introduit en Ossau postérieurement à la divergence de traitement qu'a subi *ille* dans le Sud-Ouest.

100. Il s'agit donc de déterminer comment *lu la* s'est introduit. Y a-t-il eu invasion *de forme*, et si oui, de quelle région est-elle venue? ou invasion *de population*, et si oui, quel est son lieu d'origine, sa date, son histoire?

Je vais passer en revue les hypothèses qui peuvent se produire.

1. On pourrait croire que le patois des Trois-Villages est dû à une invasion récente venue de la vallée d'Aspe, à laquelle leur territoire tient par un bout. Mais la forme *ed o'mi*, qui est remplacée en Aspe par *ei'umi*, rattache plutôt les Trois-Villages au Labedan. Voir pour plus de détails, § 223.

1. — *Communauté d'origine des Osquidates montani et campestres.*

101. Suivant en cela d'Anville, MM. Raymond¹, Luchaire², Cadier³ placent les *Osquidates montani* dans les vallées d'Ossau, Aspe et Barétous, et les *Osquidates campestres* dans les Landes du Pont-Long et dans celles de Baras, Bordeaux. On pourrait attribuer, et on a effectivement attribué, les analogies linguistiques à l'identité de la race.

Cette hypothèse ne paraît reposer sur rien de solide. D'abord on ne sait rien de précis sur le lieu de résidence des *Osquidates* soit *montani* soit *campestres*. La similitude du nom *Ossau* — dont on retrouve le radical ailleurs, par exemple dans les mots *Osse*, *Ossun* — n'est pas une preuve suffisante pour affirmer que les *Osquidates montani* aient habité la vallée. Quant aux *Osquidates campestres*, c'est uniquement sur les relations avec le Pont-Long et les Landes, des Ossalois, successeurs *présumés* des *Montani*, et sur leur communauté de race *probable* avec les *Campestres*, qu'on a fondé la localisation de ces derniers⁴. Mais les possessions des Ossalois en plaine peuvent tenir à d'autres causes, et je proposerai pour les expliquer une hypothèse qui me paraît plus vraisemblable.

D'ailleurs, quoi qu'il en soit de cette parenté réelle ou supposée, il est impossible de lui attribuer sérieusement la ressemblance de dialectes en question. Pour autant qu'on sait, l'influence des langues prélatines sur le Latin ne s'est exercée que pour déterminer des tendances phonétiques ou syntactiques générales.

2. — *Influence de l'Aragon.*

102. Si l'article, en Aragon, était, ou avait été, *lu*, *la*, Ossau aurait pu adopter cette forme.

1. *Dictionnaire.*

2. *Étude.*

3. *Grande Encyclopédie.*

4. Menjoulet place les *Campestres* vers Arudy.

L'hypothèse vaut à peine qu'on s'y arrête. Je ne connais pas la dialectologie aragonaise ; mais alors même que **lu**, **la**, existerait sur le versant Sud des Pyrénées, Aspe et Barétous auraient adopté cet article avant Ossau. Le port d'Ossau, en effet, est peu praticable et n'a jamais été bien fréquenté. Le Pas d'Aspe, au contraire, a été traversé par une grande route depuis l'époque romaine. Une forte influence d'outre-monts est d'ailleurs sensible dans les patois d'Aspe et de Barétous, et augmente plus on approche de la frontière. Pourtant Aspe et Barétous n'ont que l'article tonique, ce qui prouve qu'en Ossau **lu la** ne vient pas de l'Aragon.

3. — *Influence de la Plaine.*

103. « La vallée d'Ossau, dit M. Luchaire, moins isolée que les deux autres (celles d'Aspe et de Barétous), à cause de ses relations directes et constantes avec Pau et du grand nombre d'étrangers qu'y attirent ses stations thermales, a subi, et subit de plus en plus tous les jours dans sa phonétique et son lexique, l'influence du Français et celle du Béarnais parlé à Pau. Ainsi le patois de Bielle ne connaît plus l'article pyrénéen *et era*, qu'il remplace par le béarnais ordinaire *lou*, *la*¹. »

M. Luchaire, qui ne paraît pas avoir soupçonné l'entrecroisement d'enclaves existant, comprend d'ailleurs Aspe, Ossau et Barétous dans un même sous-dialecte « de la montagne », en sorte que pour lui l'Ossalois paraît n'être que de l'Aspois mélangé.

104. Cette manière de voir semble au premier abord se concilier assez avec ce que j'ai dit plus haut de l'influence du dialecte littéraire, et notamment du recul de **et**, **era** devant **lu**, **la**. Je n'ai constaté, il est vrai, que des individus isolés introduisant l'article de la Plaine dans des villages montagnards. Mais rien n'empêche absolument de penser que la limite puisse reculer, ou que des enclaves puissent se former.

105. Mais il faut avouer qu'il serait bien bizarre de voir une invasion de formes sauter par-dessus trois villages situés

1. *Étude*, p. 286.

presque en plaine, pour s'emparer d'autres villages, situés au milieu de la montagne, et dont quelques-uns, comme Goust, Louvie-Soubiron, Bagès, Listo, se trouvent loin des routes. — On verra plus loin, que, quand il y a une invasion de formes certaine, elle s'empare d'Arudy avant d'atteindre le Haut-Ossau¹ (voir §§ 199 s.).

En admettant même que cette marche puisse subir des exceptions, il faudrait prouver encore que l'influence est assez ancienne et assez forte pour avoir chassé *et eia* d'un territoire aussi étendu, et dont les flancs étaient gardés. J'ai pu m'assurer en consultant les vieux, que depuis 150 ans au moins, *lu la* existe seul en Ossau, sauf dans les Trois-Villages.

Or en Aspe-Barétous, et jusqu'à Parbayse et Monein, c'est-à-dire tout à fait en plaine, *et eia* subsistent, et subsisteront encore bien longtemps selon toute apparence. Il faudrait donc supposer, dans l'hypothèse de M. Luchaire, qu'il y a eu entre Ossau d'une part, Aspe-Barétous et la plaine jusqu'à Monein, de l'autre, une différence de relations avec les patois ayant *lu la*, assez grande pour que depuis 150 ans Ossau ait été envahi, tandis que l'autre groupe commence tout au plus à être entamé. Mais il est de toute évidence que le patois montagnard qui s'étend en plaine comme une sorte de cap, entre Arbus et Pardies, Lacommande et Navarrenx, est infiniment plus exposé aux attaques du patois littéraire que le haut de la vallée d'Ossau.

Bien plus, à ne considérer que les vallées d'Aspe et d'Ossau, il semble que s'il y a une différence entre elles à ce point de vue, c'est la vallée d'Aspe qui est le plus exposée au contact de la Plaine. Les conditions d'existence, à la vérité, sont à peu près les mêmes. Tout propriétaire, ou presque, est pasteur; tout berger passe à peu près six mois en plaine, du commencement de novembre jusqu'en mai. A vrai dire, les vaches, en Aspe, hivernent dans la vallée, tandis qu'en Ossau quelques vachers passent trois mois en plaine, de mars jusqu'en mai; d'autres louent des prairies ou achètent du fourrage à Arudy, où les prés sont étendus; à Billères où la

1. Cela n'a rien d'étonnant: en dehors de la position géographique, Arudy est avec Laruns le principal centre ouvrier d'Ossau. C'est de plus le siège d'un marché important qui a lieu par quinzaine.

plaine du Benou fournit beaucoup de fourrage, les vachers ne quittent pas.

Il peut donc y avoir, de ce chef, un peu moins de contact avec la Plaine en Aspe qu'en Ossau. Mais d'un autre côté, l'Aspois est plus coureur, plus indépendant que l'Ossalois; celui-ci ne quitte guère son troupeau; il revient avec lui au printemps. L'Aspois, au contraire, celui de Lescun surtout, quitte volontiers son pays pour plusieurs années, et va s'établir comme laitier dans telle ou telle ville éloignée¹.

106. D'ailleurs il ne faut pas exagérer l'influence que les rapports des montagnards avec les gens de la Plaine ont pu exercer sur leur parler. Nous avons, à ce point de vue, une indication précieuse.

Il y a en Aspe un point qui depuis une époque reculée a eu avec la Plaine des rapports constants; c'est Sarrance. M. l'abbé Menjoulet en a fait l'histoire dans une petite brochure que je résume ici au point de vue qui m'occupe².

Sarrance a été probablement la plus ancienne dévotion de la contrée. C'est entre 1319 et 1343 que ce lieu a commencé à être visité. La chapelle a été desservie de suite par des religieux tirés de l'abbaye de Prémontré de Saint-Jean de la Castelle, du diocèse d'Aire. Ces religieux hébergeaient dans une hôtellerie les voyageurs pour l'Espagne, et les pèlerins.

Au xv^e siècle, Sarrance était une des dévotions les plus renommées du Midi: les rois d'Aragon, de Navarre et de Béarn s'y sont trouvés réunis. Beaucoup de seigneurs de la Plaine y avaient des pied-à-terre. En 1493, le concours journalier de pèlerins était si grand que la prospérité des deux villes voisines et rivales, Oloron et Sainte-Marie, dépendait en partie du fait de leur passage par l'une ou par l'autre; et cet état de choses a duré sans grand changement jusqu'à la Révolution, pour reprendre plus faiblement de nos jours. C'est Lourdes maintenant qui remplace Sarrance.

1. Je résume ici divers renseignements que m'ont fournis, soit mon observation personnelle, soit M. A. Cadier, pasteur à Osse (canton d'Accons), soit surtout M. Bonnacaze, syndic du Haut-Ossau, l'homme le mieux au courant de tout ce qui concerne les Vallées béarnaises.

2. *Chronique de Notre-Dame de Sarrance*, dans la vallée d'Aspe. Oloron, 1859, in-12.

On se rend compte facilement de l'action que cet afflux constant de gens venus de tous côtés pouvait exercer sur la langue. Il semble, si l'invasion de formes était une chose si facile, que Sarrance devrait être en Aspe une enclave du langage de la Plaine, comme Eaux-Bonnes en Ossau. Or il n'en est rien : le patois de Sarrance présente tous les traits caractéristiques de celui d'Aspe. En général, le parler des gens qui venaient s'y fixer a été absorbé par l'environnement ; celui des pèlerins a été sans action ; et ce fait, comparé à ce que j'ai dit d'Eaux-Bonnes, prouve bien que les patois offraient autrefois plus de résistance à l'invasion qu'aujourd'hui.

107. Sous d'autres rapports que celui du langage, Aspe paraît plus disposé à adopter les modes de la Plaine. C'est ainsi qu'on ne connaît pas de costume particulier à cette vallée, tandis que dans le haut de la vallée d'Ossau, j'ai pu voir moi-même des hommes (je ne parle pas des femmes qui ont toutes conservé leur costume) porter la culotte et la veste courte de gros drap foncé, les guêtres brunes et les cheveux longs en arrière qui paraît avoir été l'uniforme ancien du Béarn¹. Or on sait que la conservation du costume va généralement avec celle de la langue.

108. Il est donc légitime de conclure de tout ce qui précède, que la vallée d'Aspe est au moins aussi exposée à l'invasion de formes que la vallée d'Ossau, sinon plus ; et que, cette invasion ne s'étant pas produite en Aspe à l'heure qu'il est, on ne peut absolument pas admettre qu'elle se soit produite en Ossau il y a 150 ans.

4. — *Invasion de population.*

109. Reste donc l'hypothèse d'une invasion de population venue de la Plaine.

A première vue, elle ne paraît offrir aucune difficulté. Elle expliquerait très bien la singularité géographique que j'ai signalée. Il y aurait eu autrefois dans toute la chaîne un seul

¹. Le costume des guides et baigneurs d'Eaux-Bonnes et d'Eaux-Chaudes en est une modification.

article. Puis une invasion venue de la Plaine aurait rompu cette continuité, mais en respectant trois villages où la population indigène aurait conservé l'ancien article de la vallée. Les déplacements de population sont d'ailleurs une chose assez fréquente. Il y en a eu en Charente et Gironde, où la population de langue d'oui s'est avancée vers le Sud ; il y a les deux Gabacheries, vers Mouségur et Duras ; il y a une colonie saintongeaise autour du Verdou, dans la Gironde¹ ; une colonie limousine en Saintonge, à Saint-Eutrope² ; une colonie provençale à Celle di S. Vito dans la Capitanata ; une colonie de Vaudois dans le Wurtemberg ; une colonie piémontaise en Sicile³ ; une colonie française en Hongrie⁴, une autre à Magdebourg⁵. On sait combien la Révocation de l'Édit de Nantes en a créé. M. Pasquier explique de même l'enclave formée par Massat (voir plus haut).

Pourquoi l'une des causes de ces déplacements-là n'aurait-elle pas agi en Béarn ?

110. Mais il faut ici plus que des possibilités ; il faut voir si, soit dans les patois, soit dans l'histoire, on peut trouver des faits qui confirment ou infirment cette hypothèse. Il faut, si elle se vérifie, faire autant que possible son histoire.

C'est ce que je vais tenter, d'abord par les patois, puis par les documents.

1. Jouannet, *Statistique du département de la Gironde*, I, 182.

2. Boucherie, *Une colonie limousine en Saintonge*. Montpellier, 1876.
in 8.

3. Ed. Meyer, *Grammaire*, p. 10.

4. Schuchardt, dans *Zeitschrift für rom. Philologie*, XIV.

5. Tollin, dans *Göttingische gelehrte Anzeigen*, 1888.

DEUXIÈME PARTIE

Étude dialectologique.

CHAPITRE I

ÉTUDE DE QUELQUES FAITS DIALECTAUX.

111. Il est clair, que si, pour d'autres faits linguistiques que l'article, le Labedan, Aspe-Barétous et les Trois-Villages d'une part, Ossau et tel point de la plaine d'autre part, marchaient constamment ensemble, l'hypothèse d'une invasion de population serait prouvée. Je vais donc faire la géographie, et, quand je le pourrai, l'histoire, d'un certain nombre de faits et de mots qui éprouvent dans la région que j'étudie des traitements assez différents, pouvant pour cette raison caractériser les dialectes. J'en induirai les caractères généraux de la géographie dialectale. — Puis j'étudierai à un point de vue critique les caractères généraux ainsi tracés, et j'examinerai si les conclusions qui ressortent de cette étude appuient ou contredisent l'hypothèse suggérée par la géographie de l'article.

J'ai choisi les caractères que j'étudie en vue de la question spéciale que je me proposais de traiter. J'ai donc négligé d'une part ceux qui sont communs à tout le Sud-Ouest, d'autre part ceux qui sont trop récents ; et je me suis attaché surtout aux faits, qui, dès une époque ancienne, ont subi un traitement différent selon les lieux. dans le Béarn, la Chalosse, et la partie limitrophe de l'Armagnac et de la Bigorre ; j'en ai ajouté quelques autres qui m'ont paru importants pour diverses raisons.

Quant à l'ordre suivi, il n'a aucune valeur théorique ; il

cherche simplement à éviter les redites et les renvois à des chapitres suivants.

1. — *Traitement de λ + s* (Carte 2).

112. Il s'agit du pluriel des mots se terminant au singulier par λ . Ce λ provient de *cl*, *tl*, ou *li* ou *le* suivis de voyelle : *w λ* « œil » de *oculum*, *bj λ* « vieux » de *uetulum*, *hi λ* « fils » de *filium*.

La forme primitive *- λ s*, est conservée dans les Landes. A Labouheyre, Sabres, Laurède, Haurut, Castelnau-Tursan, les mots *hi λ* « fils », *bj λ* « vieux », *tru λ* « pressoir », font au pluriel *hi λ s*, *bj λ s*, *tru λ s*.

Sur une ligne qui part des environs de Geaune et qui suit à peu près la frontière du Béarn avec la Chalosse, l'Armagnac et la Bigorre, λ tend à se changer en j ou en i. Il en résulte des formes qui oscillent entre *- λ s* et *-is'*, et qui peuvent se noter ainsi : *hi λ s*, *bj λ s*, *tru λ s*. Mais le λ ainsi dédoublé peut passer à l sous l'influence du s, d'où *bj λ ils*, *juils*, comme à Portet et à Samadet.

D'autre part λ peut s'assimiler à s avant toute naissance de j : *hils*, *bjils*, *truls*. C'est ce que j'ai trouvé à Monein et à Cuquereau d'une part, à Castetpujon, Baliracq, Ribarrouy, d'une autre ; peut-être à Lys (le sujet est douteux) ; puis dans la vallée d'Ossau ; mais ici le procédé est probablement différent.

113. Dans la vallée d'Ossau je trouve à Aas, chez une vieille de 87 ans, et à Bilhères chez une autre de 50 à 60 ans, — l'un des meilleurs sujets que j'ai rencontré, et qui conserve une foule d'archaïsmes, — les pluriels *bj λ its*, *juits*, *a'nuits*, *w λ its*, *ar'n λ its*, *tits*, *maits*. Une forme où le l reparait se rencontre aussi, plus facilement après un i qu'ailleurs ; chez la vieille d'Aas, *hils*, *tils*, à côté de *hits*, *tits*. Puis chez sa petite-fille âgée d'une vingtaine d'années, *juilts*, *w λ ilts*, *ka'b λ ilts*, *tilts* constamment. Chez celle de Bilhères, *tilts*.

1. Je n'ai trouvé *-is* qu'à Arrens, où il est analogique, et à Gez, Silhen où il l'est peut-être aussi (Voir § 116).

A Louvie-Soubiron, chez Cousté (70 à 80 ans) je trouve bien *bjɛ̃ts*, *a'nũts*, mais aussi *bjɛ̃łs* ou *bjɛ̃łs*, *a'nũłs*, *hı̃łs*.

Le fait qu'à Aas l'l ne se trouve presque jamais chez la vieille, et toujours chez la jeune, du moins quand elle me parlait; qu'à Louvie-Soubiron il y a tantôt *ł*, tantôt *l*, qui est tantôt suivi d'un *t*, tantôt seul (ce qui paraît indiquer que sa présence n'est pas habituelle), me fait penser qu'il a été introduit par analogie au singulier. Probablement la prononciation habituelle de Cousté est *bjɛ̃ts*, et c'est par une imitation du langage des générations suivantes, qu'il cherche à rétablir *l*, quand il parle clairement à un étranger.

Dans les autres villages, on oscille entre *łts* et *łs*. A Arudy, M^{me} Sarthou et les Labordo disent *hı̃łts*, *bjɛ̃łts*, *wɛ̃łts*; M^{les} Sarthou *hı̃łs*, *bjɛ̃łs*, *wɛ̃łs*. Nous assistons donc là à la chute du *t* entre *l* et *s*, ce qui décharge la fin du mot. A Izeste c'est *hı̃łts* ou *hı̃łs*, *bjɛ̃łts*, *wɛ̃łts*. Enfin à Asté et à Louvie j'ai *hı̃łs*, *ɟɛ̃łs*, *bjɛ̃łs*.

114. L'histoire de *ł* + *s* en Ossau me paraît pouvoir se résumer comme suit. Entre *ł* et *s* il s'est développé un son transitoire *t*. Le procédé physiologique est très simple et dérive d'une trop grande dépense d'énergie. La partie moyenne de la langue doit toucher en son milieu au palais en laissant passer l'air de côté, pour articuler le *ł*. Puis la pointe de la langue doit effleurer les dents pour articuler *s*. Mais dans cette opération difficile elle peut dépasser un peu cette position, et s'appliquer contre les alvéoles ou les dents. Dès lors, le passage de l'air étant complètement fermé, il ne peut s'ouvrir que par une petite explosion en *t* : d'où *bjɛ̃łts*.

Cela étant, *ł* passe facilement à *i*, à cause de l'accumulation des consonnes, et on a *bjɛ̃ts* comme à Aas, Bilhères, Louvie-Soubiron.

Par analogie du pluriel au singulier, les générations récentes ont cherché à réintroduire *ł*, *bjɛ̃łts*; mais la présence du *t* qui est dental, l'assimile à sa naissance : *bjɛ̃łts*. C'est rétablir la complication de consonnes; on la simplifie suivant la nouvelle tendance analogique : *bjɛ̃łs*.

D'où le tableau :

łs > *łts* > *ı̃ts* > *ı̃łts* > *ı̃łts* > *łts* > *łs*.

Je crois donc qu'on peut ranger la vallée d'Ossau (sauf

Rébénacq. Buzy, Mifaget, Pé de Hourat, probablement Lys, Eaux-Bonnes et peut-être Eaux-Chaudes) dans le territoire de $\mathfrak{A} + s > \text{ïts}^1$.

115. Un autre traitement s'observe dans la plus grande partie du Béarn. Là, $\mathfrak{A}$ palatalise le s suivant ; s passe ainsi à $\mathfrak{f}$, sans doute par un intermédiaire comme sj . En même temps ou ensuite, $\mathfrak{A}$ s'est dépalatisé, et aboutit à ï , d'où la terminaison $-\text{ï}\mathfrak{f}$. On a ainsi $\text{bj}:\mathfrak{A}$, $\text{bj}:\text{ï}\mathfrak{f}$, etc.

116. D'autre part, à Gez, Silhen, Arrens, Arbéost, Ferrières, Etchartès, le $\mathfrak{A}$ a aujourd'hui abouti à ï quand il n'est pas suivi de voyelle, et on a chez les vieux : $\text{bj}:\text{ei}$, pluriel $\text{bj}:\text{ei}\mathfrak{f}$.

On ne peut pas savoir ici si le passage de s à $\mathfrak{f}$ est dû à $\mathfrak{A}$ ou à ï issu de $\mathfrak{A}$. En effet paï « père », maï « mère », font au pluriel $\text{paï}\mathfrak{f}$, $\text{maï}\mathfrak{f}$, comme $\text{bj}:\text{ei}$ fait $\text{bj}:\text{ei}\mathfrak{f}$; et ici le changement de s en $\mathfrak{f}$ est évidemment dû à ï .

(A Arrens, la jeune génération, conformément à la tendance analogique qui devient si forte avec le développement de l'instruction, dit $\text{paï}s$, $\text{maï}s$, $\text{bj}:\text{is}$.)

117. Il me reste, pour être complet, à signaler un changement de $\mathfrak{A}$ en p que j'ai trouvé à l'Ouest des Landes, entre le Sen et Montgaillard. Au singulier le son varie entre p et ɲ , et semble tendre vers ɲ surtout après ï et chez les jeunes : ɲp hiɲ ou ɲp hiɲ « un fils » ; ɲp $\text{bj}:\text{ɲ}$ « un vieux ». Au pluriel, le s est en général simplement palatalisé, et le p ou ɲ subsiste : lus siɲsi ou lus siɲsi « les fils » : luz $\text{bj}:\text{ɲsi}$ « les vieux ». Quelquefois on a $\text{bj}:\text{ɲ}\mathfrak{f}$, $\text{hiɲ}\mathfrak{f}$.

Ce changement me paraît dû au retour des organes à leur position naturelle : le voile du palais, au lieu de rester relevé comme l'exige la prononciation de $\mathfrak{A}$, reprend sa position normale pour permettre à l'air de passer par le nez. Il en résulte un $\mathfrak{A}$ nasalé, qui est bien voisin d'un ɲ . Ce qui me fait penser que telle est la cause, c'est que des nasalisations semblables ne sont pas sans exemples, et toujours à la finale. M. Gilliéron en a relevé dans son étude sur le suffixe *-ellum* dans le Nord².

1. Le pluriel des mots en $\mathfrak{A}$ se confond dans ce territoire avec celui des mots en $\text{c} < \text{ll}$ final, et des mots en ït : $\text{bet}:\text{ïts}$ « vitellos » : $\text{kw}:\text{ïts}$ « cortos ».

2. *Revue des Patois*.

Moi-même, je dis plus souvent : *s e syp:rm!* que : *s e syp:rb!* ; et il m'est facile de me rendre compte que chez moi le changement est dû à la reprise de la respiration.

118. L'histoire de *ʃ* + *s* dans la région peut donc se résumer comme suit :

$$\left\{ \begin{array}{l} *ʃts - ʃts - ʃʃts - ʃʃts - ʃʃs \\ ʃʃs < ʃʃs - ʃʃ - ʃʃs \\ ʃʃs < ʃʃs \\ ʃʃs \\ ʃʃs \\ (ʃʃ) ʃʃs < ʃʃʃs - ʃʃʃs \end{array} \right.$$

2. — *Traitement du j primaire ou secondaire* (Carte 3).

119. Il s'agit ici du *j* béarnais, qu'elle qu'en soit la provenance : *j* latin (*jw:n* « jeune », de *juvenis*) ; *g* suivi de *e*, *i* (*juʃ* « genou », de *genuculus*) ; *i* ou *e* en hiatus (*pluja* « pluie », de *pluvies*) ; diptongaison de *e* initial (*je* « hier », de *heri*) ; etc.

C'est ce *j* qui est conservé dans une partie du pays, tandis qu'il passe ailleurs à *ʃ*, soit dans toutes les positions, soit dans des cas déterminés.

119. A. — *j initial et médial.* — La géographie du *initial* et celle du *intervocal* est presque la même. Ce *j* n'est que dans une partie de la vallée d'Aspe, à Estialesq et Précilhon (canton d'Oloron), peut-être à Mialos (canton d'Arzacq) que *j* médial subsiste, tandis que *j* initial est déjà *ʃ*. A Uzein *j* initial est devenu *ʃ* ; *j* médial est *ʃʲ*. Ces localités étant presque toutes situées à la limite du *j* et du *ʃ*, on peut croire qu'elles nous montrent la marche régulière ; et que partout, *j* initial a passé à *ʃ* avant *j* médial.

120. La géographie de ce fait est des plus curieuses. Le Nord des Landes (jusqu'à Bordeaux) et l'Est, ainsi que l'Armagnac, appartient au *ʃ*, qui pousse une pointe jusqu'à Thèze et Viven, et rejoint probablement Caixon (Hautes-Pyrénées).

Au Sud de Thèze sont deux villages où on a *j*, Doumy et Bournas. Puis deux ou trois où on a *ʃ*, Caubios, Sauvagnon, peut-être Montarion.

Ensuite une nouvelle région étendue où on a $\bar{5}$. Elle commence à Poey, Lescar et Lons pour finir avec Ogeu. Deux villages encore (Buziet et Buzy) la séparent de la vallée d'Ossau qui a $\bar{5}$, sauf Rébénacq, Buzy et Eaux-Bonnes, mais y compris Bruges.

121. Comment a eu lieu le passage de j à $\bar{5}$? — Le changement si fréquent de c, j en $t, f, d\bar{5}$, pourrait nous porter à l'attribuer au j , qui, ainsi que nous l'avons vu (§ 39), précède d'ordinaire un j initial. Le changement aurait eu lieu d'abord à l'initiale (ce qui est bien le cas comme je viens de le dire), puis se serait étendu à la position intervocalique par une sorte d'analogie phonétique. Naturellement, jj aurait d'abord donné $d\bar{5}$, qui se serait ensuite simplifié en $\bar{5}$ comme en Français.

Mais cette explication est probablement fausse. En effet, nous allons voir que la terminaison *-aticum*, qui a donné *-aje* dans l'ensemble du pays, aboutit à *-ad $\bar{5}$ e* presque partout où j donne $\bar{5}$; c'est seulement en Ossau qu'on a *-a $\bar{5}$ e*. Dès lors, puisque jj aboutit à $d\bar{5}$ dans cette terminaison, on ne voit pas pourquoi il aboutirait ailleurs à $\bar{5}$. Il est donc probable que j initial et médial a donné $\bar{5}$ par simple déplacement de l'articulation, par l'intermédiaire $\bar{5}^i$, dont j'ai mentionné l'existence à Uzein.

122. B. — *j appuyé*. — *ezbar'ja* « effrayer », ou *ezbar'ja*. — La carte de ce phénomène coïncide à peu près avec celle de j initial.

123. C. — *La finale -aticum*. — La finale *-aticum* donne *-aje*, presque partout où j subsiste à l'initiale : *bi'la $\bar{5}$ e* « village », *ru ma $\bar{5}$ e* « fromage ». Seulement à Buzy, Buziet, Aydius, *-aje* se simplifie en *-aje* : *bi'la $\bar{5}$ e*, etc. Dans la région où j passe à $\bar{5}$, on a presque partout *-ad $\bar{5}$ e* : *bi'la $\bar{5}$ e*, *ru ma $\bar{5}$ e*.

En Ossau, c'est *-a $\bar{5}$ e*, presque partout, probablement par simplification du groupe $d\bar{5}$; ou peut-être par changement de *-aje* en *-a $\bar{5}$ e*.

Enfin dans quelques villages de la vallée d'Aspe (Lées, Accous, Osse), on a *-ai $\bar{5}$ e*. Le i est sans doute un développement secondaire, car dans ces villages, f et $\bar{5}$ paraissent toujours développer un i devant eux : *baif* de *bassum*, *ma-*

'taïfo de *mataxa*, p₃i₃f de *piscem*, 5₃i₃f de *exit* à côté de 5₃e₃fi, *exire*) ; ailleurs *baf*, *ma'ta'fa*, p₃i₃f.

En résumé on aurait eu :

$$'aticum > *atjo - aje < \begin{smallmatrix} ad5e \\ aje \end{smallmatrix} > a5e - a5e.$$

3. — La désinence verbale de la 2^e personne du pluriel (Carte 1).

124. La forme primitive de cette désinence est **-ts** du *tis* latin ; ce **-ts** s'est conservé dans la Montagne béarnaise, c'est-à-dire dans les vallées d'Ossau, Aspe et Barétous : **ke bats** « vous allez », **ke kantats** ou **kandats** « vous chantez ».

Dans la Plaine béarnaise et dans le Labedan, le **s** est tombé ou tend à tomber, on dit **ke bat**, **ke kantat**.

La forme montagnarde se simplifie souvent par chute du **t**. Cette simplification est régulière devant consonne : **ke bas ta paü** « vous allez à Pau » ; ce qui est du reste naturel, puisqu'on dit de même **ya be'roja buts** « une belle voix » ; **ya be'roja bus ta kan'ta** « une belle voix pour chanter ». — Il en résulte que la deuxième personne du pluriel est parfois semblable à celle du singulier, comme dans la phrase citée plus haut qui signifie aussi « tu vas à Pau » ; aussi on dit parfois dans la plaine que les Ossalois tutoient tout le monde.

4. — Les mots latins en *-ellum* (Carte 2).

125. Au point de vue des mots du type *castellum*, *nitel-lum*, etc., le Béarn se divise d'abord en deux régions bien tranchées.

Dans tout le Nord et l'Est, c'est-à-dire dans la Plaine à peu près tout entière et dans le Labedan, ces mots se terminent en **-t** : **kas'tat** « château », **be'tat** « veau ». Le pluriel se forme régulièrement par l'addition de **-s** : **kas'tats**, **be'tats**.

Dans le Sud-Ouest, au contraire, c'est-à-dire dans les vallées d'Ossau, Aspe et Barétous, dans la plaine subjacente et dans la région voisine d'Orthez, ces mots se terminent en **-c**,

ou bien ont une terminaison évidemment dérivée de **-c**. Mais cette région se subdivise en deux parties bien distinctes, en ce qui concerne le pluriel.

126. Dans les vallées d'Ossau et de Barétous, à l'embouchure d'Aspe et dans la plaine jusqu'à Monein, on a au singulier **-c** ou une forme dérivée ; au pluriel c'est partout **-ïts** : y **kas'tc**, dys **kas'tïts**.

Le **c** du singulier, qui s'est conservé à Aas et à Goust, au moins chez les gens âgés, subit ailleurs diverses altérations : il devient **tʃ** à Laruns et à Louvie-Soubiron, même **ʃ** chez les enfants. On a donc au singulier **be'tc**, **be'ttʃ** ou **be'tʃ** ; au pluriel partout **be'tïts**.

127. Dans toute la vallée d'Aspe moins l'embouchure, dans les villages situés entre Buzy et Escout, et dans toute la région voisine d'Orthez et Bellocq, le singulier suit les mêmes développements qu'en Ossau, mais plus lentement. La région voisine d'Orthez a conservé **-c** ; à Sarrance, Osse et Lescun on a **-cc** ; à Asasp, Lourdios, Borce, **-tʃ**.

Quant au pluriel, sa forme primitive est **-tʃ**, qui se conserve intacte dans la région d'Orthez et à Buzy et Buziet, ainsi qu'à Aydius. A Ogeu, Escou, Asasp, le **t** est tombé, on a **-ʃ**. A Osse, Accous, Lourdios, Borce, Lescun, c'est **ïʃ**, par l'épenthèse de **ï**, qui est régulière devant **ʃ** (voir § 123).

On dit donc, à Orthez, y **be'tc**, **dʒ be'ttʃ** ; à Asasp, y **be'ttʃ**, **dʒ be'tʃ** ; à Lourdios, y **be'ttʃ**, **dʒ be'tïʃ**.

Il est évident que la forme du pluriel a exercé une influence conservatrice sur celle du singulier : **-c** n'est devenu **-tʃ** au singulier que dans la région où **-tʃ** était déjà devenu **-ʃ** au pluriel, de sorte que les deux formes ne se sont confondues nulle part.

128. En résumé le Sud-Ouest du Béarn a partout au singulier **-c** ou une forme dérivée ; au pluriel il a tantôt **-tʃ** ou une forme dérivée, tantôt **-ïts**.

129. Il faudrait maintenant établir la relation qu'il y a entre les deux formes du pluriel : **-tʃ** et **-ïts**.

tʃ paraît dériver très naturellement de **c + s**, par une évolution analogue à celle de **k + s > ʃ** : **c** qui est comme **k** un son palatal, aurait, comme lui, palatalisé le **s** suivant, et l'aurait fait passer à **ʃ**, puis à **ʃ** ; il se serait en même temps

dépalatalsé, et serait devenu alvéolaire ou dental, comme λ est devenu l . On peut établir la proportion :

$$c + s > t f = \lambda + s > l f.$$

$\grave{a}$ its paraît être de même un développement de $c + s$, analogue au développement de $\lambda + s$ dans la vallée d'Ossau. Le c se serait dépalatalsé en s'assimilant au s , et il aurait laissé dans le $\grave{a}$ précédent la trace de son ancienne articulation palatale. Ce qui me le fait croire, c'est qu'un traitement identique a eu lieu pour c dans d'autres cas : Le nom de lieu et d'homme *Bellocq* se prononce *bailok*, *bailok* : c'est pour *b:c lok* « beau lieu ». *Castelner* (canton Hagetmau, Landes) se prononce *kast:ĩne* : c'est *kast:c ne*¹.

Le fait que la forme $\grave{a}$ its se trouve précisément en Ossau, où λs a évolué d'une manière analogue, achève de rendre cette hypothèse vraisemblable, et en fait pour moi une certitude.

130. Il s'agit maintenant d'établir la parenté qui unit les formes en $\grave{e}t$ à celles en $\grave{e}c$, et de chercher comment les unes et les autres dérivent de *-ellum* latin².

J'avais espéré découvrir dans les patois des intermédiaires indiquant la parenté : j'avoue que je n'ai rien trouvé. Il y a bien, sur la limite, entre Précilhon et Peyre, une grande hésitation entre $\grave{e}t$, $\grave{e}ts$ et $\grave{e}t f$, $\grave{a}$ its d'abord ; entre $\grave{e}t$, $\grave{e}ts$ et $\grave{e}c$, $\grave{e}t f$ plus au Nord. Mais cette hésitation qui se produit dans les villages frontières de l'Ouest ne rentre dans aucune loi et me paraît due à l'influence du dialecte littéraire. En effet, $\grave{e}c$ apparaissait généralement dans le langage peu soigné, en conversation, surtout en conversation

1. Si le t n'apparaît pas dans ces mots (**bailok*, **kast:ĩne*), c'est que suivant les lois d'assimilation du Sud-Ouest, il s'assimile au l ou n suivant. Rien d'étonnant d'ailleurs à ce que la gémination de la consonne qui résulte généralement de l'assimilation, ne se soit pas conservée dans les noms de lieu ; en effet, elle s'affaiblit ou disparaît souvent même entre deux mots qui ne sont pas confondus en un seul : *et + paĩ* devient *eppaĩ*, mais souvent aussi *epaĩ* (V. § 23).

2. [Ce qui suit a été complètement refait par moi, mon frère ayant défendu une théorie que des recherches ultérieures m'ont amené à rejeter comme certainement erronée. Comme c'était une des parties les plus soigneusement étudiées de son travail, j'ai reproduit sa discussion dans un appendice spécial : ici je n'ai fait qu'indiquer ses conclusions avec les raisons qui me les font rejeter. — P. P.]

animée ; -*t* quand j'interrogeais et qu'on surveillait ses réponses.

131. Je suis donc forcé de chercher ailleurs des éléments de preuves qui seront naturellement moins sûres que l'observation directe.

-*t* ne peut évidemment pas être l'ancêtre des autres formes. Je ne crois pas qu'on ait jamais vu *t* passer à *c* par un développement spontané. Cela est inadmissible dans le Sud-Ouest surtout, où *t*, loin de tendre à une position alvéolaire ou prépalatale, comme en Anglais, est, au contraire, dental, presque interdental. D'ailleurs si *ll* avait d'abord passé à *t*, il se serait dès lors confondu avec le *t* final d'autre provenance, et *bu ket* aurait suivi le même développement que *be'tt*.

Au contraire, on pourrait très bien admettre que -*t* dérive de -*c* par l'intermédiaire -*tf*. Nous avons vu (§ 124) que pour la deuxième personne du pluriel des verbes, -*ts* qui tend à se simplifier en -*s* dans la Montagne béarnaise, est, au contraire, devenu -*t* dans la Plaine et dans le Labedan. Il serait naturel d'admettre que de même, -*tf* qui tend vers -*f* dans la Montagne béarnaise, ait abouti à -*t* dans la Plaine et le Labedan. On pourrait figurer le raisonnement par la proportion suivante :

$$\frac{ts > s}{ts > t} = \frac{tf > f}{tf > t} \quad \begin{array}{l} \text{(Montagne)} \\ \text{(Plaine)} \end{array}$$

Il serait seulement étrange que sur une partie du territoire, les formes en -*t* soient voisines de celles en -*c*, sans qu'on trouve partout l'intermédiaire -*tf*, qui seul expliquerait le passage de -*c* à -*t*.

132. Mais, si cette hypothèse était exacte, comment -*c*, ancêtre des autres formes, dériverait-elle de -*ellum* latin ?

Voici une explication proposée.

En latin déjà, *ll* se distinguait de *l* simple par un timbre plus clair, semblable à celui de *l* suivi de *i*. Cette tendance à la palatalisation s'est accentuée en Espagnol et en Catalan, où *ll* passe régulièrement à *ʎ*¹ ; *eccuilla* > *a keʎa* « celle-là ».

1. Comparer les patois norvégiens qui disent *faʎʎə* pour *falle* « tomber ».

Les patois et les anciens textes permettent de penser qu'une prononciation identique ou tout au moins voisine s'est étendue sur une partie du Sud-Ouest de la France.

On peut donc admettre que *castellum* avait abouti à **kas't:ʎ** ou à quelque chose de semblable.

Au pluriel, ce **kas't:ʎ** devait donner **kas't:ʎs**, qui, par l'addition d'un son transitoire, pouvait devenir **kas't:ʎts**. Puis le **ʎ** aurait palatalisé le **t** et en aurait fait **c** ; lui-même serait tombé ; de là la forme **kas't:cs**. L'analogie aurait alors formé sur **kas't:cs** le singulier **kas't:c**, ancêtre de toutes les formes actuellement existantes.

133. Cette théorie séduisante, qu'on trouvera développée tout au long dans l'appendice 2, se heurte à une difficulté capitale.

Si nous admettons que *ll* latin a abouti à **ʎ**, il a dû se confondre avec le **ʎ** provenant de *tl*, *cl*, ou *l+i* ; ***kas't:ʎ** se terminait comme **bj:ʎ**, et si ***kas't:ʎ** aboutit à **kast:c**, **kast:tʃ**, **kast:t**, on ne voit pas pourquoi **bj:ʎ** n'aboutirait pas à ***bj:c**, ***bj:tʃ**, ***bj:t**.

Il est bien vrai que la palatalisation de *ll* ne marche pas nécessairement de pair avec celle de *cl*, *tl*, *l+i* ; de fait, des pays où elle a lieu, c'est le Roussillon seul qui confond les deux articulations (*ba deʎ* « veau » de *uitellum*, *beʎ* « vieux » de *uetulum*).

Mais ailleurs, nous voyons partout que la palatalisation de *cl*, *tl*, *l+i*, est plus énergique ou plus ancienne que celle de *ll*. En France, en Italie, elle existe seule. *ll* n'est pas palatalisé (*uetulam* > **vj:ʎ**, mais *bellam* > **b:ʎ**). Dans la Marche et Le Languedoc, il y a eu palatalisation de *ll*, mais elle a disparu en laissant seulement une trace de son existence, tandis que la palatalisation de *cl*, *tl*, *l+i* subsiste. En Espagne, *ll* aboutit à **ʎ** ; mais *cl*, *tl*, *l+i* ont dû être palatalisés bien plus anciennement, puisque le son qui en est résulté a suivi une longue évolution par **ʃ**, **f**, enfin **x** : *oculum* > **oxo**, *uetulum* > **biexo**, *filium* > **ixo**.

Or l'hypothèse d'après laquelle *castellum* aurait abouti à **kas't:c**, suppose au contraire que *ll* a été palatalisé assez anciennement et complètement pour subir la longue évolution indiquée plus haut — tandis que *cl*, *tl*, *l+i* en serait encore à l'étape **ʎ**.

Cela n'est pas admissible, et il nous faut chercher une autre explication.

134. Celle qu'a proposée M. W. Förster dans une série de brochures et d'articles ¹ rattache directement **kas't:t** au latin *castellum*. M. Förster rappelle qu'en Sicile et en Sardaigne, *ll* se change en **dd** ² ; **kasteddu**, **kavađdu**, **beđdu**. Supposant une parenté de race entre les Gascons et les Sardo-siciliens, il admet que les mots en *-ellum* ont dû subir le même sort en Gascogne ; *castellum* aurait donc abouti à ***kas't:đ**, ou à **kast:t**, puisque dans cette région une consonne finale est toujours dévocalisée ; puis le **t** serait redevenu un **t** ordinaire, d'où la forme **kas't:t**.

Voilà qui est bien plausible ; mais alors comment expliquer **kas't:c** ? M. Förster y voit un développement totalement différent, la palatalisation du *ll* ; il ne dit pas du reste quelles auraient été les étapes de cette transformation. En tout cas il faudrait admettre alors, que le traitement de *ll* a été, dès une époque très reculée, autre dans la Montagne béarnaise que dans la Plaine et dans le Labedan.

135. Mais n'est-il pas possible de rattacher **-c** à la même forme régionale que **-t**, c'est-à-dire à **-đ** ou **-t** comme ancêtre commun ?

Il existe à l'autre bout de la France un groupe de dialectes ayant certainement eu, à une certaine époque, une série d'articulations cacuminales **t**, **đ**, **s**, **n**, dus à un **r** précédent une consonne linguale ; ce sont les dialectes lorrains et comtois ³. Si nous ne nous occupons que de **t** et de **đ**, nous constatons que ces articulations sont redevenues **t d** en Lorraine, tandis qu'elles ont abouti à **c ĩ** (ou **t f đ**, ou même **f**) en Franche-Comté : ***pu'ĭa** « porter », ***wa'đa** « garder », sont devenus là **pu't**, **wa'd**, ici **pu'ca**, **wa'ja** (ou **put'fa**, **wa'dja**, etc.). Dans le patois intermédiaire du Val d'Ajo, **t đ** deviennent **t d** à la

1. *Causerie philologique* (Bulletin de la Société Ramond, 1898, p. 158. Bagnères de-Bigorre) : — *Nachträge zum Bibelot-aufsatz* (*Zeitschrift für romanische Philologie*, t. XXII, p. 509).

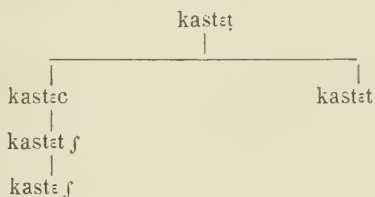
2. Je note ainsi un (**d**) *cacuminal*, c'est-à-dire prononcé la pointe de la langue relevée contre le palais.

3. Et aussi divers dialectes du Jura suisse, d'après un intéressant article de M. Gauchat dans le *Bulletin des Parlers de la Suisse romande*.

finale, *tʃ dʒ* à la médiale : *ɛ pwo:t* « il porte », *ɛ wa:d* « il garde », mais *putʃa* « porter », *wadʒa* « garder¹ ».

Ne sommes-nous pas en présence d'un traitement analogue ? Et ne devons-nous pas admettre que le *kastɛc* des montagnards béarnais, comme le *kas'tɛt* de leurs voisins de la Plaine et du Labedan, remonte à **kas'tɛt* ou **kastɛd*, forme dérivée de *castellum* comme le Sicilien *kasteddu* ?

On pourrait alors figurer la filiation des formes ainsi :



Quant aux formes du pluriel, l'explication en a déjà été donnée.

5. — *Plosives soufflées intervocales* (Carte 4).

136. *P, T, K* intervocaux se sont vocalisés partout sauf en Aspe et Barétous, jusqu'à la latitude de Sarrance et d'Aramitz. On a :

LATIN	ASPE-BARÉTOUS	BÉARN
plantatam	plan'dato	plan'dado ou plan'tado
capram	krapo	krabo
*sequire	se'ki	se'gi

Mais il y a des différences entre les trois plosives. La vocalisation de *k* remonte plus haut que celle de *p* et de *t* : *se'ki* ne se trouve que tout en haut des vallées.

6. — *Groupe It* (Carte 4).

137. Le *i* est vocalisé partout. Quant au *t*, il subsiste dans la plus grande partie de la Plaine.

1. Voir, pour plus de détails, *Revue de philologie française*, 1892, p. 143.

En Aspe, Barétous et Ossau (sauf Rébénacq et Eaux-Bonnes), au Nord-Est d'Ossau vers Nay, Bordères, Luquet, *t* passe à *d*.

En Ossau et dans la Plaine, cette vocalisation pourrait être récente, puisque les plosives intervocales se vocalisent : *'aũde* peut être un développement de *'aũte*. Mais en Aspe et Barétous, comme les plosives restent soufflées entre voyelles, la vocalisation du *t* est due au contact de *l* ; elle est donc antérieure au changement de *l* en *u*.

138. Or celle-ci remonte très haut : en Plaine, elle était sûrement faite au *xii^e* siècle. On trouve *au*, *aus* en 1256 à Auch ; en 1240 à Sauve-Majeure (Gironde) ; 1290 à Oloron ; — *cauque* à Bagnères-de-Bigorre en 1260, à Bordères (Hautes-Pyrénées) en 1272 ; — *auter*, *autre* ou *aute*, à Bayonne en 1259, à Orthez en 1246, à Oloron en 1290 ; — *autru*, à Auch en 1259¹. Le retard de l'écriture sur la parole recule beaucoup la date du phénomène.

On peut donc affirmer que le passage de *t* à *d* dans le groupe *lt* est antérieur à 1180 ou 1200 en Aspe-Barétous.

7. Plosives soufflées appuyées à une nasale (Carte 4).

139. Elles se sont vocalisées dans un territoire un peu plus considérable que *lt*, puisqu'il comprend Monein. Ainsi *plantare*, *comprare*, donnent *kan'ta*, *krum'pa* dans la Plaine, *kan'da*, *krum'ba* dans la Montagne et jusqu'à Monein. — Ainsi le langage d'Aspe-Barétous est, à cet égard, l'inverse de celui de la Plaine ; il dit *'krapo*, *krum'ba*, au lieu de *'krabo*, *krum'pa* ; et ce détail suffit à lui donner une physionomie originale. Ossau et la Plaine de Nay, où on dit *'krabo*, *krum'ba*, occupent une position intermédiaire.

On voit qu'Aspe-Barétous traitent de même les plosives appuyées à une nasale, et *t* appuyé à *l*. Cela permet d'attribuer à la vocalisation de *nasale* + *plosive* la même date approximative que celle de la vocalisation du *t* de *lt* : la 2^e moitié du *xii^e* siècle au plus tard ; même il est probable

1. Voir le *Glossaire du Recueil de Luchaire*.

que ce phénomène a précédé l'autre, puisque son aire est plus étendue.

140. *Lingua* a dans le Nord-Ouest du territoire que j'étudie, et en Labedan, subi une dévocalisation du *g* que je ne m'explique pas bien : on y dit : *lepka*, *lepko*, etc.

8. — *a* posttonique (Carte 3).

141. C'est vers l'Est et le Sud que l'*a* posttonique latin s'est le mieux conservé : vers l'Ouest et le Nord, qu'il a évolué le plus tôt et le plus loin.

J'ai pu suivre cette évolution dans les vallées du Labedan et dans celle d'Ossau.

L'observation en présente d'assez grandes difficultés ; en effet, l'influence du parler littéraire, dont il a été parlé plus haut, tend à faire adopter partout *o* comme voyelle posttonique ; or cette influence est beaucoup plus forte dans la jeune génération que chez les vieillards ; on peut donc entendre dire *muntaja* par les vieux, *muntajo* par les jeunes, croire qu'on est en présence d'un fait d'évolution, et s'apercevoir ensuite que les jeunes ont simplement adopté la forme de la Plaine.

142. Cependant il y a des faits que l'influence littéraire ne peut pas avoir causé. On remarque, en effet, que l'ébranlement de *a* posttonique se produit de différentes manières selon les consonnes et les voyelles qui le précèdent.

A Aas-en-Ossau, *a* posttonique est presque toujours conservé, du moins chez les vieux ; mais il passe à *o* après consonne labiale, ou quand il y a un *u* dans la syllabe précédente : *krambo* « chambre », *haũdo* « haute », *kaũdo* « chaude », *ki'raulõ* « couleuvre ».

A Arudy, la posttonique est encore plus instable. C'est *a* après *a* suivi de consonne indifférente : *ə* après *a* suivi de consonne palatale, ou après *e*, *i*, *y* suivi de consonne indifférente ; *o* après consonne labiale ou quand *u* précède. Chez les jeunes c'est partout *o* ou même *o*.

Même traitement à Bescat, Buziy, Buziet, et surtout à Pé de Hourat, où la qualité précise de la posttonique, chez un

homme de 60 ans, varie presque indéfiniment suivant les sons qui la précèdent.

143. Le même phénomène, ou à peu près, se trouve bien loin de là, à Montgaillard (canton de Saint-Sever, Landes). Là aussi *a* posttonique, après voyelle indifférente, tend vers *ə*, tandis qu'il tend vers *ɔ* après voyelle ou consonne labiale. Or Montgaillard est environné de régions où *a* posttonique est devenu *ə*, tandis que les villages mentionnés d'abord touchent à une région où *a* posttonique est devenu *ɔ* ou *o*.

144. Je crois donc pouvoir conclure comme ceci. Le *a* posttonique, en raison de la faiblesse avec laquelle il était articulé, a été partout extrêmement sensible à la force assimilative des sons précédents ; il s'est modifié en se rapprochant tantôt de *ə*, tantôt de *ɔ*.

Puis, dans la région du Nord-Ouest, l'analogie rétablit l'unité au profit de *ə*, tandis que, dans le Sud, elle la rétablit au profit d'un *o* qui était primitivement dû, non pas à une évolution spontanée de l'*a* posttonique, mais à une assimilation de cet *a* aux sons voisins.

145. L'intérêt de ce fait pour mon étude est celui-ci : on ne doit pas considérer la posttonique *ɔ* ou *o* comme un acheminement de l'*a* posttonique vers *ə*. C'est un développement différent, et *ə* comme *o* remontent directement à *a*.

146. Les textes prouvent que l'assourdissement de l'*a* posttonique est un fait ancien dans les Landes et l'Ouest du Béarn.

On trouve *are*, « *hora* », à Bayonne dès le XII^e siècle ; à Casteljaloux, 1256 ; *abenture*, Auch, 1256 ; Bagnères, 1260 ; Anglade, Lucq, XII^e siècle ; *amme* « *anima* », Auch, 1256 ; *aume*, Bayonne, 1259 ; Beyries, 1256 ; *Assignade*, 1259 ; *auberyade*, Castelj, 1270 ; *Aumosne*, Bordères, Hautes-Pyrénées, 1272 ; *bague*, Bordeaux, 1275, etc. Et ce qui prouve bien que ce n'est pas là un simple fait graphique, une notation affectée à la posttonique, c'est que l'*a* protonique de l'article *la* est traité de même : *lecau*, Montsaunès, 1235 ; *lequal*, Bayonne, 1259 ; *le*, *les*, Bayonne, 1149 ; Sordes, passim ; Bayonne, 1247 ; Beyries, 1256 ; Casteljaloux, 1270¹.

1. Luchaire, *Glossaire*.

Ce n'est pas uniquement dans le territoire actuel de $a < a$ posttonique latin, que se trouve la graphie *e*. Mais c'est là qu'elle apparaît en premier et reste longtemps le plus fréquente. On peut attribuer les autres exemples, appartenant au territoire actuel d'*a* ou d'*o* à l'influence littéraire des Landes. L'adoption de la graphie landaise a dû se faire d'autant plus facilement qu'elle distinguait à l'œil des mots comme : *laure* 'laũ'ra « il laboure » et *laura* laũ'ra « labourer » ; pour des patoisants, elle était claire.

147. On voit que dès le *xi^e* siècle le Béarnais du Sud-Ouest et le Bigourdan devaient se distinguer nettement du Béarnais de l'Ouest et du Landais¹.

9. — *d* interrocal (Carte 3).

148. L'histoire du *d* intervocal est difficile, et compliquée par l'influence des sons environnants et de l'analogie. Elle contient aussi des faits dont je n'ai pas encore pu trouver la loi, des exceptions tout au moins apparentes, qui sont peut-être dues au mélange de formes étrangères. Une nouvelle enquête, une étude très soigneuse pourrait seule tout éclairer.

149. Pour simplifier je prends deux mots qui peuvent servir de types, et dont le traitement concorde en gros avec celui des autres. C'est *cadere*, *euadere*. Le second a perdu

1. Voici un fait que me communique M. l'abbé Rousselot, sur le patois charentais, et qui confirme tout à fait ma manière de voir :

Dès 1076 environ, les textes montrent l'équivalence de *a* posttonique et de la voyelle d'appui posttonique à Cellefrouin. Saint-Claud et Lussac, situés à 5 kilomètres plus à l'Est, devaient offrir le même traitement, car le développement du patois est à ce point de vue tout à fait le même dans ces trois villages. Or, à 4 kilomètres environ plus à l'Est, à Suaux et aux Chaumes (hameaux de la commune de Nieul), l'*a* posttonique existe encore aujourd'hui sous la forme *o*.

Ainsi depuis le *xi^e* siècle, la limite de $a < a$ posttonique n'a pas avancé. — M. Rousselot considère *o* et *a* dans sa région comme des développements indépendants de *a* latin.

Ce rapprochement permet de croire qu'en Béarn la limite de *a* et de *o* n'a guère varié. Cependant mes notes ne me fournissent pas sur ce point, délicat et difficile entre tous, de quoi trancher absolument la question pour le Sud-Ouest.

son premier *e* dans tout le territoire étudié ; il a pris le sens de « naître ».

150. Dans presque tout le Béarn ces mots ont pris la forme *'kade*, *'bade*. Le *d* s'est confondu avec le *t* intervocalique, par exemple dans **potère* > *pu de*, et dans les participes en *-āta* > *-ada*.

Mais au Nord-Est vers Garlin, Geaume, *d* latin aboutit à *z*, et *t* latin seul donne *d* : nos deux verbes sont *'kaze*, *'baze* ; et de même on a *'kreze credere*, *'beze uidere* ; *'nyzə nuda* ; *'huzi ka fodicare* ; — mais *pu de* **potere* ; *ba zyde euadutam*, *-adə -utam*, etc.

Sur une bande qui part des environs de Garlin, passe par Lembeye, suit la frontière du Béarn et de la Bigorre, et se dirige ensuite sur Luquet et Espoey, sur Lourdes et Argelès, on a *'kaje*, *'baje*¹. Le *d* latin étant tombé, les voyelles se sont trouvées en contact, et par un renforcement disjonctif, le *j* s'est produit (comparez les formes françaises telles que *œropejē*).

A Arrens on a *kɛi*, à Ferrières et Salies *kɛ* (*euudere* est remplacé dans cette région par *nascere* > *naʃ'e*). Cette forme suppose, comme *kaje*, la chute du *d* ; puis le *e* en contact avec *a* tonique s'est peu à peu fermé par dissimilation, jusqu'à *i* ; cet *i* a agi sur l'*a* comme toujours pour le faire passer à *ɛ*² et est ensuite tombé³.

151. Ce traitement prouve que jamais ni dans le territoire de *d* > *z*, ni dans celui de sa chute, *d* et *t* ne se sont confondus ; tandis qu'ils se sont confondus à l'Ouest de ce territoire.

10. — Le mot *Fenestra* (Carte 13).

152. Le latin *fenestra* se retrouve actuellement sous 4 formes au moins : *ar'ɾj:sta*, *hjɛ:stɿa*, *fai n:sto*, *fɛ n:stɿə*.

1. A Andrest : *'keje*, *'beje*, etc.

2. *lactem* > *lɛit*, *facio* > *hɛi*, etc., etc.

3. Dans cette région, on dit *h:t* « fait », *kw:t* « cuit », etc.

A. — fɛi'n:sto, fe'n:stɛɹə.

153. fɛi'n:sto, qui se trouve dans la plus grande partie du Béarn, et fe'n:stɛɹə, qui existe à Bayonne, n'appartiennent pas au développement normal du latin : ce sont, soit des importations venues d'un dialecte éloigné, soit des formes savantes : en Béarn le f devait tomber. L'invasion est d'ailleurs évidente, ce n'est en général que sur ma demande expresse et après m'avoir dit fɛi'n:sto, que j'obtenais l'une des formes bien béarnaises : ar'rj:stə, hj:stɛɹə ou kurre'teɹə¹.

Souvent les vieux conservent la vieille forme, les jeunes adoptent la nouvelle. A Asté le sens est différent : le vieux mot reste attaché aux vieilles lucarnes des anciennes maisons, le mot nouveau désigne les belles fenêtres des maisons neuves². — Ailleurs le mot ar'rj:stə a disparu, mais il en est resté le diminutif arris'tu, appliqué à une petite lucarne par laquelle on fait passer la tête des bœufs pour leur donner à manger.

B. — hj:stɛɹə.

154. hj:stɛɹə dérive de *fenestra* par la chute régulière de la nasale entre voyelles, d'où *feestra ; l'aspiration du f, et le passage de e en hiatus à i, j.

Cette forme existe à Lescun³, à Monein⁴, à Arudy, Izeste, Etchartès (canton de Láruns, près Ferrières, Hautes-Pyrénées) ; Ferrières, Arbéost, Arrens, Estaing (canton d'Aucun) ; Gez, Silhen (canton d'Argelès) ; Saligos (canton de Luz) ; Bagnères-de-Bigorre ; Asté (canton de Campan). Elle paraît donc appartenir au patois montagnard, tant de l'Est que de l'Ouest. En effet, si je ne l'ai pas trouvé plus souvent dans

1. Du moins dans le Béarn, car dans le Labedan 'hj:stɛɹə est mieux conservé.

2. Le maire d'Asté (80 ans ?) me disait : en yā mai'zū kj si hɛɹ an'sjinā, i ki nu sɛ paz bu', /'adā la fɛi'n:stā, ɔp ke l a pɛɹā l ar'rj:stā « dans une maison très ancienne, et qui on ne lui a pas nettoyé la fenêtre, on l'appelle l ar'rj:stā. »

3. D'après M. Larriq de Bédous et M. le curé de Gurmençon.

4. D'après M. le curé de Monein.

les vallées d'Aspe et de Barétous, c'est qu'elle a été remplacée par *kurre te.ɔ*, qui tend à son tour à être remplacé par *fri'n:sto*. *kurre te.ɔ* est la forme aspoise de l'adjectif verbal¹ du verbe *courir*, qui serait **kurre de.ɔ* dans le reste du Béarn. *corre-doir* en ancien Provençal. Le sens est bien conservé encore aujourd'hui, et un paysan me disait que le terme était bon « parce que les personnes curieuses couraient tout de suite à la fenêtre ». On comprend que ce sobriquet expressif ait remplacé l'ancien terme qui ne disait rien.

Monein et Lescun sont les témoins de l'ancienne extension du mot *hj:stja*.

La géographie de *hj:stja* ne correspond pas exactement avec celle de l'article, puisque Arthez-d'Asson et Asson disent *ar'rij:sta*.

C. — *ar'rij:sta*.

155. *ar'rij:sta* dérive de *fenestra* par la chute de la nasale et une de ces métathèses du *r* si fréquentes dans le Sud-Ouest, d'où **friesta* dont le *f* passe régulièrement à *h*. Mais devant *r* cet *h* est peu sensible, et **hri:sta* passe facilement à *rij:sta*; le *r* initial amène dès lors la prosthèse régulière d'un *a*², d'où *arrj:sta*.

156. Ce développement nous fournit un moyen de dater approximativement la divergence de traitement qu'a subi *fenestra*: la prosthèse de l'*a* n'a pu se produire qu'après une série de transformations; métathèse du *r*, aspiration du *f* en *h*, chute complète de ce *h*.

Or la prosthèse de l'*a* est un fait très ancien. Le cartulaire de Saint-Pierre de la Réole³ en offre des exemples dès 986, c'est-à-dire, si on tient compte du retard forcé de l'écriture sur la langue, que le fait était accompli au moins 40 ou 50 ans auparavant. Pour que *fenestra* ait suivi le même développe-

1. Voir sur cet adjectif verbal: Paul Meyer, *Encyclopædia Britannica*, article Provençal language; — Titkin, dans *Grundriss de Gröber*: — Bourcier, dans *Ann. Fac. Bordeaux*, 1890, p. 200.

2. *ar're* « rien » de *rem*, *arra'zim* « raisin », etc.

3. *Archives historiques de la Gironde*, V, et Luchaire, *Recueil*, p. 115: *arreitort*, acte de 986; *Orgemundo*, acte de 990; *arreinardo*, acte de 1026-1030.

ment, il fallait donc que la métathèse du *r* ait eu lieu assez longtemps avant cette date, pour que l'amuïssement complet du *f* ait eu le temps de se produire ; c'est-à-dire qu'on peut la reculer au bas mot jusqu'avant 850.

157. On pourrait dire, il est vrai, que la prosthèse du *a*, tout en commençant très tôt, a pu se continuer pour les *r* initiales secondaires qui entraient dans la langue. Mais on sait par ailleurs que l'aspiration du *f* est ancienne. Le plus ancien exemple écrit que j'en connaisse est de 1385. Le dictionnaire topographique de Raymond donne pour un hameau de Lescar les formes suivantes : *Flayoo*, 1319 ; *Flayon*, 1350 ; *Eslayoo*, 1384 ; *Eslayon*, 1675. Pour une commune du canton de Morlaas, Eslourenties-Dabant : *Florenties-Davant*, 1385 ; *Eslourenties-Davant*, 1402, 1546 ; *Eslourenties-Daban*, 1727. *Eslous*, commune de Lanrecaube-Meillac, est écrit *Flos* en 1385. Les formes qui présentent *s* ne sont pas autre chose que des graphies inverses, qui ont pour cause la confusion de *f* et de *s* en une seule prononciation, *h*. Le dictionnaire de Lespy offre un grand nombre de ces graphies inverses : *enla*, *enladure*, *enlambréc*, *enlame*, *enloucha* — *esla*, *esladure*, *eslambréc*, *eslame*, *esloucha*, sont ou des graphies ou des prononciations inverses qui dérivent de l'assimilation de *f*, *s*, *n* à *l*¹.

158. Voilà donc l'aspiration de *f* reculée au moins jusqu'au commencement du *xiv*^e siècle. Mais ce que montre cette graphie, c'est seulement la date où *f*+*l* et *s*+*l* se sont confondus ; l'une de ces consonnes pouvait avoir devancé l'autre. Or il est probable que *f* avait une avance considérable. Son aspiration couvre en effet tout le Sud-Ouest jusque vers la Garonne, et l'Espagne entière ; l'aspiration du *s* au contraire est sporadique et subordonnée aux sons voisins : en Espagne, le Nord ne la connaît pas ; en Gascogne, *s* subsiste toujours vers Salies, tandis qu'en Chalosse il disparaît devant toutes les consonnes sauf *t*. Tous les intermédiaires se retrouvent.

1. On sait qu'il y a non seulement des graphies inverses, mais des prononciations inverses ; *Furunculus* a donné régulièrement *ellurupk* ; plus tard, on a pu croire que c'était là une prononciation rapide pour *ezlurupk*, et on a rétabli cette forme, qui est usitée, par exemple, à Lescar.

On peut donc, en tenant compte toujours du retard de l'écriture sur la parole, reculer beaucoup l'aspiration du *f*. On peut en tout cas affirmer qu'elle est beaucoup plus ancienne que celle du *s*, et la date que j'attribuais à la prosthèse de l'*a* dans *arrj:sta* devient ainsi moins invraisemblable.

159. En résumé, la divergence du traitement de *fenestra*: *arrj:sta*, *hj:stja* peut remonter au latin, et ne peut guère avoir commencé après le *xii^e* siècle.

160. Il n'est pas téméraire, je crois, de dire que *ar'rij:sta* a été la forme de la Plaine.

J'ai déjà dit que *fai:n:sto* est une forme étrangère au Béarnais, et de plus douée d'un pouvoir envahissant dont on voit les effets dans les vallées. Nous pouvons donc dire que *fai:n:sto* recouvre une forme plus ancienne et régulière, soit *ar'rij:sta*, soit *hj:stja*. Or *hj:stja* ne se trouve actuellement qu'en pays de montagne, et *ar'rij:sta* la limite au Nord à Arthez, Capbis, Asson, ce qui semble faire de ces villages les derniers retranchements d'une forme autrefois générale vers le Nord. En outre, le dérivé *arris'tu* existe sur quelques points de la Plaine.

161. Les textes confirment ces inductions : on y trouve *frieste* (Lespy, au mot *frineste*), et je ne crois pas qu'on y trouve une forme analogue à *hj:stja*, ce qui prouve, si l'on se reporte à ce que j'ai dit sur le dialecte littéraire et les patois qui ont concouru à sa formation, que *frieste* (ou plutôt **fii:sta* en interprétant le *e* final) était usité en plaine. Or **fii:sta* est une des étapes de *fenestra* > *ar'rij:sta*¹.

1. On trouve, il est vrai, cette forme *frieste* dans des textes récents, et par conséquent d'une époque très postérieure à celle où la prosthèse de l'*a* s'est produite. Lespy en cite un exemple dans *Les Artistes en Béarn*, de Paul Raymond, qui ne contient pas, je crois, de textes antérieurs au *xiii^e* siècle. Deux explications sont possibles. Ou bien *frieste* n'aurait dans les textes relativement récents qui le conservent qu'une existence traditionnelle et ne répondant pas à une prononciation contemporaine : le langage littéraire aurait conservé dans la graphie une étape ancienne de l'évolution, tandis que les patois la continuaient jusqu'au bout. Ou bien la prononciation *fii:sta* a réellement existé, et s'expliquerait par une réaction exceptionnelle contre l'aspiration du *f*, réaction destinée à le préserver d'une chute inévitable devant *i*. La question ne pourrait être tout à fait élucidée que par l'étude de tous les mots ayant *fr* initial. Mais je crois ce groupe toujours dû à une influence littéraire ou étrangère. On voit dans les patois *frai* « frère », remplacer *rai*, *fuyt* « fruit » remplacer *hy:yt* : et de même *la flu* « la fleur » remplacer la *hlu*.

162. Je crois donc qu'on peut limiter l'histoire de *fenestra* entre les deux développements suivants :

$$\text{fenestra} \begin{cases} *frēesta & -*fri:sta & -*hri:sta & -*rj:sta & -arrj:sta \\ *fēestra & -*hē:stra & -*hi:stra & -hj:stja. \end{cases}$$

Ce qui est intéressant pour ma thèse, c'est de trouver la forme *ʰj:stja* en Labedan et en Aspe-Barétous ; la forme *ar'rj:sta* en Plaine et en Ossau.

11. — *La 2^e et la 3^e personne du singulier présent du verbe être* (Carte 1).

163. Dans tous les pays de Plaine que j'ai étudié, et en Ossau, y compris les Trois-Villages, la deuxième personne du pluriel du verbe « être » a la forme *k ɛs* ; la troisième est *k ɛi* ou *k ɛ*. Mais à Aramitz, Arette, Lourdios d'une part, d'autre part dans le Labedan et la Barège, c'est *ke des*, *ke'de*. Cette ressemblance entre les deux dialectes est une des plus frappantes, avec l'article, une de celles qui ont dès l'abord appelé mon attention.

Mais quelle peut bien être l'origine de cette forme bizarre ? Et tout d'abord, le *d* doit-il se rattacher au premier mot ou au deuxième ? Faut-il couper idéalement *ked es* ou *ke des* ?

164. Ce dernier point devrait être facile à fixer : il n'y a qu'à chercher les phrases où le verbe « être » n'est pas précédé de la particule *ke*, et à voir si le *d* existe ou non. A vrai dire, ces phrases ne sont pas très nombreuses, puisque le Béarnais actuel met *ke* avant tout verbe affirmatif ; il y a cependant l'interrogation simple, et les phrases où le verbe est précédé de *nū*, « ne pas », *se* « si », *un* ou *aun* « où », *kwan* « quand ».

165. Mais précisément, il y a hésitation et contradiction pour ces formes. A Arrens, et je crois ailleurs en Labedan, le *d* n'existe pas pour la forme interrogative ; on dit *eh las* ? « es-tu fatigué ? », *e las* ? « est-il fatigué ? », etc. En revanche, *nūdes* « tu n'es pas », *nūde* « il n'est pas » ; — *se'des* « si tu es » (ou « es-tu ? »), *se'de* « s'il est » ; — *un'des* « où es-tu ? » ; *un'de* « où est-il ? ».

A Arette, le **d** n'existe pas avec **aun** et **nu** : **aun es** « où es-tu ? », **aun e** « où est-il ? » ; — **n es pas** « tu n'es pas », **n e pas** « il n'est pas » ; — mais pour la forme interrogative il existe, à la troisième personne seulement : **ez arribat** « es-tu arrivé ? », **e'de arribat** « est-il arrivé ? ».

A Aramitz, la série est plus complète ; **edes** « es-tu », **ede** « est-il », **nudes pas** « tu n'es pas », **nude pas** « il n'est pas », **sedes** « si tu es », **sede** « s'il est ».

Au contraire, à Issos et à Lourdios, on dit bien **ke'de** « il est », mais à la deuxième personne on a la forme sans **d**, **k es** « tu es » ; le **d** ne se trouve dans aucune autre forme.

166. Il semble résulter de tout ceci, que le **d** faisait à l'origine partie du deuxième mot, et s'employait devant celui-ci ; et que plus tard la conjugaison a été régularisée par la suppression de ce **d**, qui s'est conservé seulement dans **kedes**, **kede** ; encore est-il en train de disparaître pour ces formes, la troisième personne résistant plus longtemps que la deuxième.

167. Cette hypothèse d'une plus grande fréquence de la forme avec **d** autrefois, me semble encore ressortir d'une histoire plaisante qu'on raconte dans le Haut-Ossau, pour expliquer l'origine du mot **bu'de** « beurre » (voir §§ 199 s.). La voici, telle qu'elle m'a été contée par un laitier de Béost — autant que je m'en souviens, car malheureusement je ne l'ai pas notée.

« Peu de temps après le déluge, les hommes, qui commençaient à se répandre sur toute la surface de la terre, possédaient des troupeaux de chevaux, de vaches et de moutons ; ils employaient le lait, mais ne savaient pas en faire de beurre. Un jour quelques-uns d'entre eux étaient allés à cheval traire des vaches qui paissaient sur une montagne assez éloignée ; ils ont mis le lait dans des vases en bois bien fermés, les ont chargés sur leurs chevaux, et sont rentrés chez eux. Quelle n'a pas été leur surprise, en ouvrant les vases, de voir flotter sur le lait des petites boules jaunes, de la forme et de la grosseur de noisettes ! C'était du beurre ; mais ils n'en savaient rien. Toutefois, l'un d'eux y a goûté ; et tout de suite il a dit : « **bu'de** », *c'est bon* ; car dans ce temps-là, au lieu de dire **k ã bu**, on disait **bu'de**. Les autres ont goûté aussi, et tous ensemble se sont écriés, **bu'de ! bu de !** De là vient que nous

appelons le beurre « **bu'de** ». — Je n'étais pas né quand c'est arrivé », a prudemment ajouté mon conteur, avec le sourire malicieux caractéristique des Béarnais.

Dans cette histoire fantastique, je suis convaincu qu'il y a un point de vrai, c'est l'emploi ancien de **bu'de** pour **k'ï bu**, qui ne peut pas avoir été inventé¹. Il ne faudrait pas croire, toutefois, que ce soit en Ossau qu'on ait pu dire ainsi; la forme **e** pour **ï** suffit à indiquer une origine étrangère. C'est évidemment une forme labedanaise: à l'époque où le conte a pris naissance, on devait dire **bu'de** en Labedan, et les auteurs ont voulu faire entendre, qu'à l'époque de l'invention du beurre on parlait comme les Labedanaïs.

Je crois donc pouvoir conclure que la forme du Labedan et d'Aspe-Barétous de ces deux personnes du verbe « être », était autrefois partout **des, de**.

168. Maintenant, d'où peut venir ce **d**? Serait-ce un son de liaison, destiné à éviter l'hiatus, et introduit par analogie à des cas où il est étymologique, comme **ad eam** « à elle » de *ad illam*? Mais la consonne de liaison labedanaise est **j**; au pluriel on dit **kej:m** « nous sommes », **kej:t** « vous êtes ».

Il est plus vraisemblable que le **d** appartenait d'abord à un mot qui précédait souvent **es, e**; qu'on l'a rattaché mentalement au deuxième mot au lieu du premier; et qu'alors il en est devenu partie intégrante. Plus récemment l'analogie des autres formes du verbe « être », où il n'y a pas de **d**, aura agi sur les deux personnes en question, et celles-ci ne se maintiennent plus que dans des expressions pétrifiées et de moins en moins nombreuses.

169. Mais quel est le mot précédent qui a ainsi prêté son **d**? — Il faut rejeter d'emblée celui auquel on est porté à penser tout d'abord en entendant dire **ke'des, ke'de**, le mot latin *quid*; car le **d** final de *quid* avait disparu longtemps avant que n'ait commencé l'habitude, toute récente, de placer cette particule devant les verbes.

Les deux seuls mots qui remplissent les conditions voulues sont *unde*, et *quando*. On a dû dire, en effet, quelque

1. Remarquer l'absence de la particule **ke**, dont l'emploi est récent comme je l'ai dit.

chose comme *und es « où es-tu ». Comme d'autre part le **d** devait tomber régulièrement devant consonne : **um bas** « où vas-tu », etc., on a pu très facilement le rattacher mentalement au mot suivant, et couper **un des**. Le **d** se sera ensuite généralisé.

170. Quoi qu'il en soit, il demeure que nous trouvons, ici encore, un fait très caractéristique et probablement ancien, commun aux parlers d'Aspe-Barétous et du Labedan, et qui ne paraît pas avoir jamais existé en Ossau, pas plus que dans la Plaine.

12. — *Le mot hominem* (Carte 1).

171. Dans toute la Montagne Ouest, de Parbayse et Monein au Nord, à Ogeu, Aydius et Lescun au Sud-Est et au Sud, et d'autre part dans le Barège, c'est **'omi**.

Dans toute la Plaine, en Ossau, y compris les Trois-Villages, dans le Labedan à Arrens, Gez, Silhen, c'est **'omi**.

La limite de **'omi** et **'umi** coïncide donc exactement entre Monein, Ogeu, Aydius et Lescun avec celle de **et**, **eia**.

172. **'umi** est la seule forme régulière, *ō* latin passant à **u** devant une nasale (Cf. *bōnus* > **bun**, *pontem* > **pun**, *montem* > **mun**).

Il y a bien sur les confins des Landes et du Béarn, une région où deux mots ayant *ō* + nasale échappent à ce traitement : on y dit **pon**, **lonk** (conservant par conséquent le timbre du latin classique).

Ces formes existent à Pimbo (canton de Geaume, Landes), Arzacq, Louvigny, Claracq, Ribarrouty, Mont. — Elles sont remplacées par **pun**, **lonk** à Latrille, Geaune, Castelnau-Tursan, Peyre, Piets, Caubios, Auriac, et probablement beaucoup plus près des villages cités en premier.

173. **'omi** serait donc régulier dans cette région ; mais on ne peut pas supposer que de là, il a envahi tout son territoire actuel. Quelle apparence y a-t-il que la forme spéciale à un territoire si petit et qui ne contient aucun centre important ait eu une pareille force envahissante ? Il est plus vraisemblable que **'omi** est une forme savante ou demi-savante

qui a envahi les patois de la Plaine à une époque déjà ancienne, comme elle continue de nos jours à envahir ceux de la Montagne.

174. Ce qu'il y a de sûr, c'est que la coïncidence rigoureuse de la limite de l'article et de celle de *umi* à l'Ouest, ne peut pas être l'effet du hasard. D'autre part, si dans le Labedan *omi* couvre une grande partie de la Montagne, cela tient sans doute à une influence littéraire moderne. L'unité générale du Labedan est telle, qu'en trouvant dans un ou deux de ses villages une forme dont la naissance est manifestement ancienne, dans d'autres une forme qui est celle de la Plaine, on peut conclure à coup sûr que la première, générale à l'origine, a été refoulée par la deuxième.

Nous trouvons donc, ici encore, un fait commun au Labedan et à Aspe-Barétous, inconnu en Ossau.

13. — *Mots à déplacement d'accent.*

175. J'arrive maintenant à un groupe de mots dont je dois dire un mot en général avant d'entrer dans des détails. Ils ont ceci de commun, qu'ils ont à la tonique une diphtongue, et que l'accent originairement placé sur l'élément qui était susceptible de devenir semi-voyelle, s'est porté dans une partie du Sud-Ouest sur l'autre élément. Ce sont les dérivés de *ouïcula*, *ranucula*, *agustus*, *pagensem*, et le mot qui signifie « hibou » dont l'étymologie m'est inconnue¹.

176. Pour ne prendre que les formes typiques et celles qui sont nécessaires à l'objet présent, on trouve dans une certaine région :

a'ufa, gra'ufa, a'us, pa'is, ga'hys ;

dans une autre :

ou'ufa, gra'ūfa, ou's, pa'is, gə'ys.

1. J'avais cru ces mots très importants pour ma thèse, considérant le déplacement d'accent comme ancien, datant de l'époque latine. M. Gilliéron m'a montré qu'il peut fort bien avoir été récent. Je les retiens néanmoins : ils sont intéressants en eux-mêmes, et à cause des tendances générales qu'ils indiquent.

177. Le déplacement d'accent a eu lieu aussi, mais sur tout le territoire, pour le mot *pavōrem*, qui se trouve écrit anciennement *paor*, *pagor*, *paho*¹ et qui est partout aujourd'hui *pou*.

La graphie *pagor* est très claire; elle indique un renforcement qui existe dans le Sud-Ouest pour d'autres mots analogues (*a'wufo a'gufo*; *gia'wufo, gia'gufo*), et prouve que le mot était anciennement accentué sur la finale. La graphie *paho* a également son analogue dans la prononciation d'Arudy: *gia'hufo*. Tout le Sud-Ouest a donc subi, pour ce mot, un recul d'accentuation qui n'est pas universel pour les autres.

178. D'autres mots nous montrent actuellement le même changement d'accent: *nidus* a donné *nit* en Béarnais commun; mais à Arudy il y a diptongaison: *niêt*. A Bilhères et Gère Belesen, l'accent se porte sur l'élément le plus différent de la semi-voyelle, et on arrive à *nîst* ou *nj:t*. A Lescun, *sex* a donné *siës* qui est devenu *sj:s* à Osse (§ 197).

179. Je vais maintenant prendre ces mots séparément, en glosant la carte, et en expliquant les formes.

A. — Grenouille (Carte 5).

180. Le mot « grenouille » a dans le Sud-Ouest des formes très variées, qui peuvent se classer en quelques types de développements.

181. *gia'ufa* dérive directement de *ramacula* par la prosthèse générale du *g* et la chute régulière du *n* médial. Elle s'est conservée dans divers villages de la vallée d'Aspe, Aydius, Bedous, Osse; puis entre Oloron et Pardies; à Orthez, Bonnut et dans la région intermédiaire. Dans ce même voisinage, elle s'affaiblit en *giufa* à Laurède, conformément à une tendance très marquée dans la région².

Elle se renforce au contraire en *gia'wufa* à Labouheyre, d'où par de nouveaux renforcements *gia'gufo* (Labouheyre) et *gia'bufo* (Aramitz). Les formes *gar'gufo*, *gur'gufo* (Lescun),

1. *Dictionnaire Lespy*, mot *pou*.

2. A l'antétonique, *eu*, *au* se réduisent toujours à *u*: *hu're*, ailleurs *hu're* « février », *u'ka* « oison », à côté de *a'uka* « oie ». De même aussi *ufa* pour *aufa* « brebis ».

engar'gufo (Gurmençon), prouvent que dans une partie de la vallée d'Aspe aussi, le hiatus a déterminé la formation d'un *w* disjonctif qui s'est renforcé en *g* ; une métathèse a ensuite mis le *r* et le *g* en contact.

182. Revenons maintenant à *grā'ufa* ou plutôt remontons à la forme ancienne, qui était nasalée par la chute du *n* : *grā'ufa*. En effet, celle des autres formes qui paraît en dériver le plus immédiatement, *'grāufa*, a généralement conservé la nasalité. On voit que le changement d'accent dont je parlais a eu lieu.

Cette forme est celle des confins du Béarn et de la Bigorre, entre Vidouze et Lourdes. Elle se trouve aussi à Barzun, Labatmale, Bénéjacq, Buzy, Bescat, Hourat, S. Colonne, Arthez d'Asson et Aas. Deux formes en dérivent. La première est *'grūfo*, formée par un simple arrondissement de l'*a* dû à l'*u* suivant : on la trouve au Nord et à l'Ouest de *'grāufo*, vers Arzacq, Garlin, Aubous.

L'autre est *grī āufa*, qui se trouve en Ossan à côté de *grāufa*, et dans la plus grande partie de la Plaine, jusque vers Serres (canton d'Orthez), Doumy (canton de Thèze), Morlaas, Luquet.

183. *grī āufa* est embarrassant à expliquer. Cette forme me paraît devoir dériver de *'grāufa*. Pourtant nulle part le groupe *grā-* n'a donné *grīā-*¹.

C'est sans doute à *grī'āufa* que remonte la forme *grūfo* qui se trouve sur les confins de la Chalosse et du Béarn, jusque vers Arthez : l'*a* a dû passer à *ε* comme dans les groupes *aī* (*factum* > *hēit*) et *īa* (*habebat* > **a bīa* > *a bē*).

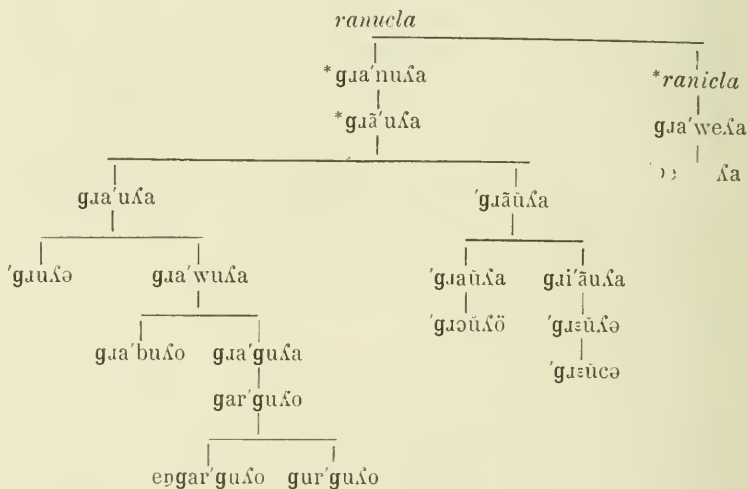
184. Quant à *grūfo* qui limite cette forme au Nord-Ouest, cette forme se rattache à *grūfo* par sa voyelle, et aussi par le *c*, qui dérive évidemment de *k* par un changement analogue

1. Ce n'est pas qu'il soit difficile de concevoir *grīā-* dérivant de *grā-*. M. Rousselot me suggère, de ce fait, sous toutes réserves, l'explication suivante : Les inscriptions de son système graphique montrent que lorsqu'une voyelle nasale suit une consonne, le nez est un peu en retard sur le larynx. Une voyelle nasale qui suit une consonne est donc à proprement parler une diphtongue naissante. La nasalité a d'ailleurs pour effet de rendre un son plus grave : *grāāufa*, pouvait donc facilement faire à l'oreille l'effet de *grāufa*, et de là à *grī āufa* le développement est normal. — On pourrait encore trouver d'autres explications, là n'est pas la difficulté. Mais ce que je ne m'explique pas, c'est que l'insertion du *i* ait eu lieu dans ce mot et pas dans d'autres.

à celui qui a amené **kas't:c** de *castellum*. Mais je n'ai vu aucun autre mot où cette transformation ait eu lieu ailleurs qu'à la finale. Il y a bien le mot **muca** « molle », mais ici le **c** est introduit par l'analogie du masculin **muc**, où il est régulier¹. Tandis que je n'ai vu nulle part qu'il y ait, ou qu'il y ait eu, un masculin **gruc**.

185. Enfin **gra'wela**, **gra'beſa**, dérivent évidemment de *ranicula*, variété de *ranucula* obtenue par substitution de suffixe. Ces formes se trouvent à Arrens, Arbéost et Ferrières, dans la vallée d'Azun.

186. La filiation des diverses formes du mot « grenouille » peut se figurer par le tableau suivant :



187. Le point intéressant, c'est que la position primitive de l'accent a été conservée en Azun et en Aspe-Barétous, et changée dans la Plaine, et en Ossau.

B. — *Brebis* (Carte 5).

188. Le mot latin *ouicula* se retrouve sous la forme **a wela**,

1. Dans la région où *ll* final a donné **t**, c'est généralement **mut**, **muda** qui montre une analogie semblable.

a'wefo, en Bigorre, à peu de distance de la frontière du Béarn; je l'ai notée de Riscle à Tostat.

A Juillan (canton d'Ossun) et dans les vallées d'Aspe et Barétous, jusqu'à Gurmençon, c'est wefa, wefo (gwefo à Les-cun).

L'a d'a'wefa comme celui d'a'ufa dont je vais parler, s'explique par la tendance dissimilative qui a fait dire aussi nau, de novem, plaû de plovet.

189. Parmi les autres formes, la plus ancienne qui soit actuellement conservée est a'ula dont l'u s'explique comme l'e de gra'befa, par une substitution de suffixe; c'est du moins l'avis de M. P. Meyer. Cette forme s'affaiblit en 'ufa, qui n'en est qu'une variante syntactique conservée dans la plupart des mêmes villages, et qui dans un petit nombre a remplacé la forme plus ancienne.

190. La limite de ces deux formes coïncide, d'Ogeu et d'Oloron au Gave, avec celle de gra'ufa. Puis elle tourne plus à l'Est jusqu'à Poey et Sauvagnon, retourne brusquement à l'Ouest, puis de nouveau à l'Est entre Labeyrie et Bonnet par Hagetmau, Geaune, Aire.

a'wufa, a'gufo, qu'on trouve sporadiquement, en sont des renforcements.

191. De a'ufa dérivent par un déplacement d'accent analogue à celui de 'graufa, la série 'aufa, 'oufa, 'ôfa, qui couvrent le Labedan, Ossau et la Plaine.

Voici donc le tableau historique de ce mot :

ouicula	—	a'wefa	—	wefa	—	gwefa
	↘	*ouucula	—	a'ufa	{	a'wufa — a'gufo ufa 'aüfa — 'oufa — 'ôfa.

La substitution de suffixe remonte sûrement très haut, certainement avant le ix^e siècle.

192. En comparant la carte de ce mot avec celle du précédent, nous constatons une ressemblance frappante, avec cette différence pourtant, que pour ce mot-ci la forme avec déplacement d'accent a envahi le Labedan presque tout entier.

C. — *Aoult*.

193. On a la filiation :

$$Agustus - *a'gust - a'ust \begin{cases} ust < \begin{matrix} ut \\ us \end{matrix} \\ 'aüst - 'oùst. \end{cases}$$

La forme avec recul d'accent est beaucoup moins générale ; elle se trouve dans deux territoires, l'un comprenant Ossau et la Plaine jusqu'à Lescar, et limité par Hourat, Lys, Nay et Morlaas à l'Ouest, et à l'Est toujours par la même ligne ; l'autre qui en est séparée par une large bande de (a) **us(t)** entoure Arzacq.

D. — *Pays*.

194. La filiation est :

$$Pagensem - pa'is \begin{cases} pɛ'is \\ païs - pɛïs. \end{cases}$$

Mes notes sont très incomplètes ; d'ailleurs il y a pour ce mot une grande incertitude. D'une manière générale **païs** est la forme labedanaise comme celle d'Aspe-Barétous ; **pɛïs** celle d'Ossau et de la Plaine.

E. — *Hibou* (Carte 5).

195. J'ignore tout à fait l'étymologie du mot patois signifiant « hibou ». C'est **ga'ys** ou **ga'hys** en Aspe-Barétous et dans le Labedan. Puis à l'Ouest la limite suit toujours celle de **et**, **era**, et tourne ensuite à l'Ouest vers Orthez.

On retrouve **ga'hys** et **ga'ys** à l'Est, sur la limite de la Bigorre. Au Nord, c'est **gɛ'ys**, à Samadet et Geaune, et dans le reste des Landes une foule d'autres formes, toutes accentuées sur la finale.

A l'intérieur de cette limite, c'est-à-dire en Ossau et dans presque toute la plaine béarnaise, l'accent a reculé sur la

première voyelle, on dit *gɛ̃ys* au Sud et à l'Est, *gɛ̃yf* au Nord et à l'Ouest.

Exception, bizarre au premier abord : Billères-en-Ossau dit *ga'hys*. C'est évidemment une forme aspoise, introduite par la route qui mène d'Aspe en Ossau à travers le Benou. Billères est en effet le premier village ossalois sur cette route.

196. La comparaison des quatre mots que nous venons d'étudier, est extrêmement suggestive. Non seulement nous voyons que pour chacun d'eux, il y a en somme concordance entre la Plaine et Ossau d'une part, entre le Labedan et Aspe-Barétous de l'autre ; mais ils nous montrent une *tendance générale* à conserver la position primitive de l'accent dans le Labedan et Aspe-Barétous, à reculer au contraire la place de l'accent dans la Plaine et dans Ossau. Il y a là une coïncidence qui serait tout au moins bizarre, même si elle ne venait pas s'ajouter à toute une série d'autres faits.

14. — *Le mot sex* (Carte 2).

197. Dans tous les dialectes de la plaine que j'ai étudiés, en Ossau, y compris les Trois-Villages, et en pays de montagne au moins jusqu'à Gurmençon et Ogeu à l'Ouest, Arthez d'Asson, Gez, Silhen, Argelès à l'Est, le mot latin *sex* se trouve sous la forme *fɛ̃is*.

A Lescun, Etchartès, Ferrières, Arbéost, Arrens et Saligos, c'est *'si:s*. A Osse et à Estaing, *sjes*.

Le tableau suivant résume la parenté de ces formes.

$$\begin{array}{lcl} \text{sex}^* & - & \text{sɛ̃is} - * \text{sɛ̃is} \end{array} \left\{ \begin{array}{l} \text{'si:s} - \text{'sjɛ̃s.} \\ * \text{sjɛ̃is} - \text{fɛ̃is.} \end{array} \right.$$

198. Le *i* issu du *k* de *sex* (*seks*) a produit la diptongaison de l'*ë* (cf. *lëctum* > *lɛ̃it* pour **li:it*; *mëdius* > *mjɛ̃i*; *hëdera* > *ɛ̃idra* ¹ *ɛ̃ira jɛ̃ira*, etc., etc.).

1. Cette forme s'est conservée dans la vallée d'Aspe, du moins à Osse.

sis montre que l'accent portait sur le premier élément de la diptongue ainsi formée, et le mot, après avoir simplifié sa triptongue par la chute du *i* final, s'est conservé longtemps en Aspe et en Labedan. Ce n'est qu'à une époque récente, qu'a eu lieu dans plusieurs villages un déplacement d'accent¹ qui a fait passer *'sis* à *sj:s*. Au contraire, *f^zis* indique qu'à une époque ancienne, antérieure à la chute du *i*, mais que je ne peux pas préciser autrement, l'accent s'était déplacé, d'où *sj:is*. Le groupe *sj* devait dès lors passer à *f*, comme dans *adi'fat* « bonjour » de *a 'diu si'ats* « à Dieu soyez ».

15. — *Le mot beurre.*

199. Le mot latin *butyrum* a donné deux formes bien tranchées : *bu'de*, qui suppose un primitif **butērūm* ; et *byrre*, qui vient de *'butīrum* comme le français *beurre* et l'italien *burro*.

Il y a donc ici, non pas glissement d'accent comme dans la catégorie de mots que je viens d'étudier, mais un véritable déplacement d'accent remontant au latin².

200. *bu'de* est la forme actuellement employée en Labedan. Elle l'est encore, quoique moins que *byrre*, dans le Haut-Ossau³. A Bescat, Hourat, Mifaget, Haut de Bosdarros, elle existe encore à l'état de souvenir ; mais dans l'usage, *byrre* l'a, je crois, tout à fait remplacé. A Arudy, les vieux mêmes ne se rappellent pas avoir jamais entendu dire *bu'de*. Enfin dans la vallée d'Aspe, le seul endroit où j'ai pu retrouver les traces du mot ancien, c'est Lescun, « où », m'écrit M. le curé de Gurmengon « on disait autrefois *bouté* ». — En effet, *bu te*

1. Voir § 178.

2. Comparer l'italien *butirro* à côté de *burro*.

3. Le maire d'Aste-Béon me disait : « *'wɛi ep'gwɛ:ia ad a kestez bi'laʒez de haüt, bjost, lu bia de haüt, la'yns di'ʒu e as, ke 'parlan eu du de.* » « Aujourd'hui encore, à ces villages d'en haut, Béost, Louvie-Soubiron, Laruns peut-être et Aas, on parle du *boudé*. » — M^{me} Berdou, 83 ans, me disait : « *ansjena'men ke di'z:n lu bu'de.* » Voir aussi § 81 l'histoire de *bu'de* à Pé de Hourat. — On a vu plus haut (§ 167) l'histoire pittoresque par laquelle on rend compte de l'origine de ce mot.

serait la forme aspoise de ce mot, d'après ce que nous avons vu au paragraphe 136.

201. — La simple présence de *bu'de* à Hourat, Mifaget, et surtout Haut de Bosdarros, prouve que ce mot n'est pas spécial aux hautes vallées, et fait supposer qu'il était autrefois beaucoup plus répandu. Cela est confirmé par la puissance d'invasion dont est doué *byrre*. *bu'de* paraît aussi avoir existé dans le pays de Foix, car on trouve *boder* dans l'*Elucidari* et la traduction d'Albrecassis. M. Lespy, consulté à ce sujet, m'a écrit : « *Boudé* est le vrai mot béarnais ; *burre* nous est venu du dehors, il est d'un usage bien plus fréquent que *boudé*. »

Ces faits sont intéressants en ce qu'ils nous montrent le recul certain d'un mot qui avait autrefois un domaine considérable, devant un autre, venu sans doute du Nord¹. Autrement, il n'y a rien à tirer de la répartition géographique de *bu'de-byrre* au point de vue de ma thèse.

16. — *Venir, tenir.*

202. Comme pour le mot *bu'de-byrre*, nous pouvons suivre pour la conjugaison de ces verbes l'invasion de formes se propageant de proche en proche.

A l'origine, tant dans le Béarn que dans la Bigorre, la conjugaison de ces verbes avait perdu la nasale, avec nasalisation de la voyelle précédente — nasalisation qui a ensuite disparu dans une partie de la région. — Cette chute de la nasale est régulière entre deux voyelles. C'est un fait très ancien, car il s'est produit avant la chute de la voyelle intertonique, qui a pu dès lors se conserver dans certains cas ; c'est ainsi qu'on a *se'mjā* (ou *su'mjā*, *sa'mjā*) « semer », de *seminare*, le *i* s'étant conservé sous la forme *j* ; de même *ezdeju'ā* (vers Labouheyre *ehdiu'ā*) de **exdisjejunare*. Je pense que la chute de la nasale a dû se produire avant le *vi*^e ou au plus tard le *vii*^e siècle.

203. Mais la conjugaison sans nasale a reculé et continue de reculer devant une autre conjugaison, dont j'ignore le lieu

1. On sait que les Béarnais rendent par *y* le *œ* d'un mot français, § 33. Comparer, toutefois, le mot basque *burra*.

d'origine, et qui a partout conservé la nasale. Je donne ici en regard, la conjugaison sans nasale à Osse et à Arrens, et la conjugaison de la Plaine.

	OSSE		ARRENS	
	1 ^o <i>venir</i> .			
Infinitif.	bi	bī		'bjene
Présent.	ke bāi	ke bēpk. ke bēj, ke bēi		ke 'bjeni
	ke bes	ke bēs		ke 'bjenes
	ke be	ke bē		ke bjen
	ke bim	ke bēm		ke bje'nem
	ke bits	ke bēt		ke bje'net
	e ben	ke bēn		ke 'bjenen.
	2 ^o <i>tenir</i> .			
Infinitif.	ti	tī		'tjene
Présent.	ke tēi	ke tēpk, ke tēj, ke tēi		ke 'tjeni
	ke tes	ke tēs		ke 'tjenes
	ke te	ke tē		ke tjen
	ke tim	ke tīm		ke tje'nem
	ke tits	ke tīt		ke tje'net
	ke ten	ke tēn		ke 'tjenen.

204. La conjugaison moderne ne paraît nulle part avoir déplacé l'ancienne tout d'une pièce. Partout où on peut suivre la marche de l'envahissement, on voit que certaines formes sont remplacées avant d'autres. Je n'ai pas les données nécessaires pour présenter de cet envahissement un tableau à peu près complet; voici cependant quelques faits.

A Aas-en-Ossau, on trouve chez les vieux les conjugaisons suivantes :

bi	'tjene
ke bjepk	ke tjepk
ke bjes	ke tjēs
ke bje	ke tje
ke bjem	ke tje'nem
ke bjets	ke tje'nets
ke bjen	ke 'tjenen.

On voit que la conjugaison ancienne a été conservée intacte pour *venir*, tandis que pour *tenir* la conjugaison moderne a envahi l'infinitif et le pluriel. Chez les jeunes, la conjugaison ancienne est à peu près perdue.

A Garmençon-en-Aspe, *venir* se conjugue ainsi :

	'bjene	
ke bjei, ke 'bjeni		ke bje'nem
ke bjes, ke 'bjenes		ke bje'nets
ke bje		ke 'bjenen.

Ainsi l'invasion est complète pour le pluriel, et en voie d'accomplissement pour les deux premières personnes du singulier ; la troisième du singulier est restée intacte.

De même à Arudy-en-Ossau, les vieux disent encore :

ke bjeɲk, ke bjei	ke bje'nem
ke bjes	ke bje'nets
ke bje	ke 'bjenen.

tandis que les jeunes ont introduit *n* partout.

A Buziet et à Précilhon, on emploie toujours pour *tenir* la forme avec nasale, sauf à la troisième personne du singulier.

A Boeil, Bezing et Monein, on dit encore à l'infinitif *bje* et *tje*, mais plus souvent 'bjene, 'tjene.

A Pontiacq, d'après M. le curé, la troisième personne du pluriel seule a le *n* : ke 'bjenin.

A Hourat, M. Ort dit encore *bje*.

205. Même là où la conjugaison sans nasale a complètement disparu, on voit par des expressions pétrifiées qui n'ont plus avec le verbe d'où elles viennent qu'un lien vague, que la conjugaison actuelle est due à une invasion. On dit dans tout le Béarn, dans la Chalosse et dans une partie des Landes, 'sabi ou sai « viens ici » ; sa'bjēt « venez ici », tjet ou tjets « tenez ».

206. Deux choses ressortent clairement de ces faits, si incomplets qu'ils soient :

1° La conjugaison de *venir*, *tenir*, avec chute de la nasale, a eu autrefois une grande extension. Elle a reculé et continue à reculer devant une conjugaison qui a gardé la nasale.

2° C'est au pluriel que l'invasion commence ; elle s'empare ensuite du singulier, probablement de la première personne d'abord ; en tout cas c'est la troisième personne qui résiste le plus longtemps.

Remarque sur l'invasion de formes.

207. En comparant l'invasion de *'bjene*, *'tjene*, à celle de *byrre*, et de *fai'nstö*, on voit que la Plaine est toujours envahie en premier, et que l'invasion remonte ensuite les vallées, mais pas avec une absolue régularité. La facilité des relations favorise l'invasion. Ainsi Hourat et Mifaget sont sensiblement plus résistants qu'Arudy, puisque *bje* vit encore à Hourat chez un homme de 50 ans, tandis qu'il est perdu chez un octogénaire d'Arudy. Bescat même, quoique situé plus près de la Plaine qu'Arudy, est moins facile à envahir. Comme à Hourat et à Mifaget, on s'y souvient de *bu'de*, qui n'existe plus à Arudy même dans le souvenir des vieux.

Enfin si Aspe conserve un peu mieux la conjugaison *bi*, *ti*, qu'Ossau, en revanche *bu'te* s'y est presque complètement perdu, tandis que *bu'de* se dit encore dans le Haut-Ossau.

208. Ceci prouve encore ce que j'ai déjà avancé (§§ 105-107), à savoir que *lu*, *la* d'Ossau, à côté d'*et*, *eja* d'Aspe et des Trois-Villages, ne peut pas s'expliquer par une invasion de formes.

209. On remarquera aussi qu'une invasion se fait d'une manière très irrégulière, en laissant des îlots derrière elle. Ceci prouve que la limite de *'umi* et *'ömi* qui coïncide exactement avec celle de *et*, *eja* et *lu*, *la*, et de bien d'autres faits, ne peut pas être due à une invasion de ce genre; ce sont bien les formes propres, l'une au dialecte montagnard, l'autre au dialecte de la Plaine.

17. — *Parfait de la 1^{re} conjugaison* (Carte 5).

210. Ici encore je dois dire à mon grand regret que mon enquête est tout à fait insuffisante. J'avais cru pendant ma tournée que le parfait n'avait d'importance que vers la Bigorre, où il pouvait servir de limite au lieu d'origine possible des Ossalois. Je me suis aperçu en revoyant mes notes que son histoire dans tout le Sud-Ouest est aussi intéressante

que compliquée. Une enquête assez considérable, entreprise par lettres, n'a pas donné les résultats que j'attendais : l'un de mes correspondants m'a répondu par le parfait composé, un autre par l'imparfait; un troisième ne m'a donné qu'une seule personne. Il faut ajouter que même sur place, une enquête de ce genre est particulièrement délicate, à cause de la facilité avec laquelle les formes se mélangent. Je me bornerai donc à un très petit nombre de remarques, qui me paraissent sûres.

211. A l'Est d'une ligne qui englobe Roquefort, Castandet, Aire, Viella, Madiran, Moncaup (canton de Lembeye), Montaner, on trouve la conjugaison suivante :

ke kan'tsi
ke kan'ts
ke kan'tsk
ke kan'tsm
ke kan'tst
ke kan'tsn.

En Aspe-Barétous et Ossau, on a un parfait bien différent :

ke kan'tsi
ke kan'tas
ke kan'ta
ke kan'tam
ke kan'tats
ke kan'tan.

M. P. Meyer considère le premier type comme dû à l'envahissement du parfait de la première conjugaison par celui de verbes tels que *dare*, *stare*. Le deuxième vient très régulièrement du parfait en *-āvi*, qui devait donner *-ai* par la chute du *v*, et aboutir à *-si*, le *i* faisant toujours passer *a* à *ε*¹.

212. Entre ces deux types s'échelonnent une foule d'intermédiaires.

A Pontiacq, Oursbelille, Gayan, Talazacq, Siarrouy, Pontiacq, Arrens, Silhen, Saligos, Arbéost, Ferrières, Arthez d'Asson, Asson, Monein, Précilhon, Gurménçon, on a la

1. Comparez *lactem* > *lait*, *factum* > *fait*, *facio* > *fi*, *habeo* > *ai*.
A Arrens, *cadere* a donné *kai* par * *kae*, *kai*.

même conjugaison qu'à Roquefort-Montaner, sauf que le **k** manque à la troisième personne.

ke kan'tɛi	ke kan'tɛm
ke kan'tɛs	ke kan'tɛt(s)
ke kan'tɛ	ke kan'tɛn.

Mais à Gurmençon on trouve aussi la conjugaison en **-a** ; à Monein, Arthez d'Asson, Asson, etc., la troisième personne du singulier est indifféremment en **-ɛ** ou en **-a**.

Enfin dans une foule de localités, on a certaines personnes avec **-ɛ**, d'autres avec **-a** ; alors la troisième personne du singulier est presque toujours en **-a**. Ainsi à Lescar, Riupeyrus, Luquet, Ger, Clèdes, Rebenacq, etc., on dit :

ke kan'tɛi	ke kan'tɛm
ke kan'tɛs	ke kan'tɛt
ke kan'ta	ke kan'tɛn ou kan'tan.

Ce n'est qu'à Garlin que, d'après l'instituteur, M. Casteg, on trouverait un type ayant **ɛ** partout sauf à la troisième personne du pluriel. A Lembeye ce sont la deuxième et la troisième personne du singulier qui sont en **-a**. A Casteide Candau, c'est la troisième du singulier et du pluriel. A Arthez, toutes les personnes sont en **-a**, sauf la première du singulier et la deuxième du pluriel.

213. Si toutes ces formes sont authentiques, nous sommes en présence d'un grand désordre dans la conjugaison. A la vérité, je ne suis pas bien sûr, ni de mes notes, ni de celles qu'on m'a fourni ; certains types de mélange, celui de Garlin par exemple, pourraient résulter de la coexistence dans une même localité de deux formes de parfait, employées l'une par les vieux, l'autre par les jeunes. Mais en tout cas, une chose est certaine ; c'est la troisième personne du singulier qui est le plus rarement en **-ɛ**.

214. Quant à l'origine de ces formes si diverses, une chose saute aux yeux tout d'abord, c'est que le parfait est soumis à des actions analogiques. Mais d'où vient l'analogie ?

Trois hypothèses se présentent :

1° Extension géographique du parfait en **-ɛ** — quelle qu'en soit l'origine — qui aurait rayonné de l'Est vers l'Ouest ;

2^o Action analogique, dans chaque localité, du parfait de *dare, stare* ;

3^o Action analogique, dans chaque localité, de la première personne du parfait de la première conjugaison.

215. J'avais cru d'abord que la première hypothèse était la plus probable. Mais si elle était vraie, l'invasion aurait dû se faire de proche en proche, et les formes en *-s* devraient être de plus en plus rares à l'Ouest. Or à Saint-Agnet, Portet, Aurious, Lembeye, Vidouze, Monségur, Riupeyrus, Abère, Luquet, Ger, c'est-à-dire tout près de la région à troisième personne en *-s*, on a une ou plusieurs formes en *-a* ; tandis qu'à Gurmençon, Monein, on a *-s* à toutes les personnes.

216. La deuxième hypothèse n'est pas plus plausible. En Béarn, le parfait de *dare, stare*, ne peut pas avoir agi sur les autres. Car dans beaucoup de localités, on dit avec *e* fermé :

k es'teĩ	ke dei
k es'tes	ke des
k es'te	ke de
k es'tem	ke dem
k es'tet	ke det
k es'ten	ke den ¹ .

Cette conjugaison se trouve à Pontiacq, Ger, Lalongue, Monein, Précilhon, Herrère, localités où le parfait de la première conjugaison est en *-s* soit à plusieurs personnes, soit partout. De plus, *es'teĩ, dei*, loin d'être doués d'un pouvoir envahissant, sont sujets au contraire à l'invasion analogique d'autres parfaits. A Orthèz, à Samadet, *es'ta* a adopté le parfait en *u* :

k es'tuĩ	k es'tum
k es'tus	k es'tuts
k es'tu	k es'tun.

A Monein, Lalongue, ce parfait existe à côté de *k esteĩ*. A

1. Il n'en est pas ainsi partout. En Azun, c'est *k estiĩ, -s, -s, -sm, -st, -n* ; *ke di*, etc. — L'*e* est étymologique pour la première personne. *ẽ + i* donnant *ei*, comme *a + i* donnent *ai*. Aux autres personnes c'est *ẽ* qui est étymologique. La première personne a donc agi sur les autres dans le premier domaine ; les autres ont agi sur la première dans le second.

Casteide Candau, on a la même invasion, mais une forme un peu différente :

k es'ty	k es'tum
k es'tys	k es'tuts
k es'tu, k es'te	k es'tun, k es'ten.

217. Reste l'hypothèse d'une invasion analogique de l'*ε* de la première personne. Sur le conseil de M. l'abbé Rousselot, j'ai recherché comment marche en général l'analogie dans le Sud-Ouest. Il y en a, pour ne parler que du parfait, deux genres bien différents. Dans les Landes, le *r* de la 3^e personne du pluriel s'est généralisé à toutes les personnes, sauf la troisième du singulier ; on dit à Labouheyre, Sainte-Eulalie, Saint-Paul-en-Born, Pontenx, Escource, Commensac, Trensacq, Sore¹ :

ke kan'təri	k a'wuri	ke fi'niri
ke kan'tərəs	k a'wurəs	ke fi'nirəs
ke kan'tət	k a'wut	ke fi'nit
ke kan'tərəm	k a'wurəm	ke fi'nirəm
ke kan'tərət	k a'wurət	ke fi'nirət
ke kan'tərən	k a'wurən	ke fi'nirən.

Il y a donc ici action de la troisième personne du pluriel sur les autres, à l'exception de la troisième du singulier, qui est toujours la plus résistante de toutes.

218. D'autre part, dans la Chalosse, le parfait en *-uĩ* passe à *-uĩ*, puis à *-yĩ* ou *y*, par assimilation de l'*u* au *ĩ* avec chute de ce dernier. Malaussanne est dans la période de transition².

L'*y* ainsi formé envahit les autres personnes, mais en respectant la troisième du singulier : à Clèdes, Mant, Peyre, on dit :

ke pu'dy(i)	ke pu'dym
ke pu'dys	ke pu'dyt(s)
ke pu'du	ke pu'dyn.

219. La simple comparaison du parfait en *-y*, *-u*, avec celui en *-ε*, *-a*, suffit à montrer que pour l'un comme pour l'autre,

1. La conjugaison en *-zi*, *-zs*, *-z* subsiste vers Commensac, Le Sen, Geloux, Arjuzaux. — Presque toutes mes notes sur la conjugaison dans les Landes sont dues à M. Arnaudin.

2. Le *i* final a pu soit persister, soit être rétabli par analogie.

c'est la première personne qui a peu à peu envahi le reste de la conjugaison, excepté la troisième du singulier. C'est ce qui ressort admirablement du tableau suivant des deux parfaits tels qu'on les trouve ensemble à Clèdes :

ke ka'zy	k a'nɛ
— ys	— ɛs
— u	— a
— ym	— ɛm
— yts	— ɛts
— yn	— ɛn.

C'est aussi, à n'en pas douter, la vraie explication des formes de parfait où on trouve *-ɛ* à certaines personnes et *-a* à d'autres.

220. Il va de soi que la troisième personne du singulier peut finir par succomber aux attaques de l'analogie, de sorte qu'on arrive à la conjugaison toute en *-ɛ* de Gurmençon, Moinein, et des confins de la Bigorre. Je n'ose pas dire que sur les confins de la Bigorre cette conjugaison soit sûrement due à l'analogie de la première personne ; peut-être y provient-elle de l'analogie de *dědi*, *stěti*, etc. ; un même résultat peut être obtenu par deux procédés différents. Mais en Béarn, ce n'est certainement pas cette analogie qui est en cause¹.

1. Voir sur le parfait dans les textes, Bourciez. *La conjugaison gasconne* (Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux, 1890).

CHAPITRE II

LES DIALECTES DANS LE SUD-OUEST (Carte 6).

220. Dès 1875, c'est-à-dire à une époque où les études dialectologiques étaient encore bien dans l'enfance, M. P. Meyer avait en quelque sorte vu par avance et appliqué la méthode de cette science ; il l'avait, au cours de sa discussion avec M. Ascoli, formulée avec une netteté lucide¹. Depuis, ses idées, discutées bien des fois, ont été reprises notamment par M. Gilliéron², qui en a démontré l'exactitude dans un exposé plein de connaissance pratique et de faits. Enfin la théorie ou plutôt le fait concret de l'*indépendance des caractères linguistiques* a été résumé avec une clarté convaincante par M. G. Paris³. C'est aujourd'hui un des axiomes dialectologiques les mieux établis. Il revient à dire qu'une limite dialectale est un fait anormal, et résulte toujours, soit d'une frontière naturelle, soit d'une limite sociale, soit d'une influence littéraire, soit d'un déplacement de population, ou d'une autre cause perturbatrice.

221. Me conformant aux principes de M. Meyer, j'ai cherché dans ce qui précède, « non pas à tracer des circonscriptions marquées par tel ou tel fait linguistique, mais à indiquer sur quel espace de terrain règne chaque fait ». Je me suis efforcé en même temps de dater ces faits d'une façon approximative. J'ai voulu « faire la géographie [historique] des caractères dialectaux plutôt que celle des dialectes ».

Je vais maintenant envisager d'ensemble les limites de

1. *Rom.*, IV, 291.

2. *Rom.*, XII, 393.

3. *Les parlers français*, discours prononcé au Congrès des Sociétés savantes, 1888.

caractères que j'ai tracées ; examiner leurs concordances et leurs divergences ; voir en un mot s'il résulte de leur superposition des *dialectes*, ou bien si leur enchevêtrement ne laisse place à aucune unité linguistique.

222. Un simple coup d'œil sur l'ensemble de mes cartes, ou mieux sur la carte générale qui résume la concordance des limites (n° 6), montre à ce point de vue une profonde différence entre le Nord et le Sud de la région.

Au Nord du Grand Gave, « les phénomènes linguistiques ne s'accordent point entre eux pour couvrir la même superficie géographique. Ils s'enchevêtrent et s'entrecoupent à ce point, qu'on n'arriverait pas à déterminer une circonscription dialectale ». Tout au plus y a-t-il, vers la Chalosse et surtout vers la Bigorre, une marche plus rapide des caractères, c'est-à-dire, pour emprunter un terme à la peinture, une ligne fondue au lieu d'un modelé.

Au Sud, tout au contraire, les limites dialectales sont nombreuses et parfois très fortes. Elles séparent l'un de l'autre des territoires, dont la plupart, considérés séparément, présentent à leur tour l'enchevêtrement de caractères que nous considérons comme caractérisant le développement normal ; mais l'un de ces territoires — la vallée d'Ossau — se fait remarquer par son unité linguistique relative, surprenante surtout en pays de montagnes.

223. Mais voyons les faits en détail¹.

Voici d'abord le tableau des concordances dans l'ensemble du pays : région montagneuse et plaine :

1. Dans les tableaux suivants, je ne donne en général que les formes régionales et dépouillées des accidents trop locaux qu'on trouvera pour la plupart au chapitre n. — Dans la première colonne, je donne entre parenthèse le mot français ou l'ancêtre roman des formes patoises, lorsque j'ignore l'étymologie ou que c'est plus commode.

	LABEDAN	ASPE-HARÉTOUS	TROIS-VILLAGES	OSSAU (Moins les 3 villages, Buz', Rébénac, Lys, Hourat, Mifaget.)	PLAINE
<i>illum</i>	et; ed 'arbe	et; -er 'arbe	et; -ed 'arbe	lu	lu
<i>illam</i>	'era	'era	'era	la	la
<i>fenestra</i>	'hjestä	'hjestä	'hjestä	ar 'rjestä	ar 'rjestä
<i>caderv</i>	käi, ke	kade	kade	'sies, sjes	kade, kaze
<i>sex</i>	'sies, sjes	ke'des	'sies, sjes	'sies	'sies
<i>es</i>	ke'des	ke'de	ke'des	ke's	ke's
<i>est</i>	ke'de	ke'de	ke'de	ke'ei	ke'ei
<i>hominem</i>	'umi, 'omi	umi	umi	'omi	'omi
<i>alter</i>	'aüte	'aüte	'aüte	'aüte	'aüte
<i>capra</i>	'krabä	krapä	krabö	krabö	krabö
<i>comparare</i>	kum'pa	kum'ba	kum'ba	kum'ba	kum'pa
<i>plantare</i>	plan'ta	plan'da	plan'da	plan'da	plan'ta
<i>lingua</i>	lep'kä	lweggä	lweggö	lweggä	lengö, lweggö
<i>hunc ad horam</i>	ap'kora	ep'gwäiä	ep'gwäiö	ep'gwäiä	ep'gwäiö, ep'kwäiö
<i>pagensem</i>	pa'is	pa'is	pa'is	pa'is	pa'is
<i>(hibou)</i>	ga'hys	ga'hys	gä'ys	gä'ys	gä'ys
<i>outeula</i>	a'weä, 'wä	'weä	'wä	'wä	'wä
<i>agustus</i>	(a)'us(t)	(a)'us(t)	us(t)	us(t)	us(t)
<i>rancula</i>	gä'beä	gä'wä	gä'huä	'gä'huä	'gä'huä
<i>canläü</i> (voy. tonique)	-ä	-a	-a	-a	-a, -ä
<i>castellum</i>	kas'tet	kas'tec	kas'tec	kas'tec	kas'tet
<i>castellos</i>	kas'tets	kas'tet, f	kas'tets	kas'tets	kas'tets
<i>(f + s)</i>	-i f	-i f	-is	-is	-i f
<i>-tis</i>	-t	-ts	-t	-ts	-t
<i>(i initial)</i>	j	j, 5	5	5	j, 5
<i>(i medial)</i>	j	j	ä	ä	j, 5
<i>-aticum</i>	-ajje	-ajje, -adze	-a-ä	-a-ä	-ajje, -adze
<i>-a posttonique</i>	-ä	-ä, ö	-ö	-ä	-ö

224. Ce tableau apprend bien des choses :

1° Il montre entre le Labedan et Aspe-Barétous une unité de développement qui prouve avec évidence l'union ancienne de ces patois par l'intermédiaire d'Ossau. *Fenestra, sex, es est, hominem, pagensem, agustus, ouicula, ranucula*, sont en effet traités de la même façon ou de façon analogue; et pour j, le développement en est presque au même point. Or la plupart de ces faits sont anciens, probablement antérieurs, ou de peu postérieurs, à l'époque présumée de l'invasion. La concordance de développement interrompue par Ossau ne peut donc s'expliquer que par un commencement de développement en commun, ou par des prédispositions communes qui ont agi même après la séparation, et peuvent agir encore aujourd'hui¹. Quant aux points, quelques-uns anciens, sur lesquels le Labedan diffère d'Aspe-Barétous, ils ne prouvent pas à l'encontre, car il est clair que, à côté des faits généraux à toute la chaîne, il devait y en avoir de spéciaux à chaque vallée.

2° Il montre aussi que les Trois-Villages sont le reste de l'ancienne population de la vallée; *hj:stjā* en effet les rattache aux deux autres groupes montagnards et les sépare d'Ossau, presque aussi nettement que l'article; *gja'hułō* (qui dérive comme *gja'bułō* en Barétous, *gar'gułō*, *eggar'gułō* en Aspe, de *gja'ułā*), les rattache au groupe de l'Ouest; tandis que la forme intervocale de l'article *ed* et la désinence verbale de la deuxième personne du pluriel *-t* les rattache au Labedan².

Ici, ce sont des faits relativement récents, je le crois du moins, sur lesquels je m'appuie; mais on ne peut attribuer cette concordance qu'à l'action de cette prédisposition dont j'ai parlé; et ce dont on peut s'étonner, c'est qu'elle ait été assez forte pour résister tant d'années après à la force énorme de l'environnement.

Rien de plus naturel que l'accord complet de développement, qui, sur tous les autres points, existe entre les Trois-

1. Sur cette question des prédispositions linguistiques, voir l'appendice I.

2. *gjahułō* n'existe, je crois, qu'à Arudy, *-t* au lieu de *-ts* n'existe qu'à Castet. Mais l'identité du patois des Trois-Villages étant attestée par l'article et *hj:stjā*, on peut considérer comme certain que l'absence de ces formes dans les autres villages est due à l'influence de l'environnement, qui a vaincu, ici sur un point, là sur un autre.

Villages et Ossau, et le désaccord, sur certains de ces points, entre les Trois-Villages et les deux autres groupes montagnards. Il y a eu, en effet, un fait extérieur considérable qui est venu modifier les prédispositions intérieures des Trois-Villages : c'est l'invasion. Mis en contact à une époque où le latin n'avait subi qu'un petit nombre de modifications, et des modifications générales pour la plupart à un territoire étendu, les deux patois d'Ossau ont dû se greffer l'un à l'autre d'autant plus facilement qu'il n'y avait entre eux qu'un petit nombre de différences. Ils devaient aisément s'agripper en une seule masse linguistique, et se développer ensemble dans un même sens.

Je suis donc en droit de conclure que les faits linguistiques, qui diffèrent entre Ossau et les Trois-Villages, sont les seuls sur lesquels on puisse établir une argumentation solide. Ces faits prouvent avec évidence que les Trois-Villages occupaient entre les vallées latérales la position linguistique intermédiaire que leur situation géographique faisait prévoir.

3° Enfin le tableau confirme ce fait déjà prouvé par la géographie de l'article seul, que le patois d'Ossau, exception faite des Trois-Villages, vient de la Plaine.

Peu importe ici encore que des faits dont j'ai démontré l'ancienneté, comme la vocalisation des plosives appuyées, diffèrent en Ossau et dans la Plaine. Il faut en conclure simplement que les émigrés arrivés en Ossau avant le début de l'évolution ont sur ce point suivi le développement de la population autochtone et de celle d'Aspe-Barétous¹. Mais l'identité de traitement qui existe en Ossau et dans la Plaine pour *fenestra*, *sex*, *es*, *est*, *hominem*, *pagensem*, « hibou », *agustus*, *ranucula*, *ouicula*, confirme suffisamment la certitude que donnait déjà la géographie de l'article, pour que rien ne puisse l'ébranler.

225. En somme, l'examen détaillé que j'ai fait de certains faits linguistiques du Sud-Ouest n'a fait que rendre

1. Ossau, Aspe et Barétous se trouvaient rapprochés non seulement par le même genre de vie, mais par la vie sociale et administrative : la cité, le diocèse, la vicomté d'Oloron les comprenaient dans un même ensemble. Elles étaient unies d'ailleurs sous le nom de *les Montagnes* ou « las Vals ». (Raymond, *Dictionnaire topographique*.)

plus évidentes les conclusions tirées de la géographie de l'article seul.

226. Je rappelle ces conclusions en les précisant. Toute la montagne était couverte à l'origine par un ensemble de dialectes se modifiant graduellement de vallée en vallée, et possédant dans leur ensemble certains traits caractéristiques, qui les distinguaient des dialectes de la Plaine.

Les dialectes de la montagne ont été, à une époque reculée, coupés en deux par une population venue de la Plaine, qui s'est établie en Ossau, où elle s'est probablement fondue avec la population autochtone, et s'est amalgamée sûrement dans les Trois-Villages avec la population montagnarde qui y subsistait compacte et y subsiste encore.

Les dialectes d'Ossau et des Trois-Villages sont la résultante de cet amalgame et de la cohésion politique et sociale avec les vallées d'Aspe et Barétous : pour certains faits les envahisseurs l'ont emporté, soit en imposant aux envahis les évolutions ou les formes déjà établies, soit en dirigeant les évolutions qui se faisaient ; pour d'autres ce sont les envahis, et cela sans doute en raison du nombre de chaque fraction et de la force des prédispositions ; — pour d'autres enfin, la vallée entière a suivi un développement tout à fait original, résultant peut-être de prédispositions existantes au lieu d'origine des Ossalois.

Il est du reste très naturel que la population autochtone ait subsisté plus compacte dans les Trois-Villages, situés plus ou moins dans la plaine, et qui ont dû être bien plus peuplés que les parties hautes de la vallée.

CHAPITRE III

LIEU D'ORIGINE PROBABLE DES OSSALOIS DANS LA PLAINE

227. Je voudrais maintenant tenter de restreindre, autant que cela est faisable par l'examen des patois, la région d'où il est possible linguistiquement que les Ossalois soient originaires.

1° Les Ossalois ne viennent pas de la plaine subjacente.

228. L'hypothèse qui au premier abord semblerait la plus probable, celle qu'on serait tenté d'adopter d'emblée et sans discussion, est celle-ci : les Ossalois sont les habitants de la plaine subjacente, qui ont peu à peu remonté la vallée, en refoulant, en subjuguant ou en absorbant la population autochtone. Mais un coup d'œil jeté sur la carte n° 6 défend de l'accepter.

Il y a en effet entre Ossau et son embouchure, une limite de dialectes, limite même très marquée, si on considère qu'une fois cette limite franchie il n'y a plus que des changements insignifiants et très espacés jusqu'à la frontière d'Espagne d'une part, jusque vers la Chalosse de l'autre.

229. Voici les faits qui constituent cette limite. Je la coupe en plusieurs tronçons, et j'examine d'abord la portion qui va de la frontière des Hautes et Basses-Pyrénées jusqu'un peu au Nord-Ouest de Lys. Je n'ai malheureusement sur Saint-Pé aucun document.

	OSSAU	LYS, HOURAT, MIFAGET, BRUGES	CAPBIN	ASSON, ARTHEZ	LABEDAN
illum, -am	lu, la	lu, la	lu, la	et, 'eja	et, 'eja
fenestra	ar'rjɛstü	ar'rjɛstü	ar'rjɛstü	ar'rjɛstü	hɛstüä
cadere	'kade	'kade	'kade	'kade	kɛ(i)
sex	fɛis	fɛis	fɛis	fɛis	'sɛs, sjɛs
est	kɛi	kɛi	kɛi	kɛi	ke'de
hominem	'omi	'omi	'omi	'omi	'umi
alter	'aude	'aude	'aude	'aude	'aute
comparare	kɔum'ba	kɔum'ba	kɔum'ba	kɔum'ba	kɔum'pa
plantare	plan'da	plan'da	plan'da	plan'da	plan'ta
lingua	'lwɛŋgä	'lwɛŋgö	'lwɛŋgö	'lɛŋgö	'lɛpkä
hanc ad horam	ɛp'gwɛɔä	ɛp'gwɛɔä	ɛp'gwɛɔä	ɛp'gwɛɔä	ɛp'kɔɔä
pagensem	pɛis	pɛis	pɛis	pɛis	pa'is
agustus	ɔüs(t)	(a)'us(t)	(a)'us(t)	(a)'us(t)	(a)'us(t)
(hibou)	gɛys	gɛys	gɛys	gɛys	ga'hys
auicula	ɔüɔä	ɔüɔä	ɔüɔä	ɔüɔä	ɔɔä, awɛɔä
ranucula	ga(i)'auɔä	ga(i)'auɔä	ga(i)'auɔä	ga(i)'auɔä	ga'beɔä
-aui	-a	-a	-a	-a, -ɛ	-ɛ
castellum	kas'tɛ	kas'tɛ	kas'tɛ	kas'tɛ	kas'tɛ
(k + s)	-its	-l f	-l f	-l f	-i f
-tis	-ts	-t	-t	-t	-t
(j)	ɔ	ɔ	j	j	j

230. De ce tableau on peut conclure ce qui suit :

1° La plus grande partie des faits qui distinguent le Labedan d'avec Ossau suit la limite des vallées qui est aussi celle des deux départements ; je ne les retrouve pas dans les Basses-Pyrénées ;

2° Parmi les autres, presque tous suivent une même ligne, intérieure à Ossau : Hourat, qui est un hameau de Louvie-Juzon ; Lys qui n'a été séparé de Sainte-Colome qu'en 1858, différent d'Ossau par les faits suivants : *agustus*, -*ellum*, **k** + **s**, -*tis* verbal. Bruges et Mifaget qui sont ou étaient extérieurs à Ossau n'ajoutent aucun caractère à ceux-ci, quoique la limite d'Ossau soit ici très marquée au point de vue social¹. Capbin

1. Elle correspond à la limite de la cité, du diocèse, du *pagus*, de la vicomté d'Oloron, de l'archidiaconé et du bailliage d'Ossau. — « Rébénacq et Mifaget, dit M. Bonneau, sont tout à fait étrangères à la vallée d'Ossau. » En effet, Mifaget était un hameau de la commune de Bruges, et n'a été réuni au canton d'Arudy qu'en 1791. Rébénacq ressortissait au bailliage de Nay et a été réuni également en 1791 au canton d'Arudy. — Voir Raymond, *Dictionnaire topographique* : — Bonneau, *Carte de la Vallée d'Ossau*.

n'en ajoute qu'un seul, j au lieu de 5 (et -ajje au lieu de -a5e). Asson et Arthez d'Asson en ajoutent un autre : et, eja au lieu de lu, la.

231. Nous rencontrons donc ici un fait bien anormal : deux sections de communes séparées de leurs chefs-lieux par une limite de dialectes, et unies à d'autres communes — qui en sont pourtant séparées par une limite sociale très forte — en une même unité dialectale. J'ajoute que la distance n'est pas suffisante pour expliquer en aucune façon cette anomalie, et qu'il n'y a pas entre Hourat et Louvie ou entre Lys et Sainte-Colome plus d'obstacles naturels qu'entre ces hameaux et Bruges.

Je me contente de signaler ici le fait qui trouvera son explication plus tard.

232. Entre Rébénacq et Ossau, je parle bien entendu d'Ossau linguistique¹, autre limite de dialectes, mais formée par des caractères différents. En voici le tableau :

	OSSAU	RÉBÉNACQ (rattaché au canton d'Arudy en 1791.)
alterum	'aude	'aute
comparare	kaum'ba	kaum'pa
plantāre	plan'da	plan'ta
-aui	-a	-a, -ε
-ellum	-εc	-εt
-ellos	-εits	-εts
(x + s)	-its	-lf
-tis	-ts	-t
(j)	5	j
-aticum	-a5e	-ajje.

On ne peut pas chercher la raison de cette limite dialectale dans l'existence d'une limite sociale, puisque cette même limite a été sans effet aucun entre Hourat-Lys et Bruges-Mifaget-Capbis; ni dans les obstacles naturels : c'est par Rébénacq que passe la grande route de Pau en Ossau.

233. Mais continuons notre tournée.

1. C'est-à-dire, moins Eaux-Bonnes, Eaux-Chaudes, les Trois-Villages, Lys, Hourat, Mifaget, Rébénacq et Buzy.

Après Rébénacq, la limite dialectale se ramifie, comme le fait voir le tableau suivant :

	OSSAU (LINGUISTIQUE)	BUZY-BUZJET	LASSEUBETAT	OGEU-ESCOU
illum, illam	lu, la	lu, la	lu, la	et, 'eja
hominem	'omi	'omi	'omi	'umi
alterum	'aude	'aude	'aude	'aude
comparare	k'um'ba	k'um'ba	k'um'ba	k'um'ba
plantare	plan'da	plan'da	plan'da	plan'da
ouicula	'ou'k'ä	'ou'k'ä	'ou'k'ä	(a)'u'k'ä
ranucula	ga(i)'äu'ka	ga'äu'ka	ga'äu'ka	ga'äu'ka
-ellum	-ec	-ec	-et	-ec
-ellos	-ets	-et f	-ets	-e, f
(ä + s)	-its	-l, f	-l, f	-l f
-tis	-ts	-t	-t	-t
(j) initial	5	j	5	5
-aticum	-a5e	-aje	-ad5e	-ad5e.

234. Ce tableau montre Buziet, qui est hors d'Ossau, et Buzy, qui est en Ossau, marcher toujours ensemble, et généralement avec Ossau. Ils s'en écartent franchement pour six faits. La limite est donc moins forte qu'entre Ossau et Rébénacq, d'autant moins que pour les faits qui paraissent les plus anciens et par conséquent les plus importants, je veux dire pour le traitement des plosives appuyées, Buzy-Buziet vont avec Ossau.

D'autre part, Buzy-Buziet se sépare de Rébénacq pour : *alter*, *comparare*, *plantare*, *-ellum* et *-ellos* ; *-aticum* ; — de Lasseubetat, pour *-ellum* et *-ellos*, j, *-aticum* ; — d'Ogeu-Escou enfin pour *-illum*, *illam*, *hominem*, faits anciens ; et pour *ouicula*, j, *-aticum*.

Enfin Ogeu-Escou vont avec Lasseubelat pour j et *-aticum* ; ils en diffèrent pour tous les autres caractères.

235. En résumé, nous trouvons dans ce petit coin, l'enchevêtrement, non pas de caractères linguistiques, mais de limites dialectales.

236. D'Ogeu à Monein, la limite d'*et*, *eja* est doublée de la limite d'une foule d'autres caractères qui constituent une forte limite dialectale ; mais dans le territoire même de *et*, *eja*, il y a bien quelques limites de caractères assez espacées ; des limites de dialectes, pas.

OGEU-ESCOU	PRÉCILLON	ESTIALESQ-MONEIN	LASSEUBE-ARBUS
et, 'eja	et, 'eja	et, 'eja	lu, la
'umi	'umi	'umi	'omi
?	?	hjestja	?
(a)'us	(a)'us	(a)'us	oüs
gɛys	gɛys	gɛys	gɛys
(a)'uʎa	(a)'uʎa	(a)'uʎa	oüʎa
gɔa'uʎa	gɔa'uʎa	gɔa'uʎa	gɔi'äuʎa
-ɛc	-ɛc	-ɛc	-ɛt
-ɛj	-ɛits	-ɛits	-ɛts
-l,f	-l,f	l,f	-l,f
5 (init.).	5	5	5
5 (méd.).	j	5	5

Il y a ici une remarquable unité, dans le patois montagnard d'une part, dans celui de la plaine de l'autre. La ligne qui sépare Estialesq-Monein de Lasseube-Arbus, en particulier, est d'une grande netteté.

237. Après Monein, la limite, bien affaiblie par une brusque inflexion vers l'Ouest de tous les caractères anciens, continue très sensible pourtant entre Tarzacq et Arbus. Passé le Gave, elle s'effiloche en divers sens, et tout redevient normal.

238. Ce qui nous intéresse pour l'instant, dans ces constatations, c'est l'existence, outre la limite entre le patois de la Plaine et celui de la Montagne, d'une autre limite, moins forte assurément et constituée par des caractères tout différents, mais néanmoins très réelle, entre le patois de la Plaine et celui d'Ossau. C'est la limite qui va d'Arthez à Ogeu.

Nulle part cette limite ne coïncide ni avec une limite sociale, ni avec une barrière naturelle; ou si cela arrive, c'est par hasard. On ne peut pas non plus l'attribuer à une influence littéraire, dont l'action aurait été tout autre, à laquelle par exemple Hourat et Lys auraient certainement échappé.

239. Il doit donc y avoir là juxtaposition de deux dialectes originellement séparés, par suite d'un déplacement de population. Donc, ce n'est pas de la Plaine immédiatement subjacente que sont venus les Ossalois. De même que leur langue n'est pas la continuation ininterrompue de celle qu'on

parle à Bruges, à Rébénacq, à Lasseube, à Buzy, de même ils ne sont pas les frères de ceux qui habitent ces villages.

240. Faut-il croire alors que la limite dialectale entre Arthez et Ogeu provient de ce que les Ossalois ayant envahi Ossau, leur langue ne s'est pas amalgamée avec celle de leurs voisins de la Plaine? Que Hourat, Lys, Rébénacq, Buzy, étaient peuplés à leur arrivée, et que le contact n'a pas été suffisant pour déterminer un développement commun? Cela n'expliquerait pas que le développement de Lys et Hourat, hameaux de Sainte-Colonne, et de Louvie-Juzon, aient subi, à tout prendre, pour les faits récents, un développement beaucoup plus différent de celui d'Ossau-Plaine, que les Trois-Villages. Cela expliquerait moins encore la grosse limite dialectale qui sépare, d'Ogeu à Monein, le langage de la Plaine de celui de la Montagne, et celle qui va de Monein au Gave.

Ici aussi on voit la trace d'un mouvement de population qui a mis tardivement en contact des dialectes déjà formés.

241. La vraie explication doit être, qu'il y a eu sur ce point une marche vers le Sud et l'Ouest, des habitants riverains du Gave. Cette marche a dû se faire à une époque relativement tardive, longtemps après le peuplement d'Ossau. Elle a amené la population originaire des bords du Gave à se trouver en contact, d'une part avec la population à patois montagnard de la plaine d'Estialesq à Monein, d'autre part avec la population ossaloise.

242. Cette hypothèse est pleinement confirmée par la toponymie. Dans ce golfe de patois de la plaine, on trouve *Lasseube* « Sylva » et *Lasseubetat*; *Bosdarros* « boscum », et *Haut de Bosdarros*; *Mifaget* « Medium Fagetum ». Le plus ancien nom de Lacommande est « Hospitale de *Faget* et Domus Albertini ». Plusieurs de ces noms prouvent que le village est récent: Bos d'Arros est postérieur à Arros; Haut de Bosdarros, à Bosdarros; Lasseubetat à Lasseube; Arthez d'Asson, à Asson. Ensemble, ils indiquent assez qu'une grande forêt s'étendait sur leur territoire. On comprend dès lors que les populations aient attendu de se sentir à l'étroit dans la belle et fertile vallée du Gave, si régulièrement arrondie entre ses deux rangées de collines, avant de s'engager dans la pénible colonisation du terrain houleux et sauvage qui leur

barrant la voie du Sud ; qu'ils aient voulu tirer tout ce qu'ils pouvaient du large lit d'alluvion où ils étaient, avant d'entreprendre le défrichement de la grande forêt dont on rencontre encore aujourd'hui les restes imposants.

243. On connaît d'ailleurs quelques dates de fondation. Lacommande et Mifaget sont d'anciennes commanderies, fondées l'une en 1128, l'autre en 1100. Bruges est une bastide, sa grande place carrée et ses rues d'équerre le disent assez. Capbis est postérieur à Bruges, car les jurats de Bruges, dans les nombreuses instances engagées avec Capbis, ont toujours soutenu que les terres de cette commune avaient été distraites de leur territoire¹. « Peut-être peut-on conclure qu'Aubertin et Rébénacq sont de fondation relativement récente, du fait qu'ils appartiennent ecclésiastiquement à Oloron, tout en étant situés en dehors des limites du bassin du gave d'Oloron². » Lasseubetat, Hourat, Lys, Arthez d'Asson, ne figurent pas au censier de Béarn de 1385 : ils étaient donc moins importants que Capbis et Mifaget qui figurent dans le total des feux de Bruges chacun pour trois feux ; ou peut-être n'existaient-ils pas encore.

244. Il me semble qu'on pourrait donner à ces faits plus de généralité et de certitude encore, en comparant le rapport du nombre de feux en 1385 à celui des habitants en 1886. En prenant en effet le rapport pour des villages qui, étant de fondation très ancienne, n'ont pas dû augmenter beaucoup par immigration, nous obtiendrons avec une approximation suffisante le chiffre d'habitants qui, en 1886, correspond normalement à un feu en 1385. En comparant ensuite ce rapport à celui des villages que nous supposons de date récente, nous verrons si dans ceux-ci le rapport est plus fort, c'est-à-dire l'accroissement plus rapide.

245. A ce point de vue, nous pouvons choisir Gan d'une part, quelques villages d'Ossau, pris au hasard, de l'autre,

1. *Histoire d'un village aux temps anciens*. Notice curieuse sur les communes de Bruges, Asson et autres circonvoisines, par un indigène. Signé : *Eloua*. Pau. 1886. in-8.

2. L'abbé Menjoulet, *Chronique*. — Le nom Rébénacq qui dérive d'un nom roman par le suffixe *-acus* ferait cependant penser que le village s'est groupé autour d'un ancien *fundus*. Mais le noyau pouvait être tout à fait insignifiant.

comme types normaux. Gan, en effet, est fort ancien, car on y a trouvé des antiquités romaines. Quant à Ossau, l'émigration est évidemment très antérieure à 1385, et elle a dû se faire en une fois puisqu'elle vient d'un lieu éloigné.

Je sépare Buzy et Buziet des autres villages du golfe de la Plaine, à cause du rapport sensiblement différent qu'ils présentent.

	FEUX EN 1385	POPULATION EN 1886
1 ^o GAN.	175	3 274

2^o OSSAU

Arudy.	86	2 027
Bescat.	14	398
Seignacq.	29	724
S. Colonne avec Lys.	91	S. Colonne 589 Lys 962
Bielle.	84	890
Bilhères.	56	403
Lazuns.	114	2 428
	<u>474</u>	<u>8 421</u>

3^o BUZY ET BUZIET

	FEUX EN 1386	POPULATION EN 1886
Buzy.	55	1 558
Buziet.	24	626
	<u>79</u>	<u>2 184</u>

4^o GOLFE DE LA PLAINE ET ARTHEZ D'ASSON

Aubertin-Lacommande.	44	1 166
Lasseube.	12	2 468
Bosdarros-Haut de Bosdarros.	71	1 619
Bruges.	52	1 574
Capbis.	3	220
Mifaget.	3	209
Rébénacq.	25	924 ¹
Asson et Arthez d'Asson.	57	3 583
	<u>267</u>	<u>11 763</u>

1. Le rapport de Rébénacq, qui est de 37 en chiffres ronds, confirme ce que j'ai dit plus haut sur l'ancienneté probable de son origine.

En divisant le chiffre de la population par celui des feux, on voit qu'un feu en 1385 correspond en 1886,

A 18,6	habitants	pour	Gan,
A 17,5	—	—	Ossau,
A 27,6	—	—	Buzy et Buziet.
A 44	—	—	le golfe de la Plaine.

246. En admettant même que ces chiffres ne soient pas très exacts, par suite de l'émigration qui s'est produite dans les dernières années dans des proportions peut-être plus fortes pour Ossau que pour la Plaine, il faut reconnaître toutefois que l'accord presque complet entre Ossau et Gan d'une part, l'écart considérable entre ces deux localités et Buzy-Buziet, mais surtout le Golfe de l'autre, les rend probants, d'autant plus qu'ils confirment les autres données fournies par la toponymie et l'histoire des communes.

On voit en effet que l'augmentation de population est beaucoup plus forte dans le Golfe qu'à Buzy-Buziet, beaucoup plus forte à Buzy-Buziet qu'à Gan et en Ossau; et qu'en prolongeant en arrière la courbe de développement des villages du Golfe, on arriverait rapidement à zéro.

Cela, joint aux autres faits allégués, rend absolument certaine la colonisation relativement récente du territoire entre Gan et Ossau, par les riverains du Gave.

247. Mais il y a plus: la direction des limites de caractères dialectaux nous apprend que le foyer de colonisation a été une ligne et non un point: toutes, en effet, sont dirigées parallèlement du Nord au Sud. Reproduisant en petit ce qu'a produit en Espagne la croisade chrétienne, les riverains du Gave ont apporté avec eux les traits caractéristiques de leur parler, dans la croisade de défrichement contre la grande forêt. Ceux de Nay ou d'Asson fondent Arthez; ceux de Baliros ou Saint-Abit fondent Haut de Bosdarros, Bruges, Mifaget, Lys, Hourat, Capbis; ceux de Rontignon, Jurançon, Gan fondent Haut de Gan, et peuplent Rébénacq; ceux d'Artiguelouve, de Laroin, fondent Lacommande, Lasseube, Lasseubetat.

248. A Buzy-Buziet on peut entrevoir l'entre-croisement d'influences diverses, la lutte des prédispositions diverses

qu'apportaient sans doute les éléments hétérogènes qui semblent s'y être rencontrés et fondus avec un noyau de population ossaloise plus ancienne. Comme en Ossau, à Lasseubetat, à Rébénacq, on y dit *lu, la* ; *omi* ; *griāuḷa, oṽḷa* ; comme en Ossau et à Lasseubetat, on y dit *aude, kaudo, krum'ba, plan'da*. Comme à Ogeu, *-c* subsiste non ébranlé, et *ellos* donne *etf*. Comme à Ogeu, Lasseubetat, Rébénacq, *Δ+s* donne *lf*, *-tis* verbal donne *t* ; comme à Rébénacq, *j* et *-ajje* subsistent. Si on remarque en outre que le rapport des feux à la population actuelle est intermédiaire entre celui d'Ossau-Gan et celui du Golfe de la Plaine, et que de plus Buzy appartient à l'ancienne circonscription d'Ossau tout en ayant un langage notablement différent, il semble qu'on puisse supposer ce qui suit : Buzy aurait été peuplé par la même invasion qu'Ossau ; mais depuis sa population a été considérablement augmentée par des émigrés venus de Rébénacq, ou appartenant à la même souche. Buziet, comme son nom l'indique¹, serait le produit d'un essaimage parti de Buzy.

249. Le mélange d'ailleurs a dû être fréquent dans ces villages nouvellement fondés sur des défrichements. Tous les bras courageux pouvaient s'y créer une propriété. Aujourd'hui encore, le mélange continue : à Hourat les mariages avec Louvie-Juzon sont bien fréquents. A Mifaget j'ai appris à mes dépens combien les étrangers affluent : il m'a fallu courir près de deux heures pour trouver un sujet présentant par les antécédents de sa famille des garanties à peu près suffisantes. Il paraît bien évident, que si la limite de *-5, -adʒe* tourne à l'Est à partir de Bescat, pour englober Hourat, Mifaget, Lys et Bruges, — dérogeant seule ainsi au parallélisme des caractères dans cette région —, cela tient précisément à un mélange de la population venue du Nord avec celle d'Ossau : « *Le chemin ossalois* », *lo cam' ossalés*, qu'on trouve mentionné déjà en 1456, partait en effet de Sainte-Colome pour passer probablement (comme la route d'aujourd'hui) par Mifaget, et sûrement par Bruges et Asson vers Nay². Ainsi s'expliquerait aussi que Capbis, par suite d'un plus grand

1. C'est *by'zw:c* dans le pays ; c'est-à-dire un diminutif analogue à ceux qui viennent de *-ellum*.

2. Raymond, *Dictionnaire*, p. 127.

isolement d'avec Ossau, ait encore gardé son j, -*ajje*, lorsque Bruges l'a depuis longtemps changé.

2° *Les Ossalois viennent de la portion de l'arrondissement de Pau située au Nord d'Aubertin et de Gan.*

250. J'ai été amené, à propos du lieu d'origine possible des Ossalois, à essayer d'esquisser l'histoire de la population d'entre le Gave et Ossau. Il suffit de retenir, pour l'objet spécial de cette thèse, que les Ossalois ne peuvent pas venir de cette région, par la raison qu'elle a été peuplée après l'invasion.

Ils ne peuvent pas non plus, bien entendu, être venus du territoire où on dit *et, 'eja*. C'est donc dans la plaine, au Nord d'une ligne qui passe près de Nay, qu'il faut chercher leur lieu d'origine.

251. Pour le préciser il s'agit de chercher d'abord dans ce territoire des faits anciens qui soient contraires au développement d'Ossau, et par conséquent qui limitent intérieurement d'une façon certaine le lieu d'origine possible ; puis de chercher le point dont le patois est le plus semblable à celui d'Ossau, même par des faits récents : en vertu du principe de la persistance des prédispositions linguistiques, nous aurons le droit de le considérer comme le point d'origine *probable*. Ce sera celui dont nous devrons en premier étudier l'histoire pour y vérifier l'hypothèse.

252. Vers l'Est, la limite extérieure est facile à tracer :

Le parfait en *-sk* en fournit une première : il met en dehors Roquefort, Castandet, Aire, Viella, Madiran, Moncaup, Montaner ; mais mon enquête n'a pas été poussée assez loin vers l'Est et le Sud-Est, pour que ma limite rejoigne celle de *et eja*.

Une autre limite, intérieure à celle-ci, et peut-être plus sûre parce que le fait qu'elle circonscrit est à l'abri de l'analogie, c'est celle de la chute du *d* intervocal dans *cadere, evadere*, etc., ou de son passage à *z*. J'ai dit, § 151, que jamais à l'Est de cette ligne, *d* intervocal ne s'est confondu avec *t*

intervocal : c'est donc une limite des plus nettes, puisqu'Ossau dit **kade** de *cadere* comme **pu'de** de *potere*.

253. Vers l'Ouest, je suis plus embarrassé pour fixer la limite. Je ne trouve pas de ce côté de fait extra-Ossalois qui remonte à une époque évidemment antérieure à l'invasion.

254. Toutefois nous trouvons de ce côté l'assourdissement de *a* posttonique en **ə**, qui est fort ancien, ainsi que je l'ai dit § 146. J'ai dit aussi que la limite n'avait guère dû varier depuis le XII^e siècle. Bien que ni l'une ni l'autre de ces conclusions ne soit absolument prouvée, elles sont pourtant très probables. S'il en est ainsi, ce phénomène doit marquer la limite occidentale des lieux d'origine possible des Ossalois ; en effet, si les Ossalois étaient partis de la région où on trouve **ə** pour *a* posttonique, ils auraient sans doute emporté avec eux cette évolution ou tout au moins le germe de l'évolution. Le lieu d'origine doit donc se trouver à l'Est d'une ligne allant du point où le Gave entre dans l'arrondissement d'Orthez, jusqu'à Pimbo, en laissant Bouillon à l'Est. Je reconnais toutefois qu'il n'y a là qu'une série de probabilités et non une preuve. Une enquête plus étendue vers l'Ouest m'aurait sans doute fait découvrir des faits extra-ossalois plus solides ; mais pour l'instant, il me faut avouer mon impuissance à fixer une limite certaine.

255. Laissant donc un certain vague de ce côté, je vais maintenant chercher quel point spécial les patois indiquent comme lieu d'origine le *plus probable* des Ossalois ; autrement dit, quel est celui qui offre avec Ossau la plus grande conformité de développement. Je suivrai comme dans mes tableaux un ordre chronologique approché, sans me dissimuler qu'il est arbitraire sur plusieurs points, et sans y attacher une grande importance.

256. Les mots **pən**, **lɔpk**, au lieu de **pun**, **lupk**, écartent une région qui entoure Louvigny, Arzacq, Pimbo, Mont, Claracq.

257. Le traitement des plosives appuyées est contraire à celui d'Ossau dans toute la région délimitée plus haut. Il y a très peu d'exceptions. Vers Assat, Beuste, la plosive est vocalisée dans quelques mots ; mes notes donnent **en'dra** à Lée, mais à Espoey on dit **aute**, **aute'men**. Le mot « encore » concorde en Ossau et vers l'Est de la région délimitée ; on y dit

en^gw^zio, tandis que c'est en^gk^wzio plus à l'Ouest. Le mot « langue » au contraire présente vers l'Est (déjà à Morlaas, Lée) une forme len^go sans w; tandis que vers Uzein, Sauvagnon, Navailles, Bournos, on trouve la forme ossaloise lw^ggo. Enfin le mot en^ta (*intus ad? inde ad?*), ne conserve la forme ossaloise en^tda que jusqu'à la latitude de Mazerolles et Lée.

Ces indications étant toutes contradictoires, il n'y a pas à en tenir compte. Notons seulement que les Ossalois ont dû quitter la Plaine assez longtemps avant le début de l'évolution des plosives appuyées, puisque leur mélange avec les montagnards d'Ossau et leurs relations avec les Trois-Villages et la vallée d'Aspe ont eu le temps de vaincre les prédispositions qu'ils apportaient, et d'imposer le développement montagnard; et cela, malgré l'influence du dialecte littéraire.

258. Les mots à *déplacement d'accent* couvrent des aires différentes.

Les points les plus rapprochés où j'ai trouvé ga^thys vers l'Ouest sont Pardies et Orthez. Ailleurs, ce mot n'a pas d'importance, parce qu'il est extérieur à la région.

L'emploi de p^tis -pa^tis est trop flottant pour en tirer rien de précis.

ga^tu^to ne commence à se dire qu'à l'extérieur de la limite du a : entre Arthez et Orthez; Labeyre et Bonnut; Hagetmau et Hauriet. (a)u^to au contraire empiète dans une partie de son domaine sur la ligne de a posttonique. C'est la forme de Tarzacq et Besingrand au Sud du Gave, de Poey, Sauvagnon, Bournos, Larreule, Poms, Bonnut, Bazereles, Hagetmau, Samadet et Geaune.

Enfin (a)us ne laisse à la forme ossaloise oüs que deux petits territoires, dont l'un entoure Arzacq et passe à l'extérieur de Lonçon, Fichous, Ayet, Peyre, Monségur, Clèdes et Mauries; l'autre entoure Laroin, Arbus, Lescar, Aressy, peut-être Narcastet.

259. Le *parfait* ne doit pas être pris en considération ici: j'ai dit que le parfait en -z est en Béarn le produit de l'analogie de la première personne. Le parfait en -a a donc dû couvrir anciennement tout le Béarn, et c'est un fait d'analogie

récent qui a produit la divergence actuelle. Les hautes vallées doivent naturellement être plus archaïques que la Plaine. Transporté dans la Montagne, le patois de la Plaine a dû y rester plus archaïque qu'à son point d'origine¹.

260. Il n'y a rien à tirer de la géographie de *-ellum -ellos*, puisque toute la partie de la plaine où nous pouvons chercher le lieu d'origine des Ossalois a *-it, -its* contrairement à ce qui se passe en Ossau.

De même le traitement de *ʃ + s* montre en Ossau un développement qui n'a eu lieu nulle part ailleurs.

Pour *-tis* verbal, Ossau a conservé la forme ancienne comme les deux autres vallées béarnaises, ce qui n'a eu lieu nulle part dans la plaine.

Enfin j est traité comme en Ossau vers Thèze et Arzacq ; — à Caubios et à Sauvagnon ; — et à Lons, Lescar, Poey, Arbus, Artiguelouve, Laroin, Aubertin.

3^e Deux régions probables.

261. En somme, deux régions paraissent convenir également bien au point de vue linguistique : Mialos et Séby d'une part ; — Lons, Lescar, Artiguelouve, Arbus, Laroin de l'autre. Dans les deux, on dit, comme en Ossau : *pun, lupk, gɛys, pɛis, 'graũʎo* ou *gri'auũʎo, 'ouũʎo, ouũs, ʒu*. A Mialos, on dit *pyja* ; à Séby et dans l'autre région *py'ʒa*. — Partout dans ces deux régions c'est *biʎadʒe*, en regard de l'Ossalois *bi'laʒe*.

262. Mais je n'attache pas une très grande valeur à cette restriction du point d'origine. La seule remarque importante, c'est que la plupart des faits étudiés s'accordent avec le traitement d'*a* posttonique, pour limiter vers l'Ouest le lieu d'origine probable par une ligne allant des environs de Louvigny vers Lagor en passant près d'Arthez. Il paraît presque sûr que les Ossalois sont venus du territoire compris entre cette ligne, celle de la chute de *d* intervocal ou de son pas-

1. C'est un fait général que le développement linguistique est plus lent en montagne qu'en plaine.

sage à z, enfin celle qui sépare au Sud du Gave les villages anciens ou probablement anciens, et qui passe au Sud de Narcastet, Gan, Aubertin et à l'Ouest d'Arbus.

Quant à la restriction du lieu d'origine probable aux territoires qui entourent Séby et Mialos d'une part, Lescar, Lons, Laroin et Aubertin de l'autre, elle se fonde sur des caractères trop peu sûrs pour nous dispenser de chercher à côté.

263. Telles sont les données que la linguistique fournit pour la solution du problème.

TROISIÈME PARTIE

Étude historique.

RÔLE DE L'INVESTIGATION HISTORIQUE.

264. Les développements qui précèdent nous ont amené à ces conclusions : 1° que la vallée d'Ossau a été peuplée à une époque reculée par une invasion venue de la plaine béarnaise ; — 2° que le point de départ de cette invasion se trouve certainement dans un territoire délimité de façon approximative par divers caractères dialectaux, et comprenant la vallée même du Gave entre Nay et Arbus, et la plaine située sur la rive droite, au Nord et à l'Est de Pau ; — 3° que les environs de Mialos et Séby d'une part, ceux de Lescar de l'autre, présentent le plus de probabilité pour être ce point de départ.

265. Il s'agit maintenant de voir si ces conclusions, exclusivement tirées de nos recherches *dialectologiques*, sont confirmées par des faits *historiques* jetant quelque lumière, soit sur le lieu d'origine des Ossalois, soit sur l'époque de leur émigration. La marche à suivre est celle-ci : examiner si les documents ne montrent pas dans le lieu d'origine possible des Ossalois, un point spécial dont l'histoire paraisse révéler une émigration ; examiner particulièrement les deux régions plus spécialement désignées par les patois.

CHAPITRE I

OSSAU ET LE PONT-LONG

266. Il y a, dans l'histoire des relations de la vallée d'Ossau avec la plaine béarnaise, une question sans cesse agitée depuis le ^{xiii}^e jusqu'au commencement du ^{xix}^e siècle : c'est celle des droits de la Vallée sur le Pont-Long, et des luttes qu'elle a eu à soutenir pendant cette longue période pour la défendre contre de perpétuelles usurpations.

267. Le Pont-Long est une bande de terre, principalement formée de landes, de marais et de prairies, situé au Nord du Gave. Sa contenance, qui n'est plus guère que de 15 000 hectares, était autrefois beaucoup plus considérable et s'élevait à environ 56 000 hectares au ^{xv}^e siècle. Il s'étendait alors en longueur des confins de la Bigorre jusqu'à ceux de l'évêché de Dax, et avait pour limites le Lay au Nord, l'Ousse, le Gave et les coteaux d'Arthez au Sud¹. C'est au Pont-Long que les troupeaux de vaches d'Ossau se rendent tous les ans, depuis le mois de mars jusqu'aux premiers jours de juin. Les vachers trouvent chez les propriétaires limitrophes du Pont-Long le logement et la nourriture, et laissent en échange le fumier de leurs bêtes².

268. Le Pont-Long n'est pas le seul territoire sur lequel les Ossalois exercent un droit de pacage : ils vont ou allaient aussi dans les Landes, jusque près de Bordeaux. Tous les montagnards, d'ailleurs, en font à peu près autant³. C'est la

1. Voir *Description* de l'étendue et limites de la Lande du Pont-Long, manuscrit de la fin du ^{xv}^e siècle (Trésor de Pau, par Barcle de Lagrèze, p. 255).

2. F. Capdeville, *La Vallée d'Ossau*, état social, 1891, p. 37, 40.

3. « Il y a un demi-siècle, des troupeaux de vaches de près de mille têtes descendaient jusqu'à la petite ville de Bazas (Gironde) pour y passer l'hiver. Ce droit immémorial semble être périmé aujourd'hui

conséquence nécessaire du régime pastoral, car les hautes vallées ne fournissent pas un fourrage assez abondant pour nourrir les troupeaux tout l'hiver¹.

269. Mais ce qu'il y a de particulier aux Ossalois, et de particulier au Pont-Long, c'est que les Ossalois y exercent et ont toujours prétendu y exercer leur droit de pacage à titre de *propriétaires*. Ils ont toujours considéré ce territoire, non pas comme une terre appartenant à d'autres, et grevée à leur profit d'une servitude rurale, mais comme un domaine général, dont les différentes communes d'Ossau étaient copropriétaires, et dont l'accès devait toujours leur être librement ouvert².

270. Des droits aussi étendus leur ont souvent été contestés, soit par les agents administratifs des vicomtes de Béarn ou des rois de Navarre, soit par les seigneurs, les villes et les villages voisins du Pont-Long. Mais ils les ont toujours revendiqués avec énergie et succès. C'est ce qui résulte d'une longue série de documents historiques qui vont du ^{xiii}^e au ^{xix}^e siècle, et dont il suffira d'énumérer les principaux.

271. Le plus ancien est un jugement de la Cour majou, rapporté dans les Fors de Béarn, et postérieur à 1220 (date de création de cette Cour). Il constate que les Ossalois étaient venus en armes et corps d'armée, avec enseignes déployées (ab armes et host feyt, et senhes desplegats) pour se maintenir en possession du Pont-Long; et les condamne à donner des otages ou cautions (*thiaussers*) pour les violences et méfaits qu'ils ont commis à cette occasion³.

Plus tard, en 1337, 1487, 1515, 1546, nouveaux actes de violence pour détruire les obstacles mis à leur possession;

pour les gens d'Ossau qui n'ont pas su ou pu résister aux mille vexations des indigènes Landais. » *Ibid.*

1. Dans la vallée de Barétous, moins abrupte que celles d'Ossau et d'Aspe, les vaches restent pendant l'hiver.

2. Actuellement, les villages du Bas-Ossau ont aliéné leurs parts dans les propriétés communales du Pont-Long: ceux du Haut-Ossau ont seuls gardé les leurs; de sorte que l'étendue des landes où ils envoient leurs troupeaux n'est plus, d'après le recensement de 1876, que de 1 062 hectares (Carte de la vallée d'Ossau, dressée par J.-B. Bonnacaze, 1876, notice).

3. *Fors du Béarn*, éd. Mazure et Hatoulet, art. 33, p. 14.

en 1325, 1443, 1449, 1463, ce sont de simples protestations par acte juridique¹.

Leurs droits sont reconnus ou confirmés en 1319 par la régente Jeanne d'Artois ; en 1348, par Gaston III ; en 1435, par jugement du sénéchal de Béarn ; en 1463, par Gaston de Foix ; en 1505 et 1508, par Catherine, reine de Navarre ; en 1522, par Henri II de Navarre ; en 1598, par Henri IV ; en 1612, par Louis XIII.

Les transactions ou les arbitrages entre les Ossalois et les habitants de Pau, de Lescar, de Morlaas, etc., au sujet des limites du Pont-Long ou des droits des voisins sont innombrables (1277, 1373, 1425, 1465, 1468, 1472, 1487, 1545, etc...).

Enfin, les Ossalois font des concessions de droits sur le Pont-Long en 1451, 1479, 1543, 1772 ; ils prêtent hommage au roi de Navarre pour la possession de cette terre en 1539, 1667.

272. Au commencement de ce siècle, divers jugements ont mis fin à ces longues contestations, en reconnaissant le droit de propriété des Ossalois (30 août 1828, 18 août 1836) et en délimitant d'une façon définitive les cantonnements du Pont-Long entre les 17 communes d'Ossau, propriétaires, et 30 communes limitrophes, ayant des droits d'usage (25 février 1830 juin 1842-44)².

273. Mais ce qu'il y a de remarquable et de particulièrement intéressant au point de vue de mes recherches, c'est que, dans leurs revendications les plus anciennes comme dans les plus récentes, les Ossalois ne s'appuyaient sur aucun titre écrit originel. Ils se disaient propriétaires, non pas en

1. Voir pour ces actes et les suivants : Bascle de Lagrège, *Le trésor de Pau*, Archives du Château, p. 253-56. — Voir aussi : Supplique à Nosseigneurs de Parlement, adressée par les Syndics de la Vallée d'Ossau contre les entreprises des Pères Barnabites qui prétendaient annexer à l'hôpital de l'Espiau le quartier de Bessous, situé sur le Pont-Long. Pau, Vignancour. 1776, in-fol. (Bibl. nat. F³, fol. 294, pièce 12 201) ; — Arrêt du Conseil d'Etat du Roi sur la propriété et les usages du Pont-Long (19 décembre 1789). Pau. 1783, in-4 ; — Mémoire pour la Vallée d'Ossau, représentée par le Seigneur d'Espalungue, contre l'Etat, représenté par M. le Préfet. Pau. Véronèse, S. D. (1826), in-4 ; — Observations sur ce mémoire par le Dr Mayniel, habitant de Pau, août 1830, in-4.

2. Capdevielle, *ibid.*, p. 46. — Cf. *Procès-verbal des opérations de cantonnement du Pont-Long*, du 21 juin 1842 au 25 juin 1844 (extrait des minutes du Tribunal de 1^{re} instance de Pau). Pau, Tonnet, in-4.

vertu d'un contrat ou d'une concession formelle des vicomtes de Béarn ou d'un autre seigneur laïque ou ecclésiastique, mais en vertu d'une possession immémoriale¹, qui aurait été tout au moins antérieure au x^e siècle. Car, d'après la tradition rapportée par Marca, et qui s'est conservée jusqu'à nos jours, la Vallée d'Ossau aurait déjà été propriétaire du Pont-Long, quand fut construit vers le milieu du x^e siècle le premier château de Pau (Castel Menou); elle aurait alors cédé au seigneur de Morlaas le terrain nécessaire à cette construction, et ses représentants auraient reçu en retour le privilège d'avoir une place distincte au haut bout de la salle du château, lorsque la Cour féodale s'y rassemblait².

274. Comment s'expliquer cette croyance à une possession immémoriale du Pont-Long, si les Ossalois avaient toujours habité la Vallée qu'ils occupent? Pourquoi, descendant de leurs montagnes avec leurs troupeaux, auraient-ils précisément choisi, pour s'y fixer chaque année, cette lande marécageuse où l'herbe est moins fine qu'ailleurs, puisqu'on n'y mène paître que les vaches et non les brebis³.

Que l'on admette, au contraire, que les Ossalois ont commencé par habiter la plaine béarnaise, non pas sur le Pont-Long même qui n'était guère habitable à cause de ses marais, mais sur ses confins, le long du Gave, dans ce territoire de Lescar dans le dialecte duquel nous avons constaté tant de ressemblances avec le dialecte d'Ossau, ou de l'autre côté du Pont-Long vers Mialos et Séby, alors tout s'explique. On comprend aisément qu'à cette époque primitive, le Pont-Long, situé aux portes mêmes des localités qu'ils habitaient, soit devenu, par l'occupation permanente, par l'usage habituel qu'ils en faisaient pour l'entretien de leurs troupeaux, leur propriété exclusive et incontestée.

275. Il est vrai qu'on a cherché à expliquer autrement les droits des Ossalois sur le Pont-Long : on les a fait remonter à la confédération ancienne, toute hypothétique d'ailleurs,

1. Voir notamment sur ce point la *Supplique* de 1776, citée plus haut en note.

2. *For d'Ossau*, art. 26 (éd. Mazure et Hatoulet, p. 227); P. de Marca, *Histoire du Béarn* (1640), p. 551; Basile de Lagrèze, *Le Château de Pau, son histoire et sa description*, 4^e éd. Paris, 1862 : 5^e éd., 1885.

3. Capdevielle, *ibid.*, p. 36.

des *Osquidates Montani* et des *Osquidates Campestres*. Mais cette hypothèse est formellement contredite par les données de la linguistique, puisque, comme on l'a vu précédemment, il faut nécessairement admettre, pour expliquer les formes exceptionnelles de l'article dans cette partie de la région pyrénéenne, qu'il y ait eu dans la Vallée d'Ossau un déplacement de population *postérieur à l'époque romaine*¹. Elle doit donc être écartée.

Les données de l'histoire semblent donc s'accorder avec celles de la linguistique pour placer dans les environs du Pont-Long le lieu d'origine des Ossalois.

1. Voir § 101.

CHAPITRE II

BENEHARNUM

276. Je vais tâcher maintenant de déterminer l'époque vers laquelle a eu lieu l'émigration des Ossalois de la plaine vers la montagne, et les circonstances qui l'ont amenée.

277. Remarquons d'abord que l'époque de l'émigration est circonscrite entre l'époque où le Sud-Ouest de la Gaule a été complètement romanisé, et le ^x^e siècle. A cette époque, en effet, l'émigration avait déjà eu lieu, car la Vallée d'Ossau était gouvernée par des vicomtes particuliers ¹, et les documents deviennent trop nombreux pour laisser passer inaperçu un fait de cette importance.

Il faut ensuite remarquer que cette émigration ne peut s'expliquer que par des circonstances violentes, telles qu'une invasion ou une guerre d'extermination, qui auraient pu déterminer l'émigration des habitants de la plaine; car il n'est pas vraisemblable qu'une population établie dans la plaine béarnaise ait volontairement quitté le territoire riche et fertile qu'elle occupait pour se confiner dans les gorges de la vallée d'Ossau, où la vie était moins facile et les moyens de communication plus rares. Il faut donc chercher dans la période qui va du ^{iv}^e au ^{xi}^e siècle, un fait historique assez important pour expliquer comment une tribu nombreuse (puisqu'elle a peuplé Ossau) s'est trouvée réduite à se réfugier dans la montagne.

278. Du reste, pendant cette période, les invasions ont été fréquentes dans cette partie de l'Aquitaine. Celle des Vandales, des Alains et des Suèves, puis celle des Visigoths au ^v^e siècle, ne paraissent pas avoir amené des troubles pro-

1. P. de Marca, *Histoire de Béarn*.

fonds. Mais à partir de la fin du vi^e siècle et pendant le vii^e, les Vascons, puis au viii^e siècle les Sarrazins, enfin au ix^e les Normands, y ont exercé des ravages.

Toutefois, les Vascons, qui ont fondé dans ce pays un établissement durable (duché de Vasconie 606) ne se sont installés en masse que dans la Soule, la Basse-Navarre et le Labourd ; ailleurs, ils ont respecté la population indigène et n'ont eu que des garnisons.

L'invasion des Sarrazins, victorieusement repoussée par les Francs, a duré peu et ne paraît pas avoir laissé de traces sur la rive droite du Gave.

Au contraire, les incursions des Normands à une époque où l'affaiblissement de la monarchie franque laissait sans défense la population des territoires envahis, ont été beaucoup plus terribles, et le souvenir qui en est resté dans les chroniques locales attestent l'étendue de leurs ravages. D'après l'ancien cartulaire de Lescar, cité par Marca¹, ils ont détruit vers 845 les villes épiscopales de *Beneharnum*, d'*Oloron*, de *Tarbes*, d'*Aire*, de *Dax* et plusieurs autres : c'était une extermination générale, qui a ruiné cette région pour longtemps.

279. Parmi les cités détruites, celle de Beneharnum était précisément la ville la plus importante du territoire d'où les Ossalois semblent originaires. Il paraît, en effet, démontré aujourd'hui que Beneharnum s'élevait sur l'emplacement actuel de Lescar².

La destruction de cette ville épiscopale a été si complète qu'au x^e siècle, lorsque le duc de Gascogne, Guillaume

1. *Histoire de Béarn*. Comparer Depping, *Histoire des expéditions des Normands*, 2^e édition. 1843, p. 103.

2. Marca déjà avait proposé cette identification et l'avait appuyée de preuves très fortes (p. 44 et 46).

Voir aussi, p. 214, l'extrait du cartulaire de Lescar ; les mots : *que fuit sedes [apostolica]* indiquent vraisemblablement l'église épiscopale de Beneharnum. Ni avant, ni après Marca, aucune hypothèse plausible n'a été proposée ; celle de l'abbé Lartigan (*Revue de Gascogne*, IX) ne repose que sur une série d'erreurs. Les fouilles exécutées pour la Société des Lettres, Sciences et Arts de Pau, par André Gorce, sont venues confirmer d'une façon si convaincante les arguments de Marca, qu'aucun doute n'est plus possible. Voir *Bulletin de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Pau*, 1887, 1888, 1889. — Voir aussi *Dictionnaire archéologique de la Gaule*, époque celtique, p. 143 : — Longnon, *Géographie de la Gaule au vi^e siècle*, p. 591.

Sanche, pour expier un crime qu'il avait commis, fondait l'église de Lescar, qui est devenue le noyau de la nouvelle ville, il n'y trouvait, dit la chronique de Lescar, « qu'une épaisse forêt¹ »; toute la population ancienne avait disparu.

280. Ne peut-on pas rattacher, avec une grande vraisemblance, à cette destruction de la ville de Beneharnum, l'émigration des Ossalois, qui précisément occupaient, comme tout le fait supposer, le territoire dont Beneharnum était la ville principale?

281. Fuyant devant les envahisseurs, ils se seraient réfugiés en masse dans la vallée, où il leur était plus facile de se défendre que dans une plaine ouverte. Les indigènes, peu nombreux sans doute, qui occupaient avant eux cette vallée, auraient été absorbés par la foule des nouveaux venus, et n'auraient subsisté en groupes que dans les trois villages d'Arudy, Izeste et Castet; et depuis lors la vallée d'Ossau, presque totalement, aurait été habitée par des gens de la plaine, parlant, sauf dans les trois villages précédemment indiqués, un dialecte différent de celui des montagnards des autres vallées.

282. Mais, de leur nouvelle résidence, les Ossalois n'auraient pas abandonné leurs droits au territoire qu'ils avaient précédemment occupé dans la plaine. Sans doute, ils ne pouvaient prétendre à aucun droit sur les villes nouvellement créées dans ce territoire, et peuplées au x^e siècle, comme celle de Lescar, par une population nouvelle; mais ils revendiquaient pour les besoins de leur régime pastoral les terres du Pont-Long, qui leur avaient autrefois appartenu, et qui d'ailleurs n'étaient sans doute pas utilisées par la nouvelle population de Lescar, d'éléments différents et dont les mœurs et les besoins n'étaient pas les mêmes que ceux des Ossalois.

C'est ainsi qu'on peut mettre d'accord, par une conjecture plausible, les données parallèles de la dialectologie et de l'histoire.

1. Marca, p. 214. — Voir aussi Jean de Bordenave, *L'Estat des Eglises catholiques et collégiales*, Paris, in-fol., 1643, p. 68.

CHAPITRE III

LES MONUMENTS PRÉHISTORIQUES

283. Mon devoir étant de rassembler tous les documents qui peuvent servir à éclaircir la question dont je m'occupe, je dois parler ici d'une objection qui s'est présentée à moi avec assez de force pour ébranler un moment ma conviction sur l'histoire du peuplement d'Ossau, tel qu'elle paraît ressortir de toutes nos autres données. Il s'agit du témoignage des monuments mégalithiques situés sur le territoire de Bilhères.

284. Ces monuments ont été découverts¹ par M. l'abbé Châteauneuf, alors curé de Bielle, et explorés avec un soin minutieux par M. Paul Reymond, archiviste des Basses-Pyrénées, qui a consigné ses observations dans un article de la *Revue archéologique* de 1867, intitulé *Dolmen et Cromlechs situés dans la Vallée d'Ossau*². Je ne peux pas mieux faire que de reproduire la plus grande partie de cet article.

« Ces cercles de pierres, au nombre de *quarante-trois*, sont tous situés dans la circonscription de la commune de Bilhères (canton de Laruns), sur des terrains indivis entre elle et la commune de Bielle. Ils sont partagés en trois groupes dont l'altitude au-dessus du niveau de la mer varie de 800 à 1 000 mètres³. Le groupe le moins élevé est placé près de la chapelle de Hondas (la fontaine), sur un vaste tertre circulaire

1. A quelle date ? Je n'ai pas pu l'établir. *Revue archéologique*, nouvelle série, t. XV, p. 342-345.

2. Le dolmen se trouve dans la commune de Buzy et ne nous intéresse en aucune façon.

3. La feuille 239 de la Carte du dépôt de la guerre n'ayant pas encore été publiée, je ne puis donner que des hauteurs approximatives, mais je me tiens au-dessous de la vérité.

couvert de chênes gigantesques, à droite d'un ruisseau. Ce tertre est naturel, comme l'ont prouvé les fouilles, mais il est possible que la main des hommes lui ait donné sa forme circulaire.

« Ce lieu, d'un aspect vraiment grandiose, situé à l'entrée du haut pâturage appelé le *Benou*, passe encore pour être hanté par les esprits, c'est le quartier des Fées.

« L'ensemble des cercles de pierres porte dans le pays le nom de *Couraus de Hondas* (cercles de la fontaine). Les enceintes du premier groupe sont au nombre de vingt-quatre; le total des pierres qui les forment est variable, les unes en comptent treize, d'autres quatorze, d'autres vingt. La hauteur de ces pierres, brutes à l'extérieur du cercle, est très inégale : elle varie de 0^m,25 à 0^m,60. Nous avons remarqué que les enceintes sont parfaitement rondes à l'intérieur. Les diamètres sont très divers ; voici les mesures recueillies : un des cercles a 2^m,60 ; quatre 3 mètres ; un 3^m,12 ; deux 3^m,30 ; un 3^m,40 ; deux 3^m,50 ; un 3^m,70 ; un 3^m,80 ; un 4^m,10 ; un 4^m,15 ; un 4^m,30 ; deux 4^m,50 ; un 4^m,90 ; deux 5 mètres ; trois n'ont pu être mesurés exactement.

« Au centre de chacun de ces cromlechs, sous le sol, se trouve un second cercle d'environ 1 mètre de diamètre qui contient des restes de foyer, des charbons de bois de sapin, à une profondeur de 0^m,30 à 0^m,60. Le centre de presque tous les cercles a été sondé autrefois par les habitants de la localité, dans un but tout à fait étranger aux recherches archéologiques.

« Les cromlechs de Hondas sont groupés autour d'un autre, placé à peu près au sommet du grand tertre qui les porte tous.

« Le second groupe est placé sur les bords d'un ruisseau qui forme un peu plus bas l'*Arriu-Beig* (le Beau-Ruisseau). Les cercles sont au nombre de six, dont deux sur la rive droite et quatre sur la gauche. Les diamètres sont les suivants : un mesure 4^m,50 ; un 4^m,90 ; un 5^m,25 ; un 5^m,40 ; un 5^m,70 ; un 6^m,80. On remarquera que la moyenne des diamètres de ce groupe est plus élevée que dans le précédent.

« Pour atteindre le troisième groupe de cromlechs, il faut gravir pendant vingt minutes une côte abrupte, qui conduit

au quartir dit *Courrége de Caüs* ou *Acaüs*. On domine de ce point toute la vallée d'Ossau.

« En ligne, sur une étendue de 200 mètres environ, se dressent treize enceintes rondes dont les pierres sont plus grosses et plus serrées que dans celles que nous venons de décrire. Là aussi, au centre, à peu de profondeur, se rencontre un second cercle souterrain et des charbons de bois de sapin. Les pierres qui forment les cromlechs ont de 1 mètre à 1^m,40 de hauteur, elles sont enfouies environ de moitié ; leur nombre varie de 18 à 23 pour chaque cercle.

« Un des cromlechs a 3 mètres de diamètre ; un autre 4 mètres ; un 5 mètres ; trois 5^m,30 ; un 5^m,50 ; un 6^m,40 ; un 8 mètres ; quatre n'ont pu être mesurés à cause des ronces.

« Quelle a été la destination de ces monuments ? Pourquoi cette division en trois groupes ? Pourquoi cette différence dans les dimensions des pierres et des enceintes ? Voilà autant de problèmes qui se présentent comme insolubles dans l'état actuel de la science.

« Ces cromlechs donnent lieu à plusieurs remarques.

« La terre transportée a peu de profondeur : à 0^m,60, on rencontre le sol naturel.

« La surface est au même plan que le sol environnant.

« Il n'y a ni ossements ni traces d'inhumation.

« Les pierres qui forment les enceintes offrent une face unie à l'intérieur, ou peu s'en faut, mais la face extérieure est brute.

« Les cercles de *Caüs* sont plus solidement construits que ceux des quartiers inférieurs ; les pierres y sont plus hautes. Peut-être faut-il attribuer la meilleure conservation de celles-ci à l'altitude du terrain qui les rend moins sujettes à être dégradées.

« En rédigeant ces notes, mon intention a été de rapporter fidèlement ce qui existe, pensant rendre ainsi plus de services à cette branche de l'archéologie qu'en proposant quelque vague hypothèse. C'est par un ensemble de faits précis et de vérifications sérieuses, dégagées de tout système, que l'on parviendra (du moins il faut l'espérer) à jeter quelque lumière sur l'usage auquel ces monuments étaient destinés. »

285. On voit qu'à cette époque, P. Reymond ne proposait

aucune explication sur l'origine de ces cromlechs, et ce nous est une garantie de l'exactitude de ses observations, notamment en ce qui concerne le nombre d'enceintes groupées sur chaque point.

286. Mais quelques années après, il proposait une explication dans un article de l'*Indépendant des Basses-Pyrénées* du 5 mai 1871, intitulé *Observations sur l'antiquité des centres de population des vallées d'Ossau, Aspe et Barétous*.

287. M. Reymond nous dit dans cet article avoir lu dans le *Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest* un compte rendu des explorations de cromlechs en Kabylie, dont l'auteur, M. Letourneux, déclarait qu'il y a 150 ans, ces enceintes servaient aux réunions des clans confédérés.

Raisonnant par analogie, et partant de ce double fait, que les trois vallées d'Ossau, Aspe et Barétous ont formé, pendant tout le moyen âge, une confédération connue sous le nom de *Les Montagnes*, et que Bielle a été le chef-lieu d'Ossau depuis un temps immémorial, M. Reymond se demande si les pierres des cromlechs de Bilhères n'ont pas servi, elles aussi, aux réunions des délégués de tous les villages de la région.

288. Et, fait vraiment saisissant, il trouve que non seulement le nombre des groupes de cromlechs correspond au nombre des vallées, mais que le nombre des cromlechs contenu dans chaque groupe correspond au nombre des centres de population de chaque vallée — des centres anciens, s'entend, car il y a eu depuis des créations de centres nouveaux et des annexions.

Voici, en effet, la liste des centres anciens :

Ossau : Arudy, Bescat, Buzy, Castet, Izeste, Louvie-Juzon, Sainte-Colonne, Sévignac, Meyrac, Aste, Béon, Béost, Bagès, Bielle, Bilhères, Aas, Assouste, Gère, Belesen, Laruns, Geten, Gètre, Louvie-Soubiron, Listo. — Total, 24.

Aspe : Accous, Aydius, Bedous, Borce, Cette, Eygun, Escot, Etsant, Léas, Athas, Lescun, Osse, Urdos. — Total, 13.

Barétous : Ance, Aramits, Arette, Fèas, Issor, Lanne. — Total, 6.

Comme nous l'avons vu, le nombre des cromlechs dans chaque groupe est respectivement de 24, 13 et 6.

Ce qui amène M. Reymond à dire : « La conclusion serait que les centres de population des trois vallées existaient avant l'époque romaine et dès la plus haute antiquité, et que Bielle a été non seulement le chef-lieu d'Ossau, mais aussi le lieu de réunion des peuplades d'Aspe et de Barétous. Enfin que les cromlechs sont des enceintes où s'asseyaient les anciens de chaque peuplade. »

289. On comprend ma perplexité en lisant ces lignes. Comment, en effet, l'hypothèse de M. Reymond peut-elle s'accorder avec la mienne ? D'après mes recherches, Ossau a dû être peuplé au ix^e siècle par des émigrants venus de la plaine, absorbant une population peu nombreuse et qui n'a subsisté compacte que dans les Trois-Villages. D'après les recherches de M. Reymond, Ossau a été peuplé dès la plus haute antiquité, la population était distribuée de la même manière qu'au moyen âge, et elle avait avec celles d'Aspe et de Barétous des rapports semblables à ceux qui ont duré jusqu'à l'époque moderne. Et pourtant, mes conclusions me semblent très solidement appuyées ; celles de M. Reymond sont au moins très vraisemblables. Qui s'est trompé ?

290. Après un examen aussi impartial que possible de toute la question, je crois pouvoir dire que nous ne nous sommes trompé ni l'un ni l'autre, et que l'hypothèse de M. Reymond peut se concilier avec la mienne ; seulement, elle doit la modifier en un certain sens, et par là même elle permet de faire un pas de plus dans cette voie de reconstitution de l'histoire non-écrite de la région, que la dialectologie a permis d'amorcer.

291. Il nous faut simplement admettre que les fugitifs venus de Lescar et des environs n'ont trouvé le Haut-Ossau ni à l'état de pays à peu près désert et qu'ils ont dû défricher, ni à l'état de pays habité par une population compacte qu'ils auraient dû exterminer ou soumettre ; mais bien à l'état de pays *ayant été habité*, et récemment en grande partie dépeuplé par une cause inconnue, guerre, épidémie ou émigration. Dans ce pays dépeuplé, ils ont dû s'établir non en conquérants, mais en alliés ; on leur a d'ailleurs cédé de préférence les villages de la haute montagne, tandis que les anciens habitants se groupaient dans la plaine, aux Trois-

Villages, dont l'un, Castet, est resté le lieu de résidence de leurs vicomtes. Et les nouveaux venus ont pris tout simplement la place des autochtones, soit dans leurs rapports avec ce qui restait de ceux-ci, soit dans leur alliance avec les habitants des vallées voisines d'Aspe et de Barétous.

292. Il faut avouer qu'il semble y avoir quelque chose d'un peu hasardé à supposer ce dépeuplement momentané d'Ossau par une cause inconnue !

Mais, à y bien penser, c'est encore la seule réponse satisfaisante à une autre question que nous ne pourrions pas, sans cela, ne pas nous poser. Pourquoi les fugitifs partis de Lescar sont-ils venus se fixer précisément en Ossau plutôt que de coloniser une partie de la plaine située entre la vallée du Gave et l'embouchure d'Ossau — région qui, nous l'avons vu, est restée à l'état de forêt jusqu'à une époque relativement moderne ?

293. Si Ossau avait été inhabité, quelle apparence que des habitants de la plaine aient traversé, sans s'y arrêter, une région ouverte et relativement facile à défricher, pour venir faire choix précisément de ces gorges abruptes et sauvages où la lutte contre la nature devait être infiniment plus rude ? — Et si Ossau était déjà peuplé, voit-on ces malheureux fugitifs, encore sous le coup de la terreur que leur avaient inspirée les Normands, du reste probablement mal armés et accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants — les voit-on entreprendre la conquête des hautes vallées, si faciles à défendre pour les montagnards — quand ils n'avaient qu'à prendre, pour s'y établir, un point quelconque de la région intermédiaire inhabitée ? C'est bien peu vraisemblable !

294. Tout s'explique, au contraire, si nous admettons l'idée d'un établissement pacifique, d'une immigration s'opérant sur l'invitation d'une population amie. Nous pouvons, si nous le voulons, supposer que des relations existaient entre les autochtones d'Ossau et les riverains du Pont-Long — ce qui n'offre pas de difficulté, et rien n'empêche, si on y tient, de faire intervenir ici la très hypothétique confédération des *Osquidates Montani* et des *Osquidates Campestris*. Nous pouvons encore, si nous le préférons, admettre que les fugitifs de Lescar ont d'abord parcouru la région au Sud du Gave

à la recherche d'une patrie nouvelle, et qu'ils sont alors entrés en relations avec quelqu'un des chefs montagnards. L'imagination peut ici se donner libre carrière, mais les données scientifiques ne permettent pas de rien affirmer. Ce qui demeure solidement établi, c'est la venue des fugitifs dans un pays déjà habité, mais plus ou moins dépeuplé pour une cause inconnue.

CONCLUSION

295. L'enquête, en partie dialectologique et en partie historique, à laquelle je me suis livré, aboutit, en somme, à la fixation d'un certain nombre de points qui peuvent, désormais, être regardés comme acquis. Bien des faits accessoires, il est vrai, restent obscurs, et sans doute on n'arrivera jamais à les éclaircir complètement. C'est à l'imagination d'un romancier ou d'un poète qu'il pourrait incomber de remplir les lacunes laissées par l'investigation scientifique : qui sait si l'idée d'écrire un récit complet de l'émigration ne séduira pas un jour quelqu'un des jeunes écrivains béarnais qui se sont groupés autour de l'*Escole Gastou Fébus* ? Pour mon compte, m'en tenant aux résultats de la recherche purement scientifique, je crois pouvoir affirmer, comme bien démontrés, les faits suivants, résumant tout le travail que je termine par leur énumération :

1° Les hautes vallées pyrénéennes, à l'Est du pays basque, étaient peuplées, après la romanisation, par une population sensiblement homogène et parlant une série de dialectes très voisins, dont les parlers actuels de Barétous, Aspe et Azun sont les continuations directes ;

2° Les trois vallées d'Ossau, Aspe et Barétous étaient réunies en une confédération semblable à celle qui a continué à exister entre elles pendant tout le moyen âge ;

3° Vers le ix^e siècle, la vallée d'Ossau a été dépeuplée en grande partie par une cause inconnue ;

4° A la même époque, une invasion de Normands ravageait la plaine béarnaise au Nord du Gave, ruinant, entre autres, la ville de Lescar et les villages environnants ;

5° Les habitants de Lescar et de la région voisine, chassés par cette invasion, se sont réfugiés en Ossau, où ils ont été

bien accueillis par ce qui restait des autochtones, et n'ont pas tardé à se mélanger à eux ;

6° Cependant les anciens habitants d'Ossau, conservant pour eux la partie la plus fertile de la vallée, se sont groupés dans les trois villages d'Arudy, Izeste et Castet, laissant aux nouveaux venus les villages de la montagne ; aussi le parler montagnard persiste-t-il jusqu'à nos jours dans les Trois-Villages, tandis que le reste de la vallée parle un dialecte originaire de la plaine ;

7° Les nouveaux habitants d'Ossau ont continué à se regarder comme les propriétaires légitimes des Landes du Pont-Long, et ils ont réussi, au travers de bien des vicissitudes, à y maintenir leurs droits jusqu'à l'époque contemporaine.

APPENDICE I

NOTE SUR LES PRÉDISPOSITIONS LINGUISTIQUES

Il paraît bien certain que les changements linguistiques se font par suite de prédispositions qui existent longtemps avant que le changement s'annonce, et que ces prédispositions subsistent chez des individus séparés du groupe. On dirait un champ semé d'une même semence, qui produit une récolte uniforme quoiqu'on l'ait coupé en deux par un mur. On ne peut pas expliquer autrement le parallélisme de développement chez des peuples de même origine, séparés depuis longtemps; par exemple, le phénomène de l'*umlaut* chez tous les peuples germaniques, phénomène qui ne peut pas remonter à l'unité germanique, puisqu'il n'existe pas en gotique. D'autre part, M. l'abbé Rousselot me fournit sur ce point, si important pour mon sujet, les notes précieuses que voici, et qui ont trait surtout à l'histoire du *ɛ* en Saintonge¹. « Tout en se transportant à Saint-Claud, dans un lieu où le *ɛ* n'était pas encore ébranlé, ma famille n'en a pas moins emporté avec elle les germes mêmes de l'évolution, et quoique nés sur un sol étranger, mes sœurs et moi, nous sommes restés soumis aux influences qui se sont fait jour à Cellefrouin. Chez moi (né en 1846), *ɛ* reste intact. Mais ma sœur Marie-Louise (née en 1850), bien qu'elle soit capable de prononcer *ɛ* dans toutes les positions, ne le conserve qu'après *k g*: Juliette (née en 1852) n'a plus la faculté de prononcer *ɛ* que dans ce dernier cas, et le remplace toujours par *j*.

« Un enfant (1872), quoique né aux Pradelières, où *ɛ* a disparu depuis plusieurs années, mais de parents issus de Chalais où *ɛ* est conservé, et habitant les Lélots, c'est-à-dire Cellefrouin où aucun enfant de son âge ne le possède, mélange dans son parler les *ɛ* et les *j*. Il le fait toutefois dans des proportions telles qu'il est pos-

1. Tous ces faits ont depuis été consignés dans le grand ouvrage de M. Rousselot. *Modifications phonétiques du langage*. Paris, Welter, 1891.

sible d'y découvrir en partie les étapes de l'évolution. Il dit *bjā*, *tabj*, *pɔrtɔpjœm*, *fɛmij*, *pɛj*, *pjœja* (« plier ») et aussi *pɔœja*. Mais à côté de *kja* « clé », *goj* « boue », il dit plus souvent *kɔa*, *kɔo*, *goɔ*. Il y a donc chez lui plutôt retard dans le mouvement, que mélange proprement dit des formes. Chez son frère, plus jeune d'un an et demi, le *j* a complètement triomphé.

« A Lascoux, le *j* a fait son apparition chez les petits-enfants de M^{me} Lavaud (1882 et 1886) dont le mari est du Chatenet (il possède *ɔ*, mais *ɔ* s'est perdu au Chatenet plus tôt qu'à Cellesfrouin). Mais *ɔ* se maintient chez Louise Mayou (1887) dont le père et la mère sont du village.

« A Saint-Claud, les familles Bourgeâtre et Laville habitent la même rue à quelques portes l'une de l'autre. Elles remontent à un arrière-grand-père commun. Leur condition sociale est la même : peut-être les Laville ont-ils eu des relations un peu plus élevées, ce qui devrait les prédisposer à un développement plus rapide. Tout au contraire, *ɔ* commence à se perdre après les labiales chez l'aînée des demoiselles Bourgeâtre qui a 24 ans ; il est complètement perdu chez la troisième qui en a 17 ; il vit encore dans toutes les positions chez le petit-fils de M^{me} Laville qui a 14 ans. Il n'y a entre les deux familles qu'une seule différence, c'est que le père de M^{me} Laville était Périgourdin, c'est-à-dire d'un pays où *ɔ* est parfaitement conservé. »

Quoique ces observations soient des infiniment petits, ou peut-être pour cela, et pour le soin infini qu'elles dénotent, on peut y voir clairement l'influence de l'hérédité. Il est permis d'en conclure que le germe d'une évolution peut être porté dans le sang.

C'est ce qui ressort encore des observations de M. Gilliéron sur les patois du Nord de la France. M. Gilliéron trouve que les patois de la Normandie et de la Picardie ont offert autrefois, sous divers rapports, une grande ressemblance de développement ; mais aujourd'hui, tandis que les parlers de la Picardie se transforment encore, ceux de la Normandie presque entière sont morts, c'est-à-dire qu'entravés dans leur marche par l'influence du Français, ils ne présentent plus de caractères nouveaux. Seuls ceux du Cotentin se développent encore ; et il se trouve que leur développement coïncide, sur plusieurs points, avec celui des patois picards. Comment expliquer ce fait, sinon par une prédisposition héréditaire existant autrefois dans toute la région du Cotentin à l'Artois, prédisposition qui n'a pas pu agir dans la partie centrale à cause de l'arrêt de vie des patois, mais qui a produit des effets semblables partout où le langage s'est développé librement ?

Les faits observés par M. Rousselot, pas plus que les autres, ne disent combien de temps le germe d'une évolution peut dormir avant d'éclore. Toutefois, quand on voit la date d'une évolution hâtée ou retardée par le fait d'un grand-père, il est permis de croire qu'une population entière peut porter bien des générations le germe d'une évolution. « Rien ne se perd, rien ne se crée » ; et si aucune influence extérieure ne vient modifier la force latente, si longtemps qu'elle reste cachée, elle ne peut pas être détruite.

APPENDICE II

NOTE SUR LES MOTS EN *-ellum*

[Comme je l'ai dit, § 130, note, j'ai été amené à rejeter complètement, sur un point, les conclusions auxquelles était arrivé mon frère. Mais comme l'argumentation par laquelle il avait cherché à établir ces conclusions est extrêmement serrée et donne sur beaucoup de points des aperçus intéressants, je crois devoir la reproduire ici telle quelle. — P. P.]

J'avais espéré découvrir dans les patois la naissance de cette forme et sa parenté avec les autres. J'avoue que je n'ai rien trouvé. Il y a bien sur la limite, entre Précilhon et Peyre, une grande hésitation entre *st*, *sts* et *stf*, *its* d'abord ; entre *st*, *-sts* et *-c*, *-stf* plus au Nord. Mais cette hésitation qui se produit dans les villages frontières de l'Ouest ne rentre dans aucune loi, et me paraît due à l'influence du dialecte littéraire. En effet, *-c* apparaissait généralement dans le langage peu soigné, en conversation, surtout en conversation animée ; *-st* quand j'interrogeais et qu'on surveillait ses réponses.

Je suis donc forcé de chercher ailleurs des éléments de preuves, qui seront naturellement moins sûres que l'observation directe.

-st ne peut évidemment pas être l'ancêtre des autres formes. Je ne crois pas qu'on ait jamais vu *t* passer à *c* par un développement spontané. Cela est inadmissible dans le Sud-Ouest surtout, où *t* loin de tendre à une position alvéolaire ou prépalatale, comme en anglais, est au contraire dental, presque interdental. D'ailleurs, si *ll* avait d'abord passé à *t*, il se serait dès lors confondu avec le *t* final d'autre provenance, et *bu'ket* aurait suivi le même développement que *be'tst*.

Le développement de *-ts* verbal — groupe analogue à *t/f*, puisque tous deux se composent de plosive et fricative — rend au contraire très vraisemblable la simplification de *t/f* en *t*. Dans les vallées béarnaises, en effet, le développement de ces deux groupes

est identique : tf se simplifie en f , comme ts en s ; c'est la plosive qui tombe devant la fricative. Dans la plaine et le Labedan, et suivant des lignes qui coïncident sur une grande longueur, ts s'est simplifié ou se simplifie en t , et t correspond à ll latin. N'est-il pas bien vraisemblable que $t < ll's$ vient de tf , comme $t < l's$ vient de ts ? On pourrait figurer le raisonnement par la proportion suivante :

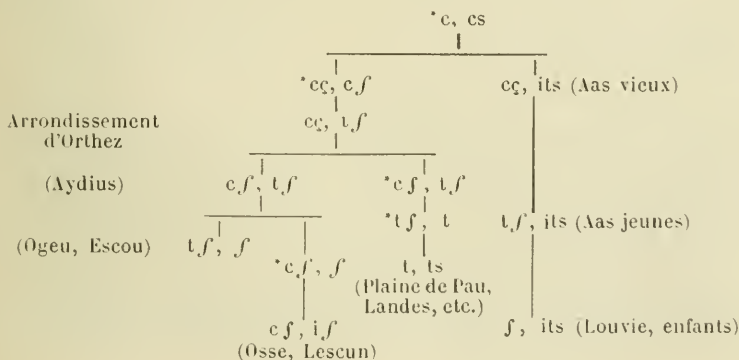
$$\frac{ts \rightsquigarrow s}{ts \rightsquigarrow t} = \frac{tf \rightsquigarrow f}{*(tf) \rightsquigarrow t} \quad \begin{array}{l} \text{(Vallées).} \\ \text{(Plaine).} \end{array}$$

Je n'ai parlé jusqu'ici que du singulier. Au pluriel, deux hypothèses sont possibles : le territoire actuel de $-t$, ts pouvait avoir autrefois soit le pluriel tf , soit le pluriel its .

Dans le premier cas, l'évolution a dû être la même pour le singulier que pour le pluriel, mais se produire plus tôt. La présence du s de flexion donne, en effet, au pluriel une certaine avance. Comme à Ogeu, Escou, Aydius, Osse et Lescun, la réduction à f a eu lieu au pluriel avant d'avoir lieu au singulier ; de même dans la plaine, la réduction à t doit avoir commencé au pluriel : on aurait donc passé par une période où on aurait eu tf au singulier, t au pluriel. Mais il est clair que l'analogie devait réintroduire le s au pluriel.

Dans le second cas, le passage de tf à t n'aurait eu lieu qu'au singulier, et on aurait eu la déclinaison : $-t$, its . Le i aurait pu tomber ensuite par analogie au singulier. Mais cette petite difficulté, aussi bien que l'existence du pluriel tf à Ogeu-Buzy qui paraît bien un reste d'une grande région englobant Lasseube, Pau, Lescar et Orthez, rend la première alternative plus probable.

La parenté de toutes les formes actuellement existantes dans la région que j'ai étudiée, peut donc se résumer comme suit :



La notation *g* = *ll* final (*casteig*), si fréquente dans les textes béarnais, confirme cette parenté. Le *g* était au moyen âge affecté à la notation des sons *j* et *jj* (qui d'une façon générale n'ont qu'un signe). Il l'est encore aujourd'hui dans certains noms de lieux : *Gez* = *jjeis* (canton d'Argelès) ; *Ger* = *jjeir* (canton de Pontax) ; *Gédre* = *jjedrä*. (canton de Luz), etc.

Le *g* intervocal latin ayant passé à *j*, il était naturel, d'après cette loi d'inertie qui est celle de l'orthographe, que le signe *g* conservât cette signification. Puis, *j* et *jj* permutant régulièrement dans certaines positions, n'étaient plus qu'un seul et même son pour les oreilles gasconnes ; *g* devait donc prendre ces deux significations. Dès lors, il pouvait être affecté à la notation du *c* final, correspondant soufflé de *j*, car il est impossible à un homme du Sud-Ouest de distinguer à la finale la soufflée de la vocalique. (Comparer l'alternance de *t* et *d* pour un son qui était toujours soufflé.)

E. — Comment *c*, *cs* dérivent-ils de *ll* latin.

Il s'agit maintenant de rattacher *c*, *cs*, ancêtre de toutes les formes actuellement existantes dans le Sud-Ouest, au *ll* étymologique.

En latin déjà, il y avait entre *ll* et *l* une différence autre qu'une différence de longueur ou de vigueur ; *l* simple avait quelque chose de plus grave, et exerçait sur la voyelle précédente une action semblable à celle du *l* grave du portugais, où *alto* se prononce presque *outu*, *l* tendant vers *ũ*, et *a* vers *ɔ*.

ll avait un timbre plus clair, semblable à celui de *l* + *i*. On peut croire que *ll* avait une position se rapprochant davantage de la position palatale de *ʎ*¹.

1. « *ē* devant *l* de la première syllabe s'altère régulièrement en une voyelle labiale, *ō* quand cette voyelle termine la syllabe, *u* quand *l* fait partie de la syllabe en question : *oliva* = *ελεία*, *olera* = *Arch. helusa*, *colo* pour *quelo* (cf. *inquilinus*), *columba* pour *quel-* (cf. *πείλεια*) ; *colus* pour **quelus* (*tour*, puis, *quenouille*) de la rac. de *πείλωμαι*, *περι-πλωμενος*, *πείλος* et *πλωω* : *uolo* (cf. *uelim*).

« *l, c* subsiste : 1° devant *ll*, ainsi *mellis* (cf. *refello* de *fullo*, mais *insulsus*) ; 2° devant *li*, ainsi *melior* (cf. *Sicilia* de *Σικελία*, mais *Siculus*) ; 3° après *e* (non issu de *qu*) ou *g* : *cēter*, *cēleber*, *scēlus*, *gēlu*, *celsus*. » Louis Havet, dans *Mém. Soc. Linguistique*, V, 46. note 1.

Cette tendance à la palatalisation s'est accentuée en espagnol et en catalan, où *ll* passe régulièrement à *ʎ*.

Les patois et les anciens textes permettent de voir qu'une prononciation identique ou tout au moins voisine s'est étendue sur une partie du Midi.

ʎ = *ll* existe actuellement à Nidessos (arrondissement de Foix, Ariège)¹, comme dans le Roussillon².

A Cayre (Haute-Loire), *-ellum* donne régulièrement *ɛi*: *vedɛi vitellum*, et *dʒai gallum*³. (Cet *i* ne peut pas venir d'un développement de la voyelle, car *quadratum* donne *ka'ra*; *parietem*, *paɛɛ*. Ce ne peut donc être que la vocalisation d'un ancien *ʎ*.)

Il en est de même à Brioude, Massiac, Langeor, où on dit *tɕa'vɛi caballum*⁴.

Enfin *ʎ* a laissé dans la Creuse, au Sud de Guéret, des traces certaines de son existence. Là, d'après M. Thomas⁵, une épen-thèse se produit dans les terminaisons féminines, après un *e* suivi en latin de *l* simple, mais non de *ll*. On a, selon que la syllabe est tonique ou atone, *bi'alo* « bèle », *bie'la* « bêler », mais *b:lo* « bella », *tɕaro'm:lo* « calamillat ».

Ceci indique une différence entre le timbre de *l* roman selon qu'il provient de *l* ou de *ll* latin. Ce n'est pas, en effet, que *ll* ait fait position, car la position n'entrave pas l'épenthèse : dans le même pays, elle a lieu devant *rr* et pas devant *r*. D'ailleurs, on sait qu'elle tient à l'action de *l* grave, c'est-à-dire modifié par une élévation de l'arrière-langue vers le voile du palais. J'ai entendu moi-même la naissance de cette épenthèse dans la prononciation açorienne du nom « San Miguel » : *sãõ mig:al*. De même, chez des paysans artésiens : *b:al*, *set:al* « belle, c'est elle ».

A Saverdun (arrondissement de Pamiers)⁶, à Albi⁷, à Castanet (canton Sauveterre, Aveyron)⁸, à Bozouls (Aveyron)⁹, à Aurillac¹⁰,

1. Luchaire, *Etude*, p. 344 *elh* « illum », *anelh* « anellum », *be:elh* « vitellum », *elhis* « illos ».

2. Au moins jusqu'à la latitude de Saint-Paul-de-Fenouillet. Voir la parabole de l'Enfant Prodigue, de Luchaire, *Etude*..., p. 350.

3. Notes communiquées par M. Gilliéron.

4. Communiqué par M. l'abbé Rousselot.

5. Rapport sur une mission philologique. Archives des missions scientifiques et littéraires, 3^e série, t. V, 1879.

6. Luchaire, *Etude*, p. 345.

7. *Revue des Patois*, 1888, p. 285.

8. D'après la prononciation de M. l'abbé Collinet de l'Ecole des Carmes.

9. Documents recueillis par M. Gilliéron.

10. D'après la prononciation de M. l'abbé Courchineux de l'Ecole des Carmes.

à la Grande-Combe (arrondissement d'Alais, Gard)¹, *ll* a donné *l*. Mais nous verrons que ce *l* peut provenir d'un ancien *ʃ*.

Passons maintenant aux textes anciens.

M. Chabaneau a étudié les provenances du *z* final en français et en langue d'oc, et déterminé sa prononciation, qui jusqu'au xiii^e siècle environ était *ts*². L'une de ces provenances est *ʃ* + *s*, et l'une des provenances de *ʃ* est *ll* latin³. « Ce cas, dit M. Chabaneau, est de beaucoup le moins fréquent, parce que le groupe *ll* ne s'est mouillé que dans peu de dialectes. En langue d'oc où ce phénomène est le moins rare, il paraît plus particulier aux dialectes du Nord (limousin, dauphinois). En français, les seuls exemples constants qu'on en retrouve sont dans la Passion, texte à demi-provençal. Ex. : Passion : *jalz* = *gallus*, *mantelz* = *mantellos*, *belz*, *elz* « *illos* » *celz*, *nulz*. Exceptions : *els* (3 fois), *cels* (une fois) et l'article *dels*, *als*, constamment. Ni Alexis, ni Roland, ni même saint Léger n'ont de semblables formes. On trouve *elz* « *illos* » dans les Rois, *nulz* dans saint Thomas, mais ce sont des exceptions.

Boèce : *sitz* « *si illos* », *pelz* « *pellis* » *nulz*. Pas une seule exception.

Chartes valentinoises, xi^e siècle : *delz*, *elz*, *celz*, *agnelz* (très fréquent) ; par exception, une seule fois *agnels*.

Cartulaire de Romans : *celz*, *delz*.

Sermons limousins, xii^e siècle : *alz*, *elz*, *acquelz*, *anzelz*, mais non moins fréquemment par *s*.

Gérard de Roussillon : *cabelz* = *capillos*, mais aussi *castels*, *chevals*. »

Les exemples de régime singulier ou de sujet pluriel qu'ajoute

1. Documents recueillis par M. Gilliéron.

2. *Revue des Langues romanes*, 1874, t. V, p. 330 et t. VI, p. 94.

3. M. Chabaneau explique ce *z* = *ts* par « une combinaison du *j* engagé dans la consonne complexe *lh* (*ʃ*) qui se détache de *l* pour s'unir à *s*, et donner à cette consonne de quoi former un son plus sifflant ». — C'est trop faire de la phonétique comme de la chimie. Les sons n'ont rien de commun avec les atomes d'un corps qui peuvent se détacher d'un autre corps pour s'unir à un troisième. Ce sont les produits de l'activité de nos organes, et c'est dans l'examen des articulations qu'on peut trouver le comment et le pourquoi des changements phonétiques. J'ai proposé une explication de la naissance du *t* entre *l* et *s*.

M. Chabaneau montrent bien que le *l* y était mouillé, et que c'est à cette mouillure qu'est due la présence du *t* révélé par la graphie *z* : « *vell, ell, sill* (Boèce), *dell, chastell, Polverell* (Charte valentinoise), *ell* (traduction de l'évangile de saint Jean), où *ll* représente certainement le son dont *lh* devint plus tard le signe le plus ordinaire. »

Ces exemples concordent bien avec les indications fournies par les patois, et font voir qu'au moyen âge comme aujourd'hui, il y avait vers la Marche, l'Anvergne, le Limousin, le Bourbonnais, le Lyonnais, le Dauphiné, une vaste région, où *ll* avait donné *Δ* au moins pour un temps.

Voici d'autres exemples, tirés d'autres documents :

Dans la chirurgie d'Albucassis, qui semble avoir été écrite dans le bas Pays de Foix¹, je relève : *folh* « *follis* », *colh* « *collum* », à côté d'un nombre beaucoup plus grand d'exemples où *ll* est rendu par *l*.

Dans le Leudaire de Saverdun, 1327² : *caualh*, mais *tonel*.

Dans les statuts et coutumes de Foix, 1387³ : *auzelhs, aquelh, aquella*, mais *aquels, æl, dels* beaucoup plus souvent.

Dans le Cartulaire de Saint-Victor de Marseille vers 1080⁴ : *delhz*.

Cela concorde encore avec les patois pour montrer dans le pays de Foix une région où *ll* a passé à *Δ*. Peut-être la région était-elle même plus étendue qu'aujourd'hui, car *Δ* peut perdre son articulation palatale⁵. Les *Leys d'Amors* et le *Donat Provençal* semblent confirmer cette extension.

« Aquesta letra *l*, disent les *Leys d'Amors*⁶, sona fortamen coma *cautela, sala, mal, mala* ; en altra maniera sona suaumen coma *piucela, renoela, caual, cala* ; perque *cautela* e *bela* no fan plazen rima, ni *cautela* am *piucela*, ni *caual* am *mial*, ni *mala* am *cala*, e en ayssi de lors semblans. »

Cela prouve clairement que le résultat de *l* et celui de *ll* ne se confondaient pas. Les termes *fortamen* et *suaumen* ne sont pas très clairs. Cependant *Δ* paraît généralement être considéré comme plus doux que *l*.

1. *Revue Lang. rom.*, 1, 8-11.

2. Luchaire, *Étude*, 331.

3. Luchaire, *Étude*, 331.

4. P. Meyer, *Recueil*, I, n° 39.

5. Cela a eu lieu en Artois, où on dit *traval* « travail ». J'en citerai plus loin d'autres exemples.

6. I, 38.

Le Donat Provençal¹, d'ailleurs, est plus explicite. Il montre d'une façon constante.

$$\begin{array}{l}
 1^{\circ} \text{ Voy.} + ll + s \left\{ \begin{array}{l} \text{traité autrement que} \left\{ \begin{array}{l} \text{voy.} + l + s. \\ \text{voy.} + l \text{ et mouillure} + s. \end{array} \right. \\ \text{traité comme} \left\{ \begin{array}{l} \text{voy.} + lt + s. \\ \text{voy.} + lj + s. \end{array} \right. \end{array} \right. \\
 2^{\circ} \text{ Voy.} + ll + a \text{ traité comme } \text{voy.} + l + a.
 \end{array}$$

Ainsi la série de rimes en *-als* ne contient que des mots ayant *l* simple en latin. Celle en *-altz*, des mots ayant en latin *alt's*, *ald's*, *al'x*, *alcj*, *all's*. Celle en *-alh*, des mots ayant *al* + *mouillure* + *s* ou *all* + *mouillure* + *s*. Celle en *-ala* ne contient, il est vrai, que des mots ayant *l* simple en latin, mais celle en *-ela* mélange *ll* et *l*.

D'où il paraît résulter :

1° Que *ll* s'est mouillé dans *le* ou *les* dialectes pris en considération par Taïdit ; puisqu'il s'est produit un *t* transitoire qui ne se produit pas entre *l* et *s* ;

2° Que cette mouillure n'a pas été complète, puisque *ll* + *s* ne s'est pas confondu avec *l* + *royelle*. Le fait n'a rien d'étonnant, et peut s'expliquer par une différence de date, ou plus probablement d'articulation. Il y a des variétés de Δ ² plus ou moins voisines de *l* ou de *j*, plus ou moins énergiques. On peut croire que *ll* avait produit un Δ peu palatal, mais fortement articulé, tandis que *l* + *mouillure* avait produit un Δ tout à fait palatal, mais faiblement articulé, dont le contact avec le palais était peu énergique.

Une note ajoutée à l'énumération des *-altz* est intéressante : « E totz los podes uirar in *autz*, dit Taïdit en parlant des mots qu'il a énumérés, for « *baltz* .i. corola .i. corea », e trait *caualtz* .i. caballus, *ualz* .i. uallis, *autreualz* .i. interuallum et *galz* .i. gallus. » Tous les mots énumérés ont *ll* en latin, sauf *baltz* « balteus ». Mais comme rien ne justifie pour *balteus* un traitement autre que pour *baldu*, du moins en ce qui concerne l'*l*, — il est peut-être permis de voir là une erreur des manuscrits. Si cela est,

1. Edit. Stengel. Il importe peu ici que le Donat ait été écrit en Italie. Les faits que je considère ne tiennent ni à une influence italienne, — car ils n'existent pas en italien, — ni à une insuffisance de renseignements, car cela se manifesterait par un certain désordre dans le classement des rimes, désordre qui n'existe pas.

2. J'ai eu occasion d'entendre bien des variantes de Δ dans le Sud-Ouest. A Hauriet c'est presque *j*. Dans l'Est du Bearn, Δ + *s* est souvent bien près de *l*, sans se confondre tout à fait avec lui.

que faut-il en conclure ? Que Taïdit prononçait **auts** dans certains cas tout en écrivant *altz* ? La chose en elle-même n'aurait rien d'in vraisemblable, mais il est plus probable que Taïdit, écrivant non pas la grammaire de son dialecte personnel, mais celle du provençal littéraire, a admis, comme également classiques, les formes d'un dialecte qui voyellisait *l* devant *t's, cj's*. Cela expliquerait pourquoi dans ce dialecte *all's* ne deviendrait pas **auts** comme *all's* : *all's* devenu **-aſts** n'aurait passé à **alts** qu'à un moment où *alts* d'autre provenance avait commencé à passer à **-auts**. Les deux *l* ne se seraient donc pas confondus dans ce dialecte, et le retard de *ll* sur *l* dans le chemin de la voyellisation serait une nouvelle preuve de l'articulation palatale de *ll* latin.

Ces inductions me paraissent confirmées par l'examen des patois. En effet, à la Grande-Combe, à Saint-Hippolyte-du-Fort, à Sauvetterre (Aveyron), à Bozouls, à Aurillac, *ll* et *l* + mouillure se comportent de même quand ils sont finals : le *l* de *fil* est identique à celui de *bel*. La dépalatalisation qui n'avait atteint que $\Delta < ll$ à l'époque de Taïdit, a donc envahi aussi $\Delta < l$ + mouillure. Mais dans les mêmes localités, *ll* + voyelle $> l$, tandis que *l* + mouillure + voyelle $> \Delta$ ou *j*. Ici la différence de traitement accusée par Taïdit dans les tableaux de ses rimes masculines et féminines subsiste tout entière.

D'autre part, *l* simple latin s'est voyellisé dans une partie de ce domaine, à Aurillac, la Grande-Combe, Saint-Hippolyte-du-Fort, ce qui prouve que $\Delta < ll$ ne l'avait pas encore rejoint à l'époque de cette voyellisation. A Sauvetterre et Bozouls, *l* final et *l* + consonne subsiste comme $l < ll$: *swol*, *sol*, *dwol*, *dolet*, *kalkyn* « quelqu'un ». Le premier domaine correspond à celui où, selon Taïdit, les rimes en *-altz* peuvent se changer en *-autz*, sauf *-altz < all's*. Le second, à celui où *l* subsistait tant pour *all's* que pour *all's*.

Mon interprétation du texte de Taïdit étant conforme à ce que présentent les patois se trouve ainsi confirmée.

Voici donc comment l'histoire de *ll* latin me paraît pouvoir être résumée dans la région que j'étudie :

ll latin se palatalise dans toutes les positions : 1° en Espagne, Catalogne, Roussillon (Couserans ?), Haut-Pays de Foix, Limagne, Nord-Est de l'Auvergne, Velay, la palatalisation est complète.

A. — En Espagne, *ll* ne s'est pas confondu avec *l* + mouillure qui, en raison sans doute d'une palatalisation plus ancienne ou plus forte, ou d'une articulation linguale plus faible, avait pris les

devants, et est aujourd'hui passé à **x** : **ixo** *filium*, **oxo** *oculum*, mais **akefa** *eccuilla*.

B. — En Roussillon, en pays de Foix, *ll* et *l* + mouillure se sont confondus et subsistent sous la forme **ʎ** : **bɛiʎeʎ** *uitellus*, **bɛʎ** *uetulus* ¹.

2° Dans les pays de Languedoc, entre la Grande-Combe, Saverdun, Aurillac et vers la Marche, la palatalisation a été moins forte, l'articulation plus énergique.

A. — Dans la Marche, *ll* revient à *l*, mais en laissant dans le traitement de la voyelle précédente, la trace de son ancienne articulation.

B. — Dans le Languedoc, *ll* + voyelle aboutit à **l** de très bonne heure, et se confond avec *l* + voyelle. *ll's* développe un **t** transitif : puis **ʎ** passe à **l**. — Dans un domaine, ce groupe se confond avec *ll's* : c'est ce qui a eu lieu à Sauveterre (Aveyron). — Dans l'autre *all's* avait déjà commencé une évolution qui l'a conduit à **-auts** ; c'est ce qui a eu lieu à Aurillac et Saint-Hippolyte-du-Fort.

Malgré l'insuffisance de mes renseignements, je crois avoir établi que la Gascogne a été entourée, du moins vers le Sud, l'Est et le Nord-Est par une région où *ll* s'est palatalisé au moins partiellement. N'est-il pas bien probable dès lors que la Gascogne elle-même a éprouvé ce traitement ?

Le sort de *ll* + voyelle confirme cette hypothèse : *ll* + voyelle donne **r**.

Or, il semble que la présence d'un **i** ait une tendance à amener des permutations entre **l**, **d** et **r**, et surtout, comme l'a démontré M. Paris, à faire passer à **r** un **d** ou un **l** ². En Gascon, les deux seuls exemples que je connaisse du passage de **l** simple à **r** ont lieu devant un **i** : **suɾeʎ** « soliculum », et **liɾi** « lilium » ³.

On voit qu'ici comme en latin, *ll* et *li* vont ensemble, et comme

1. D'après la prononciation de M^{me} Dumas de Perpignan.

2. *Romania*, VI, 129. J'ai entendu une dame italienne dire **skuri** pour **scudi**. M. Arnaudin, de Labouheyre, dit **kum'bui** pour **kum'budi** « j'invite », quand il ne s'observe pas. — J'ai surpris le changement inverse chez un paysan de Lescat, qui me disait successivement 'pɛɪos, 'pɛɪos, 'pɛɪos, et des intermédiaires (petras). — Ceci me fait penser qu'il n'est peut-être pas nécessaire de supposer un intermédiaire **lj** entre **dj** et **rj**, mais que le changement peut être direct. Pourtant **gili**, **giri**, **artimale**, paraissent probants.

3. M. Luchaire à qui je les emprunte (Et., p. 213) en cite un troisième **ka'ia** « se taire » de **calare** (vocal). Mais en rapprochant ce mot de l'espagnol **kafar** qui a le même sens et de **kalar** qui veut dire « abaissée », on voit que ce mot s'était dédoublé, et qu'il avait pris **ll** dans le sens de « se taire ».

il paraît très probable que la modification qui a fait passer *li* à *r* était une légère palatalisation, cela confirme l'hypothèse déjà bien probable d'une palatalisation de *ll* en gascon.

Éprouvons maintenant cette hypothèse par ses conséquences et considérons les mots en *Λ* au pluriel.

J'ai exposé dans ce qui précède un grand nombre de traitements différents, qui tous existent dans le Sud-Ouest ou le Midi. Je vais reprendre avec plus de détails la forme *-Λts*. Plusieurs traitements sont possibles : *Λ* peut s'assimiler à *t* et se dépalataliser, puis *t* tomber, et c'est ainsi que *z* en est venu à représenter *s*. — Ou bien c'est *l* qui tombe, et on a comme dans Got : *solez*, *æz*. — Ou bien *l* se voyellise, et on a *euz* comme dans Boëce (à côté de *silz*, *pelz*, *nulz*, qui peuvent être des archaïsmes de graphie); *euz*, *deuz*, *aqueuz* (à côté de *ell*), comme dans l'Évangile selon saint Jean ¹.

Nous avons vu qu'en Ossau *Λ* se voyellisait avant sa dépalatalisation et passait à *j*.

Un autre traitement est encore possible : le *t* peut être palatalisé soit par le *j* produit par la voyellisation du *Λ*, soit par ce *Λ* lui-même avant sa réduction à *j*. On sait que *et* a donné ce résultat en Espagne (*etfo* de *factum*, etc.), et en France, dans une région considérable (à l'intérieur d'une ligne qui passe au Nord de Narbonne, Toulouse, Gontraux, à l'Est de Libourne, et de là se dirige vers Die et Briançon). La Gascogne, il est vrai, ne connaît pas ce traitement : *factum* donne *hæt*. Mais cela peut tenir soit à une différence de date dans la voyellisation de *c* et de *Λ*, soit à ce que *Λ* peut avoir agi avant sa voyellisation et par conséquent exercé une action assimilatrice plus forte.

L'espagnol présente la même palatalisation de *t* due évidemment à un *j* ou un *Λ* précédent, issu lui-même de *t* : *as'kutfa ascullat*; *kutfiño cultellum*; *'putfa pulta*; *'mutfo nullum*; *'putfes pulles*; *motfo motulum* (sans doute par l'interversion *mollum*) : *Λ* ou *j* a fait passer *t* à *c* qui, suivant une marche tout à fait générale, a abouti à *t f*.

Il paraît donc très probable qu'en gascon *castellos* $\rightarrow$ *kastεΛs* > *kastεΛts* a passé à *kastεcs*.

Nous voilà donc arrivés à la forme de pluriel que les patois modernes m'avaient fait supposer. Ce serait donc au pluriel que le *c*

1. *Revue Lang. rom.*, 1874 (t. VI, p. 98, III. Le traitement français de *Λ + s* est analogue, seulement la voyellisation de *l* > *u* a eu lieu après la réduction de *z* = *ts* à *s* : *travaΛ travo*.

aurait pris naissance, et un moment on aurait eu la déclinaison *kas'tɛʃ*, *kas'tɛs*.

La régularisation de cette déclinaison par une analogie du singulier au pluriel ne fait pas difficulté : on sait que la tendance du roman a été de ne différencier le singulier du pluriel que par la présence ou l'absence d'un *s* ¹.

Telle me paraît avoir été l'histoire de *ll* final en gascon. En résumé : palatalisation de *ll* > *e* ; formation entre *ʃ* et *s* d'un *t* transitoire ; *ʃts* ; palatalisation du *t* par *ʃ* qui disparaît en même temps : *cs* ; formation analogique du singulier sur le pluriel : *e*, *cs*. Puis dans les patois, des développements dont les étapes sont presque toutes conservées.

Je n'ai la prétention de donner cette explication que comme une hypothèse, mais comme une hypothèse dont tous les points sont étayés d'exemples analogues. Elle est aussi plus conforme aux faits actuellement conservés dans les patois et aux tendances phonétiques du Sud-Ouest que celles qui ont été présentées jusqu'à présent ².

La seule objection sérieuse à cette théorie est signalée, je crois, par M. Ed. Meyer : si *e* est né du contact de *ʃ* avec *s*, comment se trouve-t-il donc *de'bac*, *de'bat*, *de'bat de valle* qui ne paraît pas avoir eu de *s* ? Il est possible toutefois que *de'bac* soit une formation romane, et date de l'époque où *vallem*, *valles* avaient donné *bac*, *bacs*.

1. Des exemples de ce fait ont été si nombreux qu'il est presque inutile d'en citer. Voir entre autres P. Meyer, *Rom.*, VII, 107 ; Chabaneau, *Rom.*, VIII, 110 ; Philippon, *Rom.*, 1889, 565. — Beaucoup de ces analogies s'expliquent sans doute comme celle que M. Gilliéron a étudiée à Bonneval en Savoie. Là, *t* final subsiste ; mais il tombe devant *s*, et on a :

frigidum > *frɛt*
frigidus > *frɛs*

Par analogie, on a formé sur *ʃors diurnos*, le singulier *ʃort*, par un raisonnement qu'on peut figurer :

mors = *ʃors*
mort = (*ʃort*)

(Cours de M. Gilliéron à l'Ecole des Hautes Etudes.)

2. Voir Luchaire, *Etudes*, 213 ; — H. Latapie, *Revue du Béarn* (partie historique de la Revue des Basses-Pyrénées), t. IV, 66 ; — Ascoli, *Archivio*, III, 78 ; — Beauquier, *Rom.*, VIII, 117 ; — Ed. Meyer, *Gram.*, § 545. — M. Ascoli s'accorde toutefois avec moi pour chercher le point de départ du traitement gascon de *ll* final, dans *ʃ* + *s*. L'opinion d'un maître tel que lui, dont je n'ai eu connaissance que lorsque ma théorie était constituée dans ses grandes lignes, m'a beaucoup confirmé dans ma manière de voir.

TABLE

	Pages.
AVANT-PROPOS.	VII
SOMMAIRE.	1
INTRODUCTION.	7
PLAN.	11
BIBLIOGRAPHIE.	13
1 ^o Partie dialectologique.	13
2 ^o Partie historique.	18
Coup d'œil sur le système phonique béarnais.	19

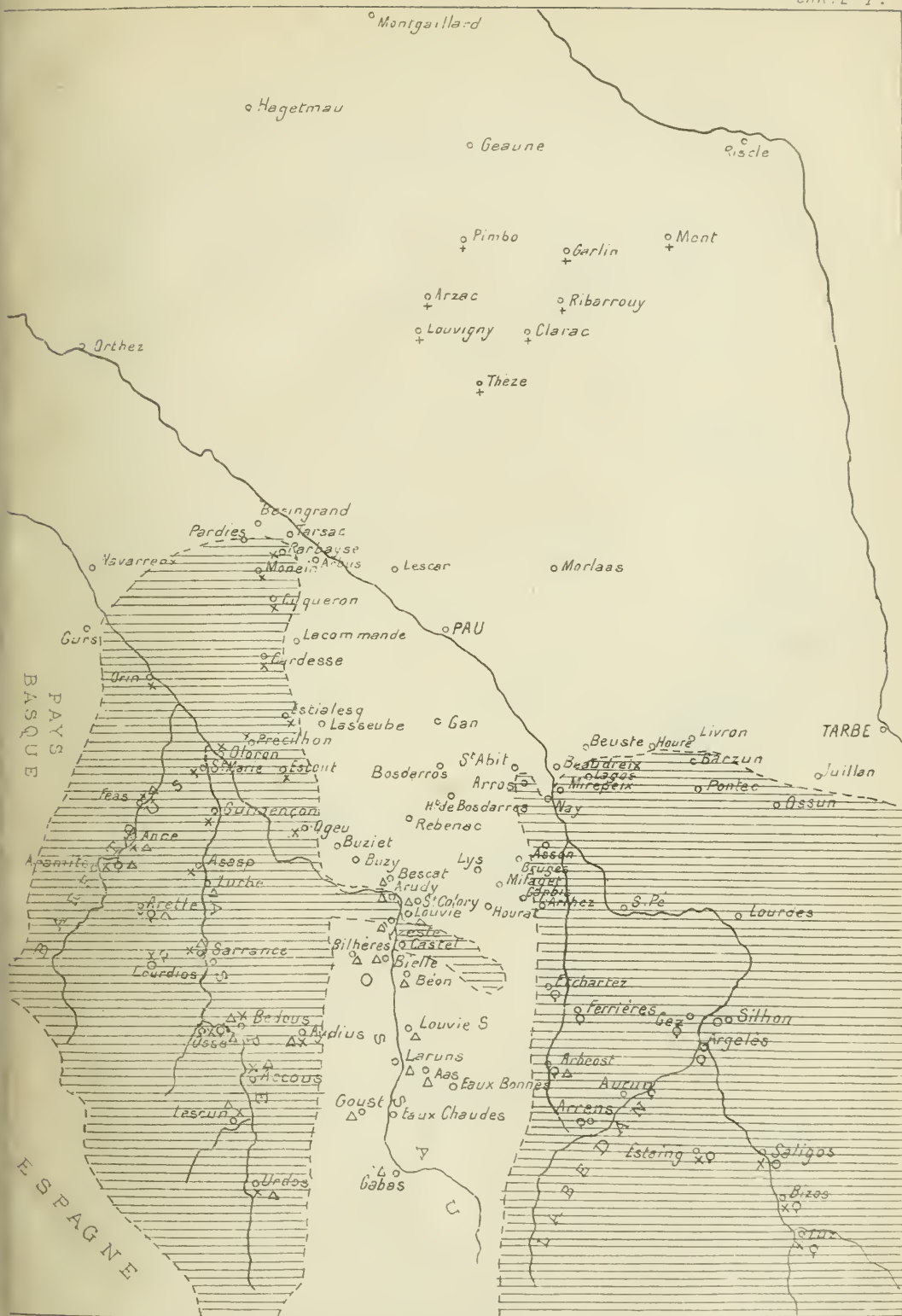
PREMIÈRE PARTIE. — L'article.

CHAPITRE I. — Géographie de l'article. Ses formes.	35
Géographie de l'article.	35
Différentes formes de l'article.	37
CHAPITRE II. — Valeur des chartes pour la géographie dialectale. Le dialecte littéraire dans le Sud-Ouest.	41
CHAPITRE III. — Comment peut s'expliquer la géographie de l'article.	55
Osquidates Montani et Campestres.	56
Influence de l'Aragon.	56
Influence de la Plaine.	57
Invasion de population : les Ossalois viennent de la Plaine.	60

DEUXIÈME PARTIE. — Étude dialectologique.

CHAPITRE I. — Étude de quelques faits dialectaux.	63
1. Traitement de <i>l</i> + <i>s</i>	64
2. Traitement du <i>j</i> primaire ou secondaire.	67
3. Désinence verbale de la 2 ^e personne du pluriel.	69
4. Des mots latins en <i>-ellum</i>	69
5. Plosives soufflées intervocales.	75
6. Groupe <i>ll</i>	75

7. Plosives soufflées appuyées à une nasale.	76
8. <i>a</i> posttonique.	77
9. <i>d</i> intervocal.	79
10. Le mot <i>fenestra</i>	80
11. 2 ^e et 3 ^e personne du singulier du verbe <i>être</i>	85
12. Le mot <i>homīnem</i>	88
13. Mots à déplacement d'accent.	89
14. Le mot <i>sex</i>	95
15. Le mot <i>beurre</i>	96
16. Venir, tenir.	97
<i>Remarque sur l'invasion de formes</i>	100
17. Parfait de la 1 ^{re} conjugaison.	100
CHAPITRE II. — Limites dialectales dans la région.	106
CHAPITRE III. — Lieu d'origine probable des Ossalois dans la Plaine.	112
1 ^o Ils ne viennent pas de la Plaine subjacente.	112
2 ^o Ils viennent de la portion de l'arrondissement de Pau située au Nord d'Aubertin et de Gan.	122
3 ^o Deux régions probables.	125
TROISIÈME PARTIE. — Étude historique.	
Rôle de l'investigation historique.	127
CHAPITRE I. — Ossau et le Pont-Long.	128
CHAPITRE II. — Beneharnum.	133
CHAPITRE III. — Les monuments préhistoriques.	136
CONCLUSION.	143
APPENDICE A. — Note sur les prédispositions linguistiques.	145
APPENDICE B. — Note sur les mots en <i>-ellum</i>	148
TABLE.	159



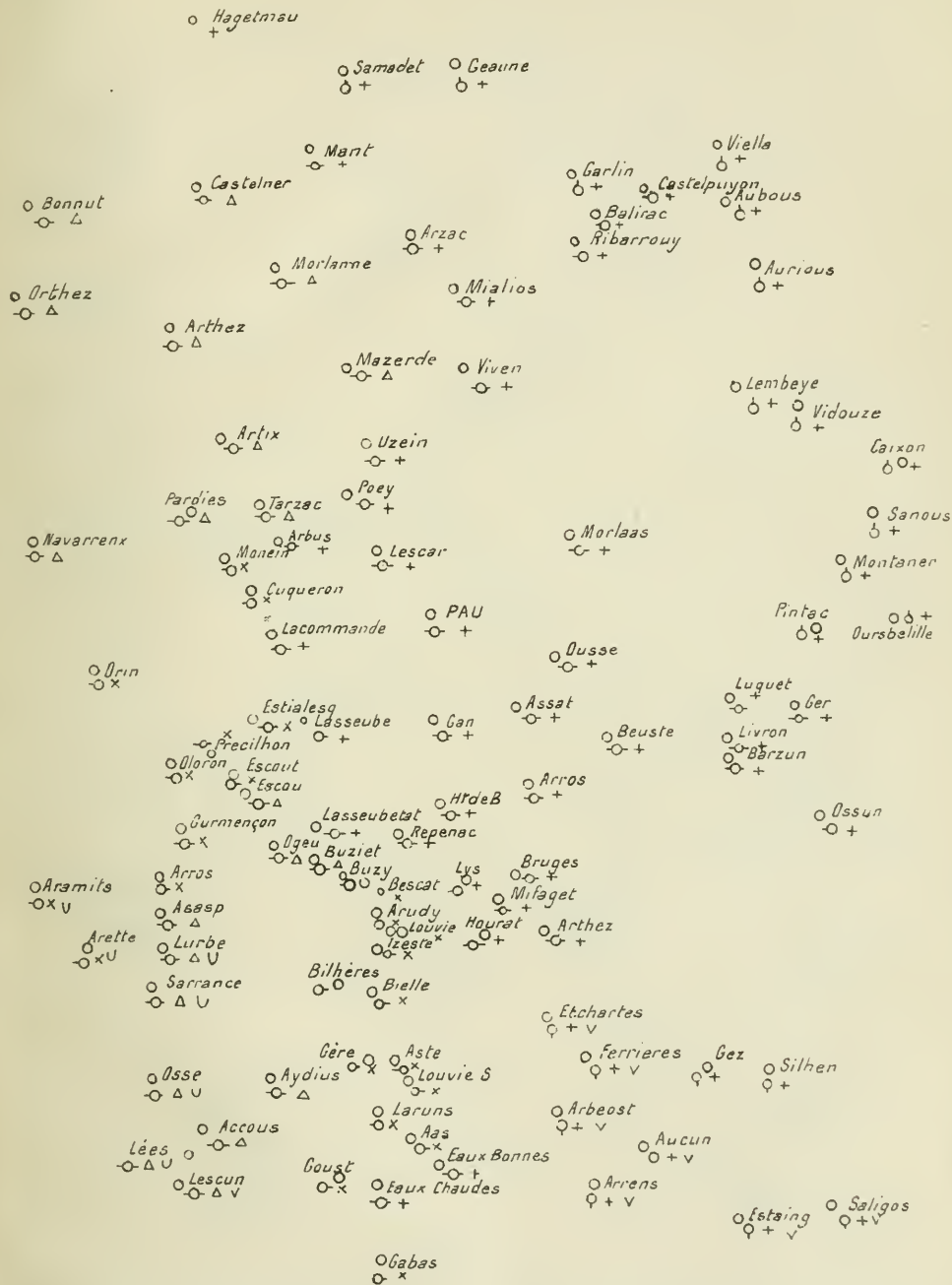
--- Limite de l'article
 ≡ Article et, etc (ailleurs la, la)

x pun, lungk, omi
 + pun, lungk, omi
 ailleurs pun, lungk, omi

q kades, kede
 ailleurs kes, kei

a -ets final
 ailleurs -ch





○ ls, ÿls, ÿls, ÿs

+ -et, pl. ets

v 'ies

⊗ ÿs

x -ec, -ets, -es, pl. cits

u siés, dje

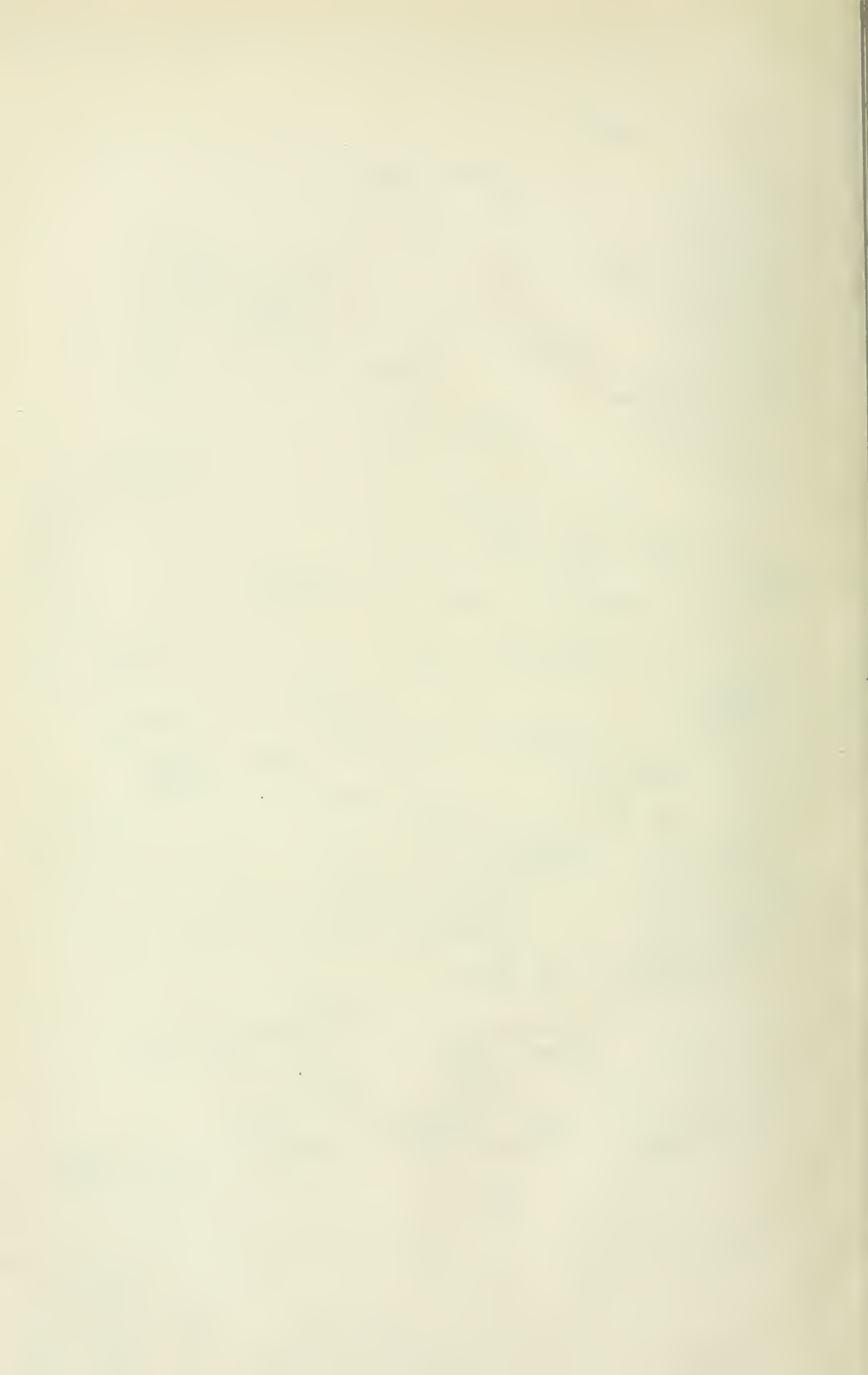
⊠ ls

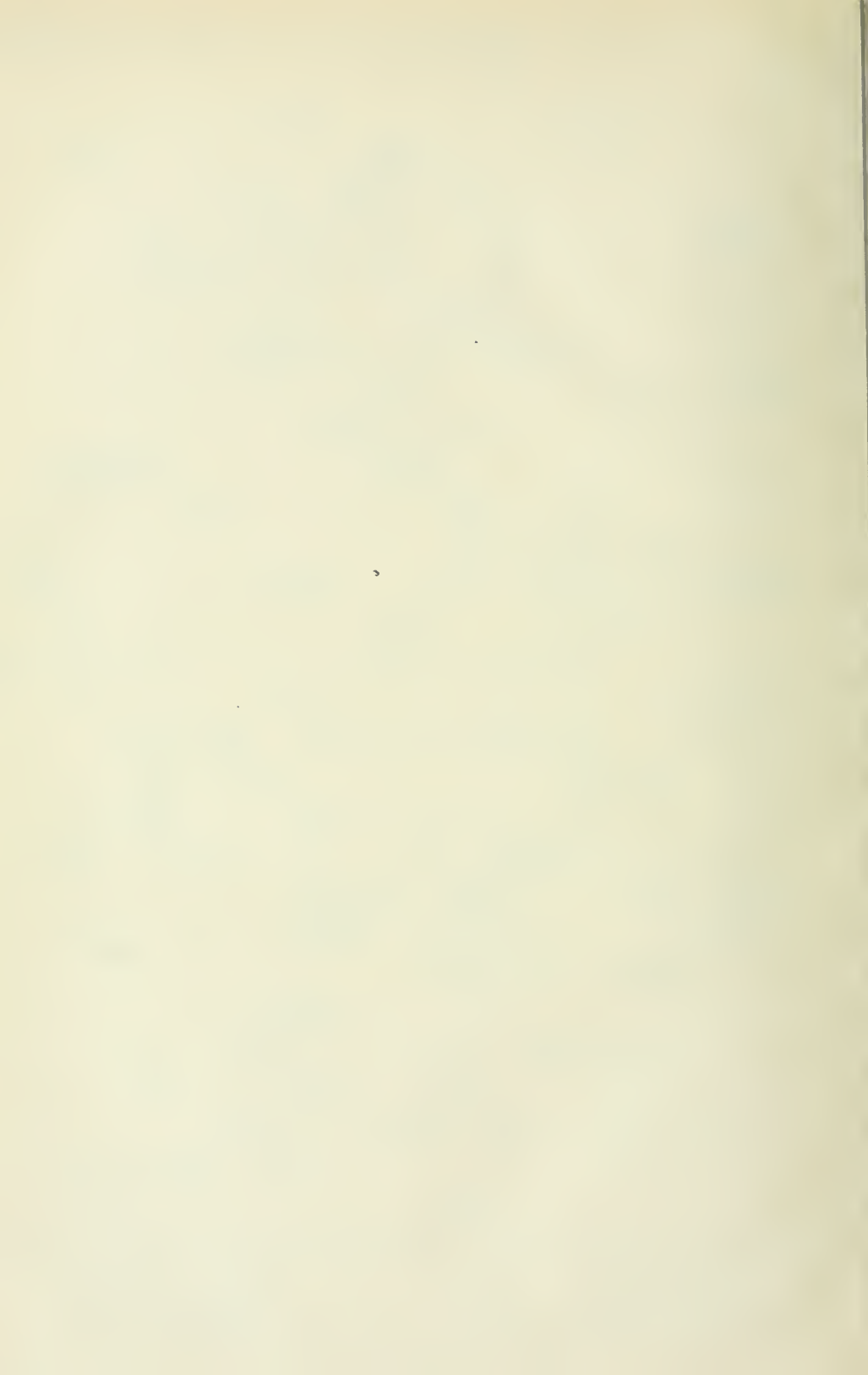
Δ -ec, -ets, pl. -ets, -es, -eis

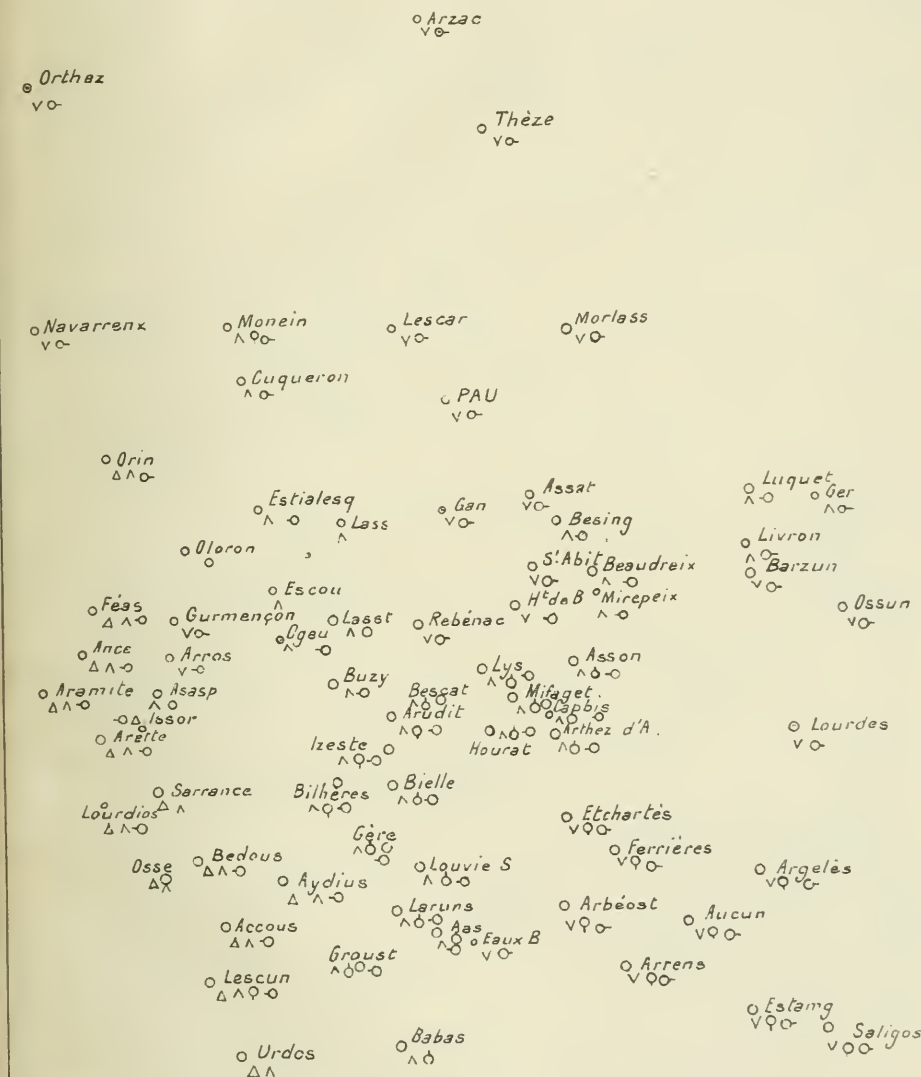
albers fies

○ -its, -ilts, -lis

○ -js







Δ Krapo, -ato, séki

ailleurs Krapo, -ado, ségi

V plan'ita, Krum'pa

Λ plan'ita, Krum'ba

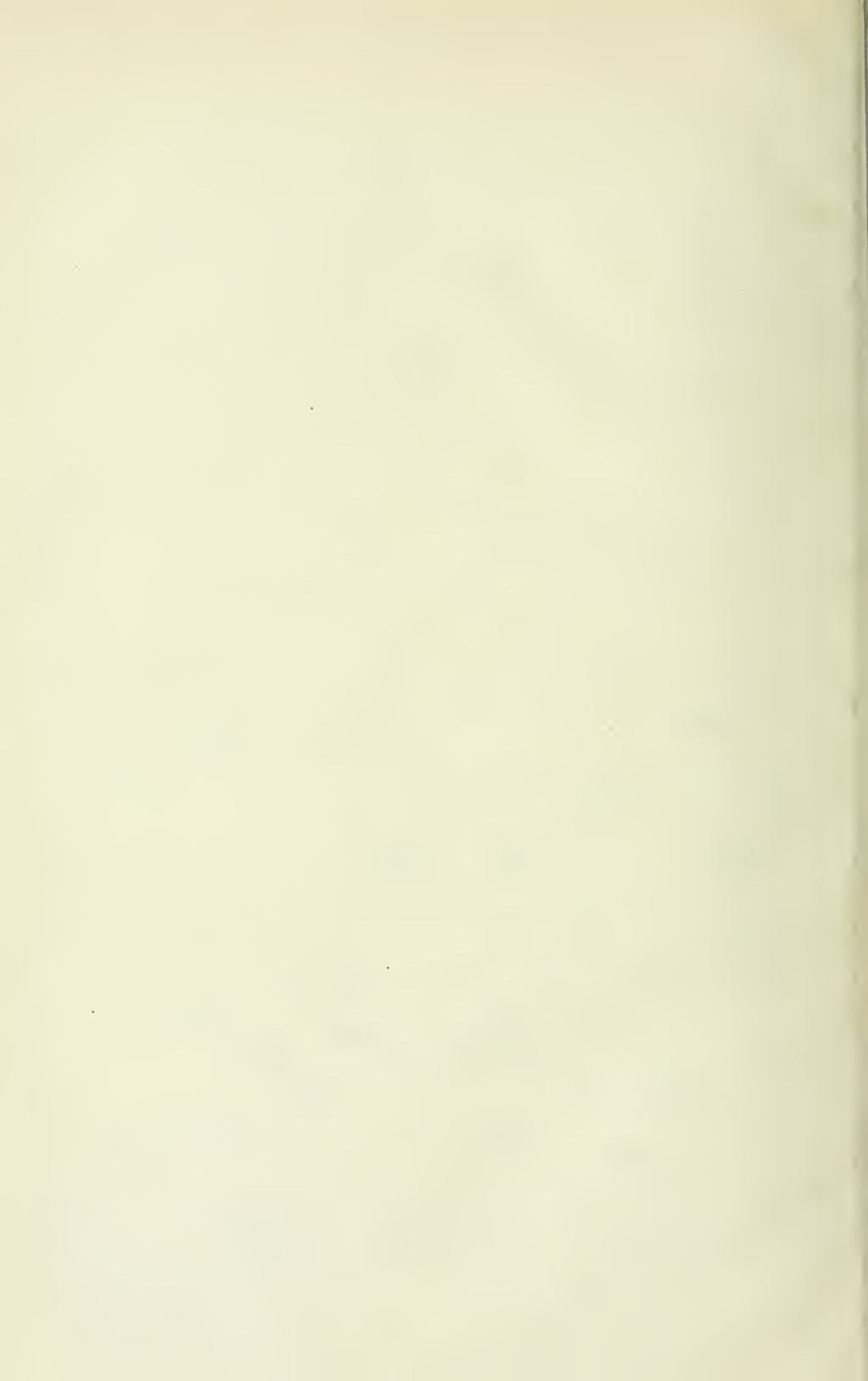
ο ar'ye'ota

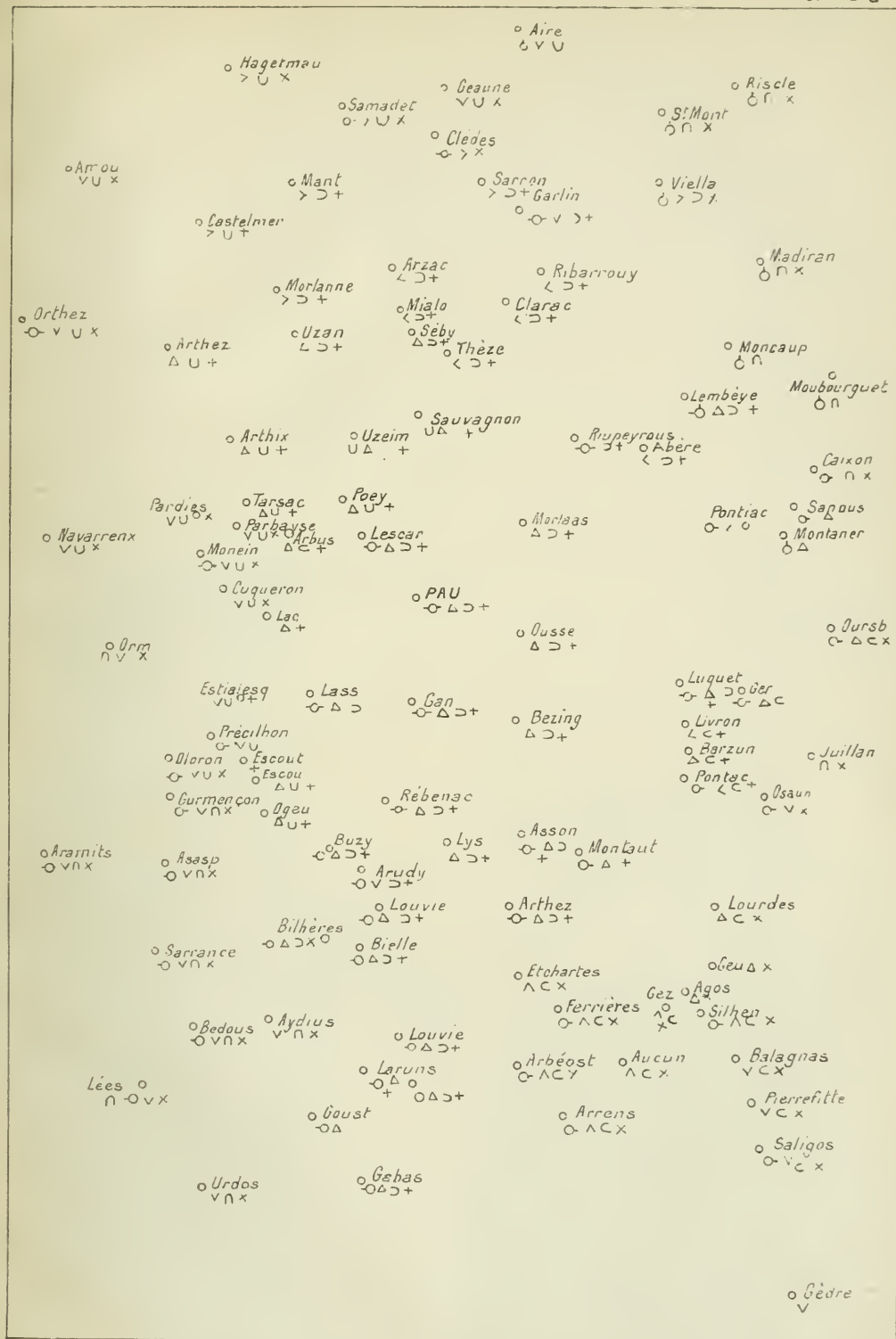
ρ'hye'ota

ailleurs frim'eto, Kume'tera

ο aute

ο ande





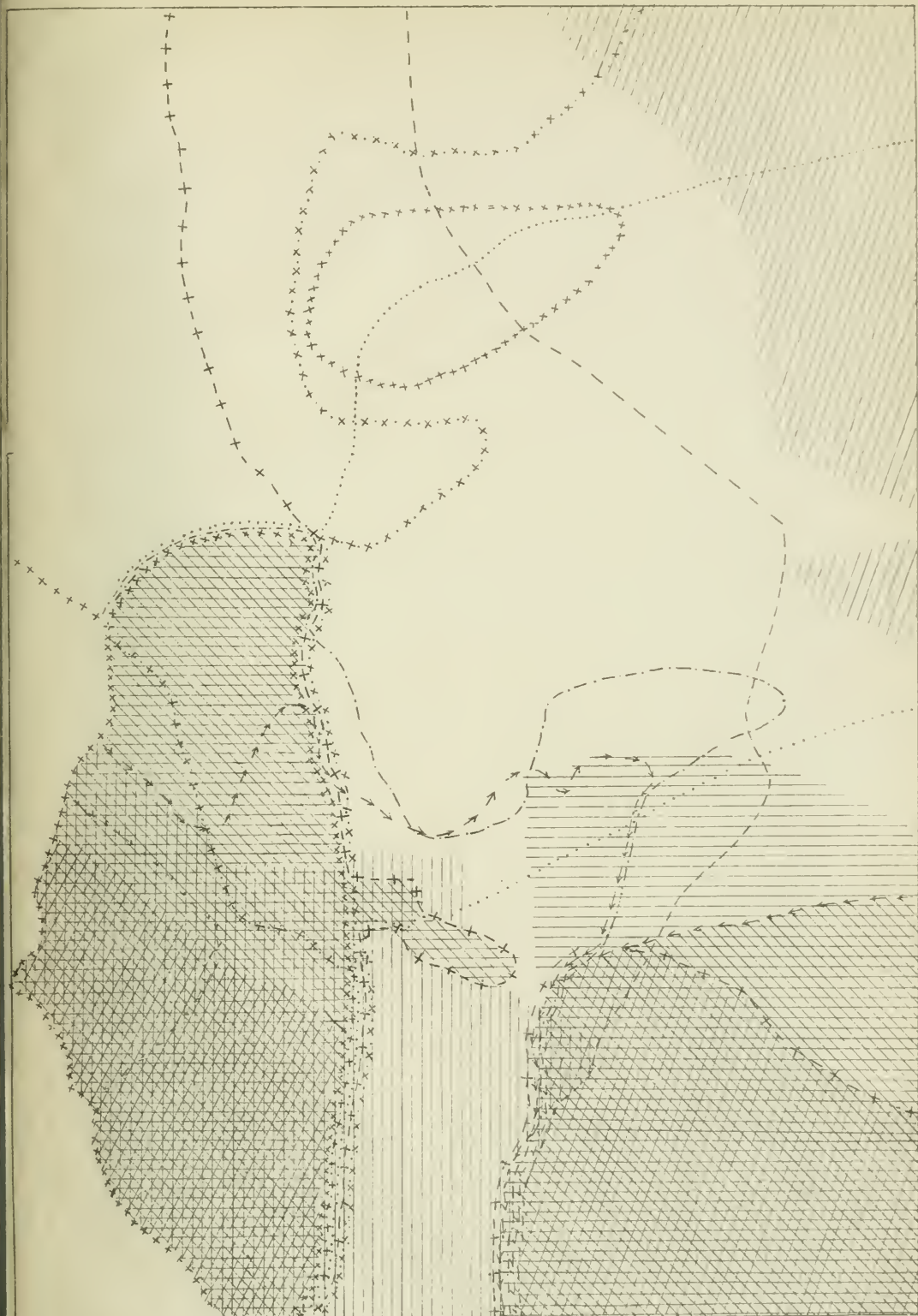
o kantek
o kan'ke
o kan'ta

Δ grañla grañla
, grañls, grañls
< grañls
v grañla, &c
Δ grabela, &c

Uauba uho, agulo
n auela, meho
> auela, zulo
c 2 ha

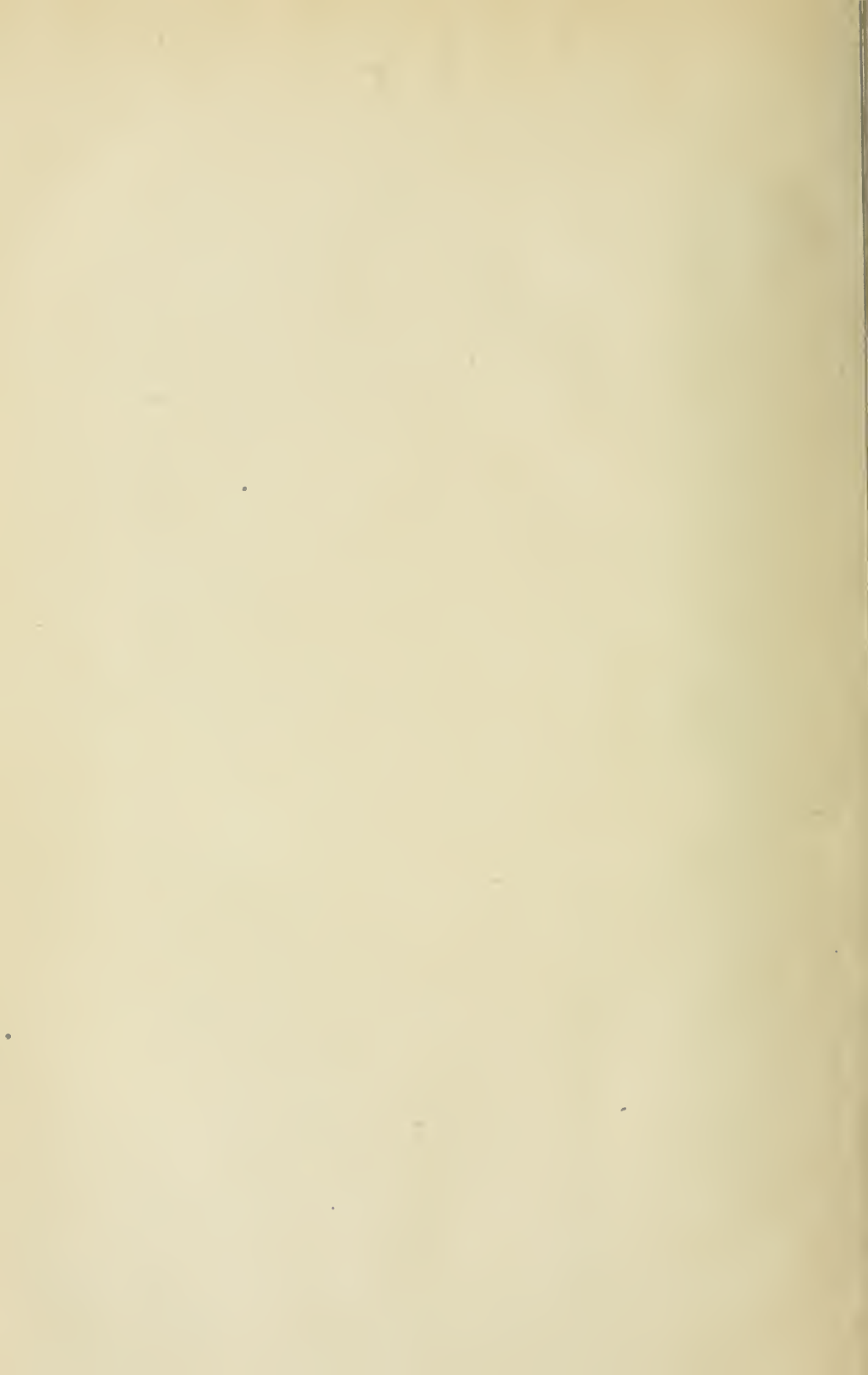
+ ge'ys, 'gchys
x gahys, gays





≡ et, esa	-ets	... a posthomique	→ → lt
//// -ek	//// sjes	xxx pontem, hominem	--- mb, nd, yg
//// hjetia	--- d intervocalique	→ → ke le	+--+ rannula
		x.x.x ovicula	







AS Bibliothèque de l'École
162 pratique des hautes
B6 études. Section des
fasc.152 sciences historiques
 et philologiques

CIRCULATE AS MONOGRAPH

**PLEASE DO NOT REMOVE
SLIPS FROM THIS POCKET**

**UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY**

